

# Mémorial de Sainte-Hélène

par le comte de Las Cases



[herodote.net](http://herodote.net)

**herodote.net** vous propose ses ouvrages numériques sous deux versions différentes, lisibles à tout instant sur tous vos appareils (ordinateur, tablette, liseuse et smartphone). Ces versions vous offrent une navigation interactive, des liens vers des contenus externes (nécessite une connexion internet) et un système d'annotation et de signets.

Le format **pdf**, format standard Adobe©, est similaire à un livre imprimé. Sa mise en page étant fixe, nous vous recommandons sa lecture sur ordinateur et/ou tablette. Téléchargez au préalable le logiciel Adobe Reader (gratuit) pour plus de confort.

Le format **epub**, format ouvert, s'adapte à la taille de l'écran, même petit. Il vous permet de modifier – selon les options de votre appareil –, la police d'écriture, la taille de caractères, la couleur du fond ou encore de régler les marges ou l'interlignage.



Les **Amis d'herodote.net** peuvent découvrir en grand format les illustrations marquées d'une loupe sur simple clic après s'être identifiés (connexion requise).


**[Pour plus d'informations](#)**

# **Mémorial de Sainte-Hélène**

Par le comte de Las Cases

# Tome I

## Du manuscrit au Mémorial

Nous avons encadré d' « accolades » et marqué de l'idéogramme  tous les passages du Mémorial qui ont été repris du manuscrit initial.

Ce manuscrit a été rédigé à Sainte-Hélène par le comte de Las Cases, annoté par Napoléon, confisqué par les Anglais et restitué enfin au comte à la mort de l'Empereur.

Sa copie a été retrouvée dans des conditions romanesques par la Fondation Napoléon et éditée le 5 octobre 2017 chez Perrin.

La comparaison du manuscrit et du Mémorial permet de distinguer les informations engrangées à Sainte-Hélène de celles qui sont tirées des enquêtes ultérieures du comte de Las Cases... et de son imagination.

Jean-Marc Simonet,

[herodote.net](http://herodote.net)

# Sommaire

## **Avertissement sur cette édition numérique**

### **Préface**

## **Avertissement de la première édition**

### **Préambule**

Mardi 20 juin 1815. Retour de l'Empereur à l'Élysée, après Waterloo.

Mercredi 21 juin 1815. Abdication.

Jeudi 22 juin 1815. Députation de la Chambre des Pairs. – Caulaincourt.  
– Fouché.

Vendredi 23. – Samedi 24 juin 1815. Gouvernement provisoire présenté à l'Empereur.

Dimanche 25 juin 1815. L'Empereur quitte l'Élysée.

Lundi 26 juin 1815.

Mardi 27 juin 1815. Le ministre de la Marine vient à la Malmaison.

Mercredi 28 juin 1815.

Jeudi 29. – Vendredi 30 juin 1815. Le gouvernement provisoire met l'Empereur sous la garde du général Becker. – Napoléon quitte la Malmaison. – Il part pour Rochefort.

Samedi 1<sup>er</sup> et dimanche 2 juillet 1815. Notre route d'Orléans à Jarnac.

Lundi 3 juillet 1815. Aventure à Saintes.

Mardi 4 juillet 1815. Arrivée à Rochefort.

Mercredi 5 au vendredi 7 juillet 1815. Calme de l'Empereur.

Samedi 8 juillet 1815. Embarquement de l'Empereur.

- Dimanche 9 juillet 1815. L'Empereur visite les fortifications de l'île d'Aix.
- Lundi 10 juillet 1815. Première entrevue à bord du *Bellerophon*.
- Mardi 11 juillet 1815. L'Empereur incertain sur le parti qu'il doit prendre.
- Mercredi 12 juillet 1815. L'Empereur à l'île d'Aix.
- Jeudi 13 juillet 1815. Appareillage des chasse-marées.
- Vendredi 14 juillet 1815. Seconde entrevue à bord du *Bellerophon*. – Lettre de Napoléon au prince régent.
- Samedi 15 juillet 1815. L'Empereur à bord du *Bellerophon*.
- Dimanche 16 juillet 1815. L'Empereur à bord de l'amiral Hotham. – Appareillage pour l'Angleterre. – L'Empereur commande l'exercice aux soldats anglais.
- Lundi 17. – Mardi 18 juillet 1815.
- Mercredi 19 juillet 1815.
- Jeudi 20 au samedi 22 juillet 1815. Influence de l'Empereur sur les Anglais du *Bellerophon*. – Résumé de l'Empereur.
- Dimanche 23 juillet 1815. Ouessant. – Côtes d'Angleterre.
- Lundi 24 juillet 1815. Mouillage à Torbay.
- Mardi 25 juillet 1815. Affluence de bateaux pour apercevoir l'Empereur.
- Mercredi 26 juillet 1815. Mouillage à Plymouth. – Séjour ; etc.
- Jeudi 27. – Vendredi 28 juillet 1815. Amiral Keith. – Acclamations des Anglais, dans la rade de Plymouth, à la vue de l'Empereur.
- Samedi 29. – Dimanche 30 juillet 1815. Décision ministérielle à notre égard. – Anxiétés, etc.
- Lundi 31 juillet 1815. Les généraux Savary et Lallemand ne peuvent suivre l'Empereur.
- Mardi 1<sup>er</sup> août 1815. L'Empereur me demande si je le suivrai à Sainte-Hélène.
- Mercredi 2. – Jeudi 3 août 1815. Paroles remarquables de l'Empereur.
- Vendredi 4 août 1815. Appareillage de Plymouth. – Croisière dans la Manche, etc., – Protestation.

- Samedi 5 août 1815. Marques de confiance que me donne l'Empereur.
- Dimanche 6 août 1815. Mouillage à Start-point – Personnes qui accompagnent l'Empereur.
- Lundi 7 août 1815. Conversation avec lord Keith. – Visite des effets de l'Empereur. – L'Empereur quitte le *Bellerophon*. – Séparation. – Appareillage pour Sainte-Hélène.
- Mardi 8. – Mercredi 9 août 1815. Description minutieuse du logement de l'Empereur à bord du *Northumberland*.
- Jeudi 10 août 1815. Nous perdons la terre de vue. – Réflexions, etc. – Plaidoyers contre les ministres anglais.
- Vendredi 11 au lundi 14 août 1815. Détails et habitudes de l'Empereur à bord.
- Mardi 15 août 1815. Faveur bizarre de la Fortune.
- Mercredi 16 au lundi 21 août 1815. Navigation. – Uniformité. – Occupations. – Sur la famille de l'Empereur. – Son origine. – Anecdotes.
- Mardi 22 au samedi 26 août 1815. Madère, etc. – Vent très fort – Jeu d'échecs.
- Dimanche 27 au jeudi 31 août 1815. Canaries. – Passage du tropique. – Un homme à la mer. – Enfance de l'Empereur. – Détails. – Napoléon à Brienne. – Pichegru. – Napoléon à l'École militaire de Paris. – Dans l'artillerie. – Ses sociétés. – Napoléon au commencement de la révolution.
- Vendredi 1<sup>er</sup> au mercredi 6 septembre 1815. Îles du Cap vert. – Navigation. – Détails, etc. – Napoléon au siège de Toulon. – Commencements de Duroc, de Junot. – Querelles avec des représentants du peuple. – Querelles avec Aubry. – Anecdotes sur vendémiaire. – Napoléon général de l'armée d'Italie. – Pureté d'administration. – Désintéressement. – Pourquoi *Petit Caporal* ? – Différence du système du Directoire d'avec celui du général de l'armée d'Italie

## **Avertissement sur cette édition numérique**

Le texte de cette édition a été établi à partir de celui de l'édition de 1824, qui est la réédition à peine remaniée (nombreuses corrections et quelques additions) de l'édition *princeps* de 1823.

Quand il nous a semblé convenable de le faire, nous avons donné des précisions sur certains personnages oubliés aujourd'hui, ou le sens de certains mots désuets, par des notes signalées par (*JMS*). Les notes originales de Las Cases sont indiquées par (*LC*).

Certaines notes en bas de page de Las Cases, s'étendant sur plusieurs pages, ont été remplacées par des *nota bene* (*N.B.*) dans le texte, en caractères plus petits que ceux du corps de texte.

Nous avons actualisé et homogénéisé l'orthographe, ainsi que les noms des lieux et des personnes. Les noms cités par des initiales majuscules suivies de points ou d'astérisques ont été remplacés par les noms complets lorsqu'ils sont identifiés dans l'édition de 1830-1832.

L'édition de 1830-1832, soulignons-le, a été réimprimée par les éditions du Seuil en 1968, avec une préface et des notes de l'éminent professeur Jean Tulard, de l'Académie des sciences morales et politiques et grand spécialiste de Napoléon I<sup>er</sup> et de l'époque napoléonienne.

Jean-Marc Simonet, 2017



# Préface<sup>1</sup>

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

Les circonstances les plus extraordinaires m'ont tenu longtemps auprès de l'homme le plus extraordinaire que présentent les siècles.

L'admiration me le fit suivre sans le connaître ! L'amour m'eût fixé pour jamais près de lui dès que je l'eus connu.

L'univers est plein de sa gloire, de ses actes, de ses monuments ; mais personne ne connaît les nuances véritables de son caractère, ses qualités privées, les dispositions naturelles de son âme : or, c'est ce grand vide que j'entreprends de remplir ici, et cela avec un avantage peut-être unique dans l'histoire.

J'ai recueilli, consigné, jour par jour, tout ce que j'ai vu de Napoléon, tout ce que je lui ai entendu dire, durant les dix-huit mois que j'ai été auprès de sa personne. Or, dans ces conversations du dernier abandon, et qui se passaient comme étant déjà de l'autre monde, il devra, s'être peint lui-même comme dans un miroir, et dans toutes les

---

1. J'avais eu d'abord l'intention de retrancher dans cette seconde édition, un bon nombre de choses de la première que je jugeais, les unes peut-être puérides, d'autres devenues depuis d'un médiocre intérêt, et j'eusse ainsi réduit l'ouvrage d'un ou de deux volumes ; mais une si grande quantité de personnes ont insisté tellement pour m'en dissuader que j'ai fini par tout conserver. J'allais dénaturer par-là, assurait-on, cette physionomie primitive qui avait été un des grands titres à la confiance, une des plus fortes garanties du succès. De mon côté, je craignais que quelques-uns venant à s'imaginer que j'avais fait deux ouvrages, ne se trouvassent induits en erreur en cherchant à se procurer le second, et c'est surtout ce que j'avais à cœur d'éviter. Ces considérations m'ont décidé pour une réimpression pure et simple, me bornant uniquement à revoir avec attention les négligences si justement reprochées, à faire exécuter avec le plus grand soin la partie typographique, enfin à insérer de temps à autre quelques légères additions qui ne seront pas sans intérêt. (LC)

positions et sous toutes les faces : libre à chacun désormais de l'étudier, les erreurs ne seront plus dans les matériaux.

Tout ce que je donne ici est bien en désordre, bien confus et demeure à peu près dans l'état où je l'écrivis sur les lieux mêmes. En le retrouvant il y a peu de temps, lorsque le gouvernement anglais me l'a enfin rendu, j'ai voulu d'abord essayer de le refondre, de lui donner une forme et un ensemble quelconques ; mais j'ai dû y renoncer : d'un côté l'état de ma santé m'interdisait tout travail ; de l'autre, je me sentais gouverné par le temps, je considérais la prompte publication de mon recueil comme un devoir sacré envers la mémoire de celui que je pleure, et je me suis mis à courir pour être plus sûr d'arriver. Puis ce sont mes contemporains aussi qui ont causé ma précipitation : j'avais à cœur de procurer quelques jouissances à ceux qui ont aimé, de forcer à l'estime ceux qui sont demeurés ennemis. Enfin un troisième but encore qui ne m'importait pas moins, c'est que si quelqu'un s'y trouve maltraité, il aura l'occasion de pouvoir se défendre, le public sera juge, et l'histoire consacrera avec plus de certitude.

Passy, le 15 août 1822.  
Le comte de LAS CASES.

# Avertissement de la première édition

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

La publication de cet ouvrage a été fort retardée, mais par des causes purement accidentelles et personnelles. J'ai profité de ce retard pour faire parcourir mes deux premiers volumes à un jurisconsulte aussi savant que loyal. Je ne m'étais pas dissimulé combien leur composition était délicate, et j'y avais apporté toute la sollicitude que m'inspirèrent une circonspection naturelle et mon grand respect pour les lois : aussi ai-je eu la satisfaction de voir mes deux volumes revenir des mains de mon censeur, avec l'assurance qu'il n'avait rien trouvé qui pût, à son avis, blesser le moindrement ni en aucune manière la religion, les mœurs ou le gouvernement. Je m'abandonne donc à leur émission en toute confiance, et sous l'égide tutélaire d'une sage et légitime liberté.

Si par malheur, en dépit de tous mes efforts, des esprits ombrageux venaient à y soupçonner encore quelque chose de répréhensible, qu'ils sachent bien que ce serait l'erreur de mon intelligence, et nullement celle de mes intentions ; car je n'aurais demandé qu'à savoir.

Du reste, qu'on veuille bien observer encore que ce recueil, écrit avec les qualifications et les impressions du moment dont elles portent la date, n'est point un pamphlet, pas même un ouvrage de circonstance ; mais bien des matériaux historiques, dont la plupart n'ont pour but que des vues générales et toutes philosophiques. Il est consacré à la mémoire d'un grand homme, désormais le domaine de l'histoire et des siècles : si je me suis abandonné sans réserve à toute ma vénération, à toute ma tendresse pour sa personne, c'est que je l'ai cru sans

aucun inconvénient ; il peut bien laisser désormais quelque chose à imiter ; mais rien à craindre : *Il n'est plus !*

Passy, 20 décembre 1822

# **Mémorial de Sainte-Hélène**

*Depuis le 20 juin 1815, veille de l'abdication de l'Empereur Napoléon, jusqu'au 15 octobre, jour de l'arrivée à Sainte-Hélène.  
Espace de près de quatre mois.*

# Préambule

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

J'entreprends d'inscrire ici, jour par jour, tout ce qu'a dit et fait l'empereur Napoléon, durant le temps où je me suis trouvé près de lui. Mais avant de commencer, qu'on me pardonne un préambule qui ne me semble pas inutile.



{| Jamais je ne me suis attaché à aucune lecture historique, sans avoir voulu connaître le caractère de l'auteur, sa situation dans le monde, ses relations politiques et domestiques, en un mot, les grandes circonstances de sa vie : je pensais que là seulement devaient se trouver la clef de ses écrits, la mesure certaine de ma confiance. Aujourd'hui je me hâte de fournir à mon tour, pour moi-même, ce que j'ai toujours recherché dans les autres.

Je vais donc, avant de présenter mes récits, mettre au fait de ce qui me concerne.

Je n'avais guère que vingt et un ans au moment de la révolution ; je venais d'être fait lieutenant de vaisseau, ce qui correspondait au grade d'officier supérieur dans la ligne ; ma famille était à la Cour, je venais d'y être présenté moi-même. J'avais peu de fortune ; mais mon nom, mon rang dans le monde, la perspective de ma carrière, devaient, d'après l'esprit et les calculs du temps, me faire trouver, par mariage, celle que je pouvais désirer. Alors éclatèrent nos troubles politiques.

Un des vices éminents de notre système d'admission au service, était de nous priver d'une éducation forte et finie.

Sortis de nos écoles à quatorze ans, abandonnés dès cet instant à nous-mêmes, et comme lancés dans un grand vide, où aurions-nous pris la plus légère idée de l'organisation sociale, du droit public et des obligations civiles ?

Aussi, conduit par de nobles préjugés, bien plus que par des devoirs réfléchis ; entraîné surtout par un penchant naturel aux résolutions généreuses, je fus des premiers à courir au-dehors près de nos princes, pour sauver, disait-on, le monarque des excès de la révolte, et défendre nos droits héréditaires que nous ne pouvions, disait-on encore, abandonner sans honte. Avec la manière dont nous avons été élevés il fallait une tête bien forte ou un esprit bien faible pour résister au torrent.

Bientôt l'émigration devint générale. L'Europe ne connaît que trop cette funeste mesure, dont la gaucherie politique et le tort national ne sauraient trouver d'excuse aujourd'hui que dans le manque de lumières et la droiture du cœur de la plupart de ceux qui l'entreprirent.

Défaits sur nos frontières ; licenciés, dissous par l'étranger ; repoussés, proscrits par les lois de la patrie, grand nombre de nous gagnèrent l'Angleterre, qui ne tarda pas à nous jeter sur les plages de Quiberon. Assez heureux pour ne pas y avoir débarqué, je pus réfléchir, au retour, sur l'horrible situation de combattre sa patrie sous des bannières étrangères ; et dès cet instant mes idées, mes principes, mes projets, furent ébranlés, altérés ou changés.

Désespérant des événements, abandonnant le monde et ma sphère naturelle, je me livrai à l'étude, et sous un nom emprunté je refis mon éducation, en essayant de travailler à celle d'autrui.

Cependant, au bout de quelques années, le traité d'Amiens et l'amnistie du Premier Consul nous rouvrirent les portes de la France. Je n'y possédais plus rien, la loi avait disposé de mon patrimoine ; mais est-il rien qui puisse faire oublier le sol natal ou détruire le charme de respirer l'air de la patrie !

J'accourus ; je remerciai d'un pardon qui m'était d'autant plus cher, que je pus dire avec fierté que je le recevais sans avoir à me repentir.

Bientôt après la monarchie fut proclamée de nouveau : alors ma situation, mes sentiments furent des plus étranges ; je me trouvais soldat puni d'une cause qui triomphait. Chaque jour on en revenait à nos anciennes idées ; tout ce qui avait été cher à nos principes, à nos préjugés, se rétablissait ; et pourtant la délicatesse et l'honneur nous faisaient une espèce de devoir d'en demeurer éloignés.

En vain le nouveau gouvernement avait-il proclamé hautement la fusion de tous les partis ; en vain son chef avait-il consacré ne vouloir plus connaître en France que des Français ; en vain d'anciens amis, d'anciens camarades, m'offraient-ils les avantages d'une nouvelle carrière à mon choix ; ne pouvant venir à bout de vaincre la discordance intérieure dont je me sentais tourmenté, je me condamnai obstinément à l'abnégation, je me réfugiai dans le travail, je composai, et toujours sous mon nom emprunté, un ouvrage historique qui refit ma fortune<sup>2</sup>, et alors s'écoulèrent les cinq ou six années les plus heureuses de ma vie.

Cependant des événements sans exemple se succédaient autour de nous avec une rapidité inouïe ; ils étaient d'une telle nature, et

---

2. *Atlas historique*, Paris, 1799, sous le nom d'emprunt de Le Sage. (JMS)



portaient un tel caractère, qu'il devenait impossible à quiconque avait dans le cœur l'amour du grand, du noble et du beau, d'y demeurer insensible.

Le lustre de la patrie s'élevait à une hauteur inconnue dans l'histoire d'aucun peuple : c'était une administration sans exemple par son énergie et par ses heureux résultats ; un élan simultanément qui, imprimé tout à coup à tous les genres d'industrie, excitait toutes les émulations à la fois ; c'était une armée sans égale et sans modèle, frappant de terreur au-dehors et créant un juste orgueil au-dedans.

À chaque instant notre pays se remplissait de trophées ; de nombreux monuments proclamaient nos exploits ; les victoires d'Austerlitz, d'Iéna, de Friedland ; les traités de Presbourg, de Tilsit, constituaient la France la première des nations et l'arbitre des destinées universelles : c'était vraiment un honneur insigne que de se trouver Français ! Et pourtant tous ces actes, tous ces travaux, tous ces prodiges, étaient l'ouvrage d'un seul homme !

Pour mon compte, quels qu'eussent été mes préjugés, mes préventions antérieures, j'étais plein d'admiration ; et il n'est, comme on sait, qu'un pas de l'admiration à l'amour.

Or, précisément dans ce temps, l'Empereur appela quelques-unes des premières familles autour de son trône, et fit circuler, parmi le reste, qu'il regarderait comme mauvais Français ceux qui s'obstineraient à demeurer à l'écart. Je n'hésitai pas un instant ; j'avais, me disais-je, épuisé mon serment naturel, celui de ma naissance et de mon éducation ; j'y avais été fidèle jusqu'à extinction ; il n'était plus question de nos princes, nous en étions même à douter de leur existence. Les solennités de la religion, l'alliance des rois, l'Europe entière, la

splendeur de la France, m'apprenaient désormais que j'avais un nouveau souverain. Ceux qui nous avaient précédés avaient-ils résisté aussi longtemps à d'aussi puissants efforts, avant de se rallier au premier des Capets ? Je répondis donc, pour mon compte, qu'heureux par cet appel de sortir avec honneur de la position délicate où je me trouvais, je transportais désormais librement, entièrement et de bon cœur, au nouveau souverain, tout le zèle, le dévouement, l'amour, que j'avais constamment nourris pour mes anciens maîtres ; et le résultat de ma démarche fut mon admission immédiate à la Cour.

Cependant je désirais ardemment à mes paroles joindre quelques actions. Les Anglais envahirent Flessingue et menacèrent Anvers ; je courus, comme volontaire, à la défense de cette place ; Flessingue fut évacuée, et ma nomination de chambellan me rappela auprès du prince. À ce poste honorifique, j'avais besoin, dans mes idées, de joindre quelque occupation utile ; je demandai et j'obtins d'être membre du Conseil d'État. Alors se succédèrent des missions de confiance : je fus envoyé en Hollande, au moment de sa réunion, pour y recevoir les objets relatifs à la marine ; en Illyrie, pour y liquider la dette publique ; et dans la moitié de l'Empire, pour inspecter les établissements publics de bienfaisance. Dans nos derniers malheurs, j'ai reçu de douces preuves qu'après moi j'avais laissé quelque estime dans les pays où j'avais été envoyé.


Cependant la Providence avait posé un terme à nos prospérités : on connaît la catastrophe de Moscou, les malheurs de Leipzig, le siège de Paris. Je commandais dans cette cité une de ses légions, qui s'honora le trente et un mars de la perte d'un assez grand nombre de citoyens. Au moment de la capitulation, je remis mon commandement entre les mains de celui qui venait après moi ; je me croyais, à d'autres titres, d'autres devoirs encore auprès de la personne du prince ; mais

je ne pus gagner Fontainebleau à temps : l'Empereur abdiqua, et le roi vint régner.

Alors ma situation devint bien plus étrange encore qu'elle ne l'avait été douze ans auparavant. Elle triomphait enfin cette cause à laquelle j'avais sacrifié ma fortune ; pour laquelle j'étais demeuré douze ans en exil au-dehors, et six ans dans l'abnégation au-dedans ; elle triomphait enfin, et pourtant le point d'honneur et d'autres doctrines allaient m'empêcher d'en recueillir aucun bien !

Quelle marche aurait été plus bizarre que la mienne ? Deux révolutions s'étaient accomplies en opposition l'une de l'autre : la première m'avait coûté mon patrimoine, la seconde aurait pu me coûter la vie, aucune des deux ne me procurait d'avantageux résultats. Le vulgaire ne verra là-dedans qu'une tergiversation fâcheuse d'opinions, les intrigants diront que j'ai été deux fois dupe, le petit nombre seulement comprendra que j'ai deux fois rempli de grands et d'honorables devoirs.

Quoi qu'il en soit, mes anciens amis, dont la marche que j'avais suivie n'avait pu m'enlever ni l'affection ni l'estime, devenus aujourd'hui tout-puissants, m'appelaient à eux. Il me fut impossible d'écouter leur bienveillance ; j'étais dégoûté, abattu ; je résolus que ma vie publique avait fini. Devais-je m'exposer au faux jugement de ceux qui m'observaient ! Chacun pouvait-il lire dans mon cœur !

Devenu Français jusqu'au fanatisme, ne pouvant supporter la dégradation nationale dont, au milieu des baïonnettes ennemies, j'étais chaque jour le témoin, j'essayai d'aller me distraire au loin des malheurs de la patrie ; j'allai passer quelques mois en Angleterre. Comme tout m'y parut changé ! } C'est que je l'étais beaucoup moi-même ! 

— ¶ J'étais à peine de retour que Napoléon reparut sur nos côtes. En un clin-d'œil il se trouva transporté dans la capitale, sans combats, sans excès, sans effusion de sang. Je tressaillis ; je crus voir la souillure étrangère effacée et toute notre gloire revenue. Les destins en avaient ordonné autrement !

À peine sus-je l'Empereur arrivé de Waterloo, que j'allai spontanément me placer de service auprès de sa personne. Je m'y trouvai au moment de son abdication ; et quand il fut question de son éloignement, je lui demandai à partager ses destinées.

Tels avaient été jusque-là le désintéressement, la simplicité, quelques-uns diront la niaiserie de ma conduite, que, malgré mes relations journalières comme officier de sa maison et membre de son conseil, il me connaissait à peine. « Mais savez-vous jusqu'où votre offre peut vous conduire ? me dit-il dans son étonnement. – Je ne l'ai point calculé, répondis-je. » Il m'accepta, et je suis à Sainte-Hélène. ¶

À présent je me suis fait connaître ; le lecteur a mes lettres de créance en ses mains : une foule de mes contemporains sont vivants, on verra s'il s'en lève un seul pour les infirmer. Je commence.

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

## **Mardi 20 juin 1815.**

Retour de l'Empereur à l'Élysée, après Waterloo.

— ¶ J'apprends le retour de l'Empereur à l'Élysée, et je vais m'y placer spontanément de service. Je m'y trouve avec MM. de Montalembert et de Montholon, amenés par le même sentiment.

L'Empereur venait de perdre une grande bataille ; le salut de la France était désormais dans la Chambre des représentants, dans leur confiance et leur zèle. L'Empereur accourait avec l'idée de se rendre, encore tout couvert de la poussière de la bataille, au milieu d'eux ; là, d'exposer nos dangers, nos ressources ; de protester que ses intérêts personnels ne seraient jamais un obstacle au bonheur de la France, et repartir aussitôt. On assure que plusieurs personnes l'en ont dissuadé en lui faisant craindre une fermentation naissante parmi les députés.

Du reste, on ne saurait comprendre encore tout ce qui se répand sur cette malheureuse bataille : les uns disent qu'il y a eu trahison manifeste ; d'autres, fatalité sans exemple. Trente mille hommes, commandés par Grouchy, ont manqué l'heure et le chemin ; ils ne se sont pas trouvés à la bataille ; l'armée, victorieuse jusqu'au soir, a été, dit-on, prise subitement, vers les huit heures, d'une terreur panique ; elle s'est fondue en un instant. C'est *Crécy*, *Azincourt*, etc.....<sup>3</sup> ..... Chacun tremble, on croit tout perdu !

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

---

3. Il y avait au texte *une véritable journée des Éperons*. Je ne dois pas passer ici sous silence ce qui en a amené la radiation.

L'Empereur, à Sainte-Hélène, qui seul savait que je tenais un journal, voulut un jour que je lui en lusse quelques pages. À cette expression de journée des *Éperons*, jetée par négligence, il s'écria avec chaleur : « Ah ! malheureux ! qu'avez-vous écrit là ! Effacez, Monsieur, effacez bien vite !... Une journée des *Éperons* !... Quelle erreur ! quelle calomnie !... Une journée des *Éperons* ! répétait-il. Ah ! pauvre armée ! braves soldats ! vous ne vous étiez jamais mieux battus ! » Et après une pause de quelques instants, il reprit avec un accent dont l'expression venait de loin : « Nous avons eu de grands misérables parmi nous ! » Que le Ciel le leur pardonne ! Mais pour la France, y s'en relèvera-t-elle jamais ! » (LC)

## **Mercredi 21 juin 1815.**

Abdication.

Tout hier au soir et durant la nuit la représentation nationale, ses membres les mieux intentionnés, les plus influents, sont travaillés par certaines personnes, qui produisent, à les en croire, des Documents authentiques, des pièces à peu près officielles, garantissant le salut de la France, par la *seule abdication de L'Empereur*, disent-ils.

Ce matin, cette opinion était devenue tellement forte, qu'elle semblait irrésistible. Le président de l'assemblée, les premiers de l'État, les meilleurs amis de l'Empereur, viennent le supplier de sauver la France en abdiquant. L'Empereur, peu convaincu, répond néanmoins avec magnanimité : il abdique !

Cette circonstance occasionne le plus grand mouvement autour de l'Élysée ; la multitude s'y presse, et témoigne le plus vif intérêt ; nombre d'individus y pénètrent, quelques-uns même de la classe du peuple en escaladent les murs ; les uns en pleurs, d'autres avec les accents de la démence, viennent faire à l'Empereur, qui se promène tranquillement dans le jardin, des offres de toute espèce. L'Empereur seul reste calme, et répond toujours de porter désormais ce zèle et cette tendresse au salut de la patrie.

Dans ce jour, je lui ai présenté la députation des représentants : elle venait le remercier de son dévouement à la chose nationale.

Les pièces et les documents qui ont produit une si grande sensation, et amené le grand événement d'aujourd'hui, sont, dit-on, des communications régulières de MM. Fouché et Metternich, dans lesquelles ce dernier garantit Napoléon II et la régence, si l'Empereur veut

abdiquer. Ces communications se seraient entretenues depuis longtemps à l'insu de Napoléon.



 Joseph Fouché, duc d'Otrante.

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

### **Jeudi 22 juin 1815.**

Députation de la Chambre des Pairs. – Caulaincourt. – Fouché.

Je reviens passer quelques heures chez moi. Dans ce jour on a présenté la députation de la Chambre des pairs.

Le soir on avait déjà nommé une portion du gouvernement provisoire ; MM. de Caulaincourt et Fouché, qui étaient du nombre, se trouvaient au milieu de nous, au salon de service.

Nous en faisons compliment au premier, ce qui n'était au vrai que nous féliciter pour la chose publique ; il ne nous a répondu que par

de l'effroi. Nous applaudissons, disions-nous, aux choix déjà connus. « Il est sûr, a dit Fouché, d'un ton léger, que moi je ne suis pas suspect. – Si vous l'aviez été, reparti assez brutalement le représentant Boulay de la Meurthe, qui se trouvait là, croyez que nous ne vous aurions pas nommé. »

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

### **Vendredi 23. – Samedi 24 juin 1815.**

Gouvernement provisoire présenté à l'Empereur.

Les acclamations et l'intérêt du dehors continuent à l'Élysée. Je présente le gouvernement provisoire à l'Empereur, qui en le congédiant, le fait reconduire par le duc Decrès. Les frères de l'Empereur, Joseph, Lucien, et Jérôme, sont introduits plusieurs fois dans le jour, et s'entretiennent longtemps avec lui.


Cependant une nombreuse population s'agglomérait tous les soirs autour de l'Élysée ; elle allait toujours croissant. Ses acclamations, son intérêt pour l'Empereur, donnaient des inquiétudes aux factions opposées. La fermentation de la capitale était extrême ; l'Empereur résolut de s'éloigner le lendemain.

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑




## Dimanche 25 juin 1815.

L'Empereur quitte l'Élysée.

J'accompagne l'Empereur, qui se rend à la Malmaison, et lui demande à ne pas le quitter dans ses destinées nouvelles. Ma proposition semble l'étonner, je ne lui étais encore connu que par mes emplois } ; il l'agrée. 

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

## Lundi 26 juin 1815.

 { Ma femme vient me trouver ; elle a pénétré mes intentions ; il devient délicat de les lui avouer, et difficile de la convaincre. « Chère amie, lui dis-je, en m'abandonnant au devoir dont mon cœur se trouve plein, j'ai la consolation de ne pas heurter tes intérêts : si Napoléon II doit nous gouverner, je te laisse de grands titres auprès de lui ; si le Ciel en ordonne autrement, je t'aurai ménagé un asile bien glorieux, un nom honoré de quelque estime ; dans tous les cas, nous nous retrouverons, ne fût-ce que dans un meilleur monde. »

Après des pleurs et des reproches mêmes qui ne devaient m'être que doux, elle se rend, me fait promettre qu'elle pourra venir me rejoindre bientôt ; et, dès cet instant, je ne trouve plus en elle que l'exaltation, le courage qu'il m'eût fallu, si j'en eusse eu besoin.

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

## **Mardi 27 juin 1815.**

Le ministre de la Marine vient à la Malmaison.

Je vais un moment à Paris avec le ministre de la Marine, venu à la Malmaison au sujet des frégates destinées à l'Empereur. Il me lit les instructions qu'il leur envoie, me dit que l'Empereur comptait sur moi, qu'il m'emmène ; il me promet de soigner ma femme dans la crise qui se prépare.

Napoléon II est proclamé par la législature.

J'envoie chercher mon fils à son lycée, résolu de l'emmener avec moi. Nous faisons un très petit paquet de linge et de vêtements, et retournons à la Malmaison ; ma femme nous y accompagne, et revient le soir même. La route commençait à être difficile et inquiétante ; l'ennemi approchait.

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

## **Mercredi 28 juin 1815.**

Je voulais revoir ma femme encore quelques instants ; la duchesse de Rovigo me conduisit, ainsi que mon fils, à Paris. Je trouvai chez moi MM. de Vertillac et de Quित्रy ; ce sont les derniers amis que j'ai embrassés ; ils étaient terrifiés. L'agitation, l'incertitude devenaient extrêmes dans Paris, l'ennemi était aux portes. En arrivant à la Malmaison, nous vîmes le pont de Chatou en flammes ; on plaçait des postes autour de nous ; il devenait prudent de se garder. J'entrai chez l'Empereur, je lui peignis ce que m'avait paru la capitale, je lui rendis l'opinion générale que Fouché trahissait effrontément la cause

nationale ; que l'espoir des bons Français était que lui Napoléon, se jetterait cette nuit même dans l'armée qui le demandait }}, L'Empereur m'écouta d'un air pensif, et me congédia sans rien dire.

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

### **Judi 29. – Vendredi 30 juin 1815.**

Le gouvernement provisoire met l'Empereur sous la garde du général Becker. – Napoléon quitte la Malmaison. – Il part pour Rochefort.

{ Toute la matinée le grand chemin de Saint-Germain n'a cessé de retentir au loin des cris de vive l'Empereur : c'étaient des troupes qui passaient sous les murailles de la Malmaison. }

Vers le milieu du jour, le général Becker, envoyé par le gouvernement provisoire, est arrivé ; il nous a dit, avec une espèce d'indignation, avoir reçu la commission de garder Napoléon et de le surveiller.

*N. B.* : À mon retour en Europe, le hasard a mis en mes mains les pièces suivantes, relatives à cette circonstance ; je les transcris ici, parce que je les crois inconnues au public. Elles ont été copiées sur les originaux mêmes. Elles n'ont pas besoin de commentaires.

Copie de la lettre de la Commission du gouvernement à M. le maréchal prince d'Eckmuhl<sup>4</sup>, ministre de la Guerre.

Paris, ce 27 Juin 1815.

---

4. Louis Nicolas Davout (1770-1823), maréchal d'empire, prince d'Eckmühl, était ministre de la guerre. (JMS)

« M. le Maréchal, les circonstances sont telles, qu'il est indispensable que Napoléon se décide à partir pour se rendre à l'île d'Aix. S'il ne s'y résout pas, à la notification que vous lui ferez faire de l'arrêté ci-joint, vous devez le faire surveiller à la Malmaison, de manière à ce qu'il ne puisse s'en évader. En conséquence, vous mettrez à la disposition du général Becker la gendarmerie et les troupes nécessaires pour garder les avenues qui aboutissent de toutes parts vers la Malmaison. Vous donnerez à cet effet des ordres au premier inspecteur-général de la gendarmerie. Ces mesures doivent demeurer secrètes autant qu'il sera possible.



 Le Maréchal Davout, prince d'Eckmühl, ministre de la Guerre.

« Cette lettre, M. le Maréchal, est pour vous ; mais le général Becker, qui sera chargé de remettre l'arrêté à Napoléon, recevra de Votre Excellence des instructions particulières ; elle lui fera sentir qu'il a été pris dans l'intérêt de l'État et pour la sûreté de sa personne ; que sa prompte exécution est indispen-

sable ; enfin, que l'intérêt de Napoléon pour son sort futur le commande impérieusement.

*Signé* duc d'Otrante, etc.

Copie de l'arrêté de la Commission du gouvernement. Extrait des minutes de la secrétaire d'État.

Paris, le 26 juin 1815.

« La Commission du gouvernement arrête ce qui suit :

« Art. I<sup>er</sup>. Le ministre de la Marine donnera des ordres pour que deux frégates, du port de Rochefort, soient armées, pour transporter Napoléon Bonaparte aux États-Unis.

« Art. II. Il lui sera fourni jusqu'au point de l'embarquement, s'il le désire, une escorte suffisante, sous les ordres du lieutenant-général Becker, qui sera chargé de pourvoir à sa sûreté.

« Art. III. Le directeur-général des postes donnera, de son côté, tous les ordres relatifs aux relais.

« Art. IV. Le ministre de la Marine donnera des ordres nécessaires pour assurer le retour immédiat des frégates, aussitôt après le débarquement.

« Art. V. Les frégates ne quitteront pas la rade de Rochefort avant que les saufs-conduits demandés ne soient arrivés.

« Art. VI. Les ministres de la Marine, de la Guerre et des Finances, sont chargés, chacun en ce qui le concerne, de l'exécution du présent arrêté. *Signé* le duc d'Otrante.

« Par la Commission du gouvernement, le secrétaire adjoint au ministère d'État, *Signé* comte Berlier. »

Copie de la lettre du duc d'Otrante au ministre de la guerre.

Paris, le 27 juin 1815, à midi.

« M. le Maréchal, je vous transmets copie de la lettre que je viens d'écrire au ministre de la Marine, relativement à Napoléon. La lecture que vous en prendrez vous fera sentir la nécessité de donner des ordres au général Becker, pour qu'il ne se sépare plus de la personne de Napoléon, tant que celui-ci restera en rade. Agréé, etc. *Signé* duc d'Otrante. »

Copie de la lettre du duc d'Otrante au ministre de la Marine.

Paris, le 27 juin 1815, à midi.

« M. le Duc, la Commission vous rappelle les instructions qu'elle vous a transmises il y a une heure. Il faut faire exécuter l'arrêté tel que la Com-

mission l'avait prescrit hier, et d'après lequel Napoléon Bonaparte restera en rade de l'île d'Aix jusqu'à l'arrivée des passeports.

« Il importe au bien de l'État, qui ne saurait lui être indifférent, qu'il y reste jusqu'à ce que son sort et celui de sa famille aient été réglés d'une manière définitive. Tous les moyens seront employés pour que la négociation tourne à sa satisfaction ; l'honneur français y est intéressé ; mais, en attendant, on doit prendre toutes les précautions possibles pour la sûreté personnelle de Napoléon, et pour qu'il ne quitte point le séjour qui lui est momentanément assigné. Agréés, etc.

« Le président de la Commission du gouvernement.

« *Signé* le duc d'Otrante. »

Le ministre de la Guerre à M. le général Becker.

Paris, le 27 juin 1815.

« J'ai l'honneur de vous transmettre ci-joint un arrêté que la Commission du gouvernement vous charge de notifier à l'Empereur Napoléon, en faisant observer à Sa Majesté que les circonstances sont tellement impérieuses, qu'il devient indispensable qu'elle se décide à partir pour se rendre à l'île d'Aix. Cet arrêté, observe la Commission, a été pris autant pour la sûreté de sa personne que dans l'intérêt de l'État, qui doit toujours lui être cher.

« Si Sa Majesté ne prenait pas une résolution à la notification de cet arrêté, l'intention de la commission du gouvernement est que la surveillance nécessaire soit exercée pour empêcher l'évasion de Sa Majesté, et prévenir toute tentative contre sa personne.


« Je vous réitère, M. le Général, que cet arrêté est pris dans l'intérêt de l'État, et pour la sûreté personnelle de l'Empereur, et que la Commission du gouvernement considère sa prompte exécution comme indispensable pour le sort futur de Sa Majesté et de sa famille.

« J'ai l'honneur, etc. »

N. B. : Cette lettre est demeurée sans signature, le prince d'Eckmulh, au moment de l'expédier, ayant dit à son secrétaire : « Je ne signerai jamais cette lettre ; signez-là, ce sera assez. » Ce que le secrétaire, à son tour, ne se sentit pas plus la force de faire. A-t-elle été envoyée ou non ? c'est ce que je ne saurais dire.

Le sentiment le plus bas avait dicté ce choix ; Fouché savait que le général Becker<sup>5</sup> avait personnellement à se plaindre de l'Empereur, et il ne doutait pas de trouver en lui un cœur aigri et disposé à la vengeance ; on ne pouvait se tromper plus grossièrement : ce général ne cessa de montrer un respect et un dévouement qui honorent son caractère.

Cependant les moments devenaient pressants, l'Empereur, sur le point de partir, envoie offrir, par le général Becker lui-même, au gouvernement provisoire, de marcher comme simple citoyen à la tête des troupes. Il promettait de repousser Blücher, et de continuer aussitôt sa route. Sur le refus du gouvernement provisoire, nous quittons la Malmaison : l'Empereur et une partie de sa suite prennent la route de Rochefort, par Tours ; moi, mon fils, MM. de Montholon, Planat, Résigny, nous prenons par Orléans, ainsi que deux ou trois autres voitures de suite.

 {{ Nous arrivons à Orléans le trente au matin, et vers minuit à Châtellerault.

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

5. Nicolas Beker (1770-1840) général de la révolution et de l'Empire, comte de l'Empire. (*JMS*)

## **Samedi 1<sup>er</sup> et dimanche 2 juillet 1815.**

Notre route d'Orléans à Jarnac.

Nous traversons Limoges le 1<sup>er</sup> juillet vers quatre heures du soir.

Nous dînons à la Rochefoucault le 2, et arrivons à sept heures à Jarnac, où nous couchons ; la mauvaise volonté du maître de poste nous forçant d'y passer la nuit.

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

## **Lundi 3 juillet 1815.**

Aventure à Saintes.

Nous ne pouvons nous remettre en route qu'à cinq heures du matin. La méchanceté du maître de poste, qui, non content de nous avoir retenus la nuit, employa des moyens secrets pour nous retenir encore, fait que nous sommes contraints de gagner presque au pas le relais de Cognac, où le maître de poste et les spectateurs nous témoignent des sentiments bien différents. Il nous était aisé de juger que notre passage causait beaucoup d'agitation en sens divers. En atteignant Saintes vers les onze heures du matin, nous avons failli tomber victimes d'une insurrection populaire : un des zélés de l'endroit, nous a-t-on dit, avait dressé cette embûche et organisé notre massacre. Nous sommes arrêtés par la populace, garantis par la garde nationale ; mais menés prisonniers dans une auberge. Nous emportions, disait-on, le trésor de l'État ; nous étions des scélérats dont la mort seule pouvait faire justice.



Ceux qui se prétendaient la classe distinguée de la ville, les femmes surtout, se montraient les plus ardentes pour notre supplice.

Elles venaient défilier successivement à des croisées voisines pour insulter de plus près à notre malheur. Elles portaient la rage, le croira-t-on, jusqu'à grincer des dents à l'aspect de notre calme } ; et c'était pourtant là la première société, les femmes *comme il faut* de la ville !... Réal aurait-il donc eu raison, quand il disait si plaisamment dans les cent jours à l'Empereur, qu'en fait de Jacobins il avait bien le droit de s'y connaître, et qu'il protestait que toute la différence qu'il y avait entre les noirs et les blancs, était que les uns avaient porté des sabots, et que les autres allaient en bas de soie.

{ Le prince Joseph<sup>6</sup>, qui, à notre insu, traversait la ville, vint compliquer encore notre aventure ; il fut arrêté, mené à la préfecture ; mais fort respecté. }

Notre auberge donnait sur une place qui demeurait couverte d'une multitude fort agitée, et très hostile ; elle nous accablait de menaces et d'injures. { Je me trouvai connu du sous-préfet, ce qui lui servit à garantir qui nous étions ; on visita notre voiture, et l'on nous tint à un espèce de secret. Vers quatre heures j'obtins de me rendre auprès du prince Joseph. }



Le prince Joseph Bonaparte en 1811, par Kinsoen.

6. Joseph Bonaparte (1768-1844) frère de l'Empereur, lieutenant-général de l'Empire en 1814. (JMS)

Dans ma route à la préfecture, et bien que sous la garde d'un sous-officier, plusieurs individus m'abordèrent ; les uns me remettant des billets en secret, d'autres me disant quelques mots à l'oreille ; tous se réunissaient pour m'assurer que nous devons être bien tranquilles, que les vrais Français veillaient pour nous.



¶ Vers le soir on nous laissa partir ; mais alors tout avait bien changé ; nous quittâmes notre auberge au milieu des plus vives acclamations ; des femmes du peuple, en pleurs, prenaient nos mains et les baissaient ; de tous côtés chacun s'offrait à nous suivre pour éviter, nous disaient-ils, un guet-apens, que les ennemis de l'Empereur nous avaient dressé à quelque distance de la ville. Ce singulier changement des esprits venait de ce que beaucoup de gens des campagnes, et grand nombre des fédérés étaient entrés dans la ville, et gouvernaient désormais l'opinion.

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

## Mardi 4 juillet 1815.

Arrivée à Rochefort.

À peu de distance de Rochefort, nous rencontrâmes de la gendarmerie, qui, sur le bruit de notre mésaventure, avait été expédiée au-devant de nous. Nous arrivâmes à deux heures du matin à Rochefort ; l'Empereur y était depuis la veille<sup>7</sup>. Le prince Joseph y arriva le soir même : je le conduisis à l'Empereur.

---

7. Itinéraire de l'Empereur. Parti le 29 juin, et couché à Rambouillet. – Le 30, couché à Tours. – Le 1<sup>er</sup> juillet, couché à Niort. – Le 2, il part de Niort, et arrive le 3 à Rochefort. Séjourne jusqu'au 8. – Se rend à bord du *Bellerophon* le 15. (LC)


Je profitai du premier instant de loisir pour donner avis au président du conseil d'État des motifs qui m'en avaient fait absenter : « Des événements grands et rapides, lui écrivais-je, m'ont mis dans le cas de m'éloigner de Paris, sans le congé nécessaire.

« La nature et la gravité des circonstances ont amené cette irrégularité : j'étais de service auprès de l'Empereur au moment de son départ ; je n'ai pu voir s'éloigner le grand homme qui nous a gouvernés avec tant de splendeur, qui se bannit pour faciliter les destinées de la patrie, auquel il ne reste aujourd'hui de la toute-puissance que sa gloire et son nom ; je n'ai pu, dis-je, le voir s'éloigner sans céder au besoin de le suivre. Au temps de la prospérité il daigna verser sur moi quelques faveurs ; aujourd'hui je lui dois tous les sentiments et toutes les actions qui m'appartiennent, etc. »

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

### **Mercredi 5 au vendredi 7 juillet 1815.**

Calme de l'Empereur.

À Rochefort l'Empereur ne portait plus d'habit militaire. Il était logé à la préfecture ; beaucoup de monde demeurait constamment groupé autour de la maison ; de temps à autre des acclamations se faisaient entendre ; l'Empereur se montra deux ou trois fois au balcon de la préfecture. Beaucoup de propositions lui sont faites par des généraux qui viennent en personne ou envoient des émissaires particuliers. } 

Du reste, pendant tout le séjour à Rochefort, l'Empereur y est constamment comme aux Tuileries ; nous ne l'approchons pas davantage ; il ne reçoit guère que Bertrand et Savary, et nous en sommes

réduits aux bruits et aux conjectures sur ce qui le concerne. Toutefois il paraît que l'Empereur, au milieu de l'agitation des hommes et des choses, demeure calme, impassible, se montre très indifférent et surtout très peu pressé.

Un lieutenant de vaisseau de notre marine, commandant un bâtiment de commerce danois, vient s'offrir généreusement pour le sauver.

Il propose de le prendre seul de sa personne, garantit de le cacher si bien qu'il échappera à toute recherche, et offre de faire voile immédiatement pour les États-Unis. Il ne demande qu'une légère somme pour indemniser ses propriétaires des torts possibles de son entreprise. Bertrand l'accorde, sous certaines conditions, qu'il rédige en mon nom, et je signe ce marché fictif, en présence et sous les yeux du préfet maritime.

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

### **Samedi 8 juillet 1815.**

Embarquement de l'Empereur.



{ L'Empereur gagne Fourras, vers le soir, aux acclamations de la ville et de la campagne ; il couche à bord de la Saal, qu'il atteint sur les huit heures ; j'y arrivai beaucoup plus tard ; j'avais conduit Mme Bertrand dans un canot parti d'un autre endroit.

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

## Dimanche 9 juillet 1815.

L'Empereur visite les fortifications de l'île d'Aix.

J'accompagne l'Empereur, qui débarque à l'île d'Aix d'assez bon matin ; il visite toutes les fortifications et revient déjeuner à bord.

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

## Lundi 10 juillet 1815.

Première entrevue à bord du *Bellerophon*.



Dans la nuit du dimanche au lundi, je suis expédié, avec le duc de Rovigo<sup>8</sup>, vers le commandant de la croisière anglaise, pour savoir si on y avait reçu les sauf-conduits qui nous avaient été promis par le gouvernement provisoire, pour nous rendre aux États-Unis. Il fut répondu que non ; mais qu'on allait en référer immédiatement à l'amiral commandant.

Nous posâmes la supposition que l'Empereur Napoléon sortît sur les frégates avec pavillon parlementaire, il fut répondu qu'elles

 [Anne Savary duc de Rovigo, par Lefèvre.](#)

---

8. Anne Savary (1774-1833) général de l'Empire, duc de Rovigo. Ministre de la Police de 1810 à 1814. (JMS)

seraient attaquées. Nous parlâmes de son passage sur un vaisseau neutre ; il fut dit que tout bâtiment neutre serait strictement visité, et peut-être même conduit aux ports anglais ; mais il nous fut suggéré de nous rendre en Angleterre, et affirmé qu'on ne pouvait y craindre aucun mauvais traitement. Nous étions de retour à deux heures après-midi.

Le vaisseau anglais le *Bellerophon*, à bord duquel nous avions été, nous suivit et vint mouiller dans la rade des Basques, pour se trouver plus à portée de nous. Les bâtiments des deux nations demeuraient en vue et très proche les uns des autres.

En arrivant sur le *Bellerophon*, le capitaine anglais nous avait adressé la parole en français ; je ne me hâtai point de lui dire que je pouvais, tant bien que mal, entendre et parler un peu sa langue. Quelques expressions entre lui et d'autres officiers anglais, devant le duc de Rovigo et moi, eussent pu nuire à la négociation, si je fusse convenu que je les avais comprises. Lors donc que, quelque temps plus tard, on nous demanda si nous entendions l'anglais, je laissai le duc de Rovigo répondre que non. Notre situation politique suffisait d'ailleurs pour me débarrasser de tout scrupule, et rendait ma petite supercherie fort simple ; aussi je n'en parle que parce qu'étant demeuré depuis une quinzaine de jours avec toutes ces personnes, j'ai été contraint de me gêner beaucoup pour ne pas découvrir ce que j'avais caché d'abord, et que, plus tard, dans la traversée pour Sainte-Hélène, quelques-uns des officiers anglais ne furent pas sans observer que je faisais des progrès bien rapides dans leur langue. Au fait, je lisais l'anglais ; mais j'avais la plus grande difficulté à l'entendre : il y avait plus de treize ans que je ne l'avais pratiqué.

## **Mardi 11 juillet 1815.**

L'Empereur incertain sur le parti qu'il doit prendre.

Toutes les passes étaient bloquées par des voiles anglaises. L'Empereur semblait encore incertain sur le parti qu'il prendrait ; il était question de bâtiments neutres, de chasse-marées montés par de jeunes aspirants ; on continuait des propositions du côté de la terre, etc.

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

## **Mercredi 12 juillet 1815.**

L'Empereur à l'île d'Aix.

L'Empereur débarque à l'île d'Aix au milieu des cris et de l'exaltation de tous. Il quittait les frégates ; elles avaient refusé de sortir, soit faiblesse de caractère de la part du commandant, soit qu'il eût reçu de nouveaux ordres de la part du gouvernement provisoire. Plusieurs pensaient que l'entreprise pouvait être tentée avec quelques probabilités de succès ; cependant il faut convenir que les vents furent constamment défavorables.

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

## **Jeudi 13 juillet 1815.**

Appareillage des chasse-marées.

Le prince Joseph est venu dans le jour voir son frère à l'île d'Aix. L'Empereur, vers onze heures du soir, est à l'instant de se jeter dans

les chasse-marées ; deux appareillent avec plusieurs de ses paquets et de ses gens } : M. de Planat était sur l'un d'eux.

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

### Vendredi 14 juillet 1815.

Seconde entrevue à bord du *Bellerophon*. – Lettre de Napoléon au prince régent<sup>9</sup>.

{ Je retourne à quatre heures du matin, avec le général Lallemand, à bord du *Bellerophon*, pour savoir s'il n'était arrivé aucune réponse. Le capitaine anglais nous dit qu'il l'attendait à chaque minute, et il ajouta que si l'Empereur voulait dès cet instant s'embarquer pour l'Angleterre, il avait autorité de le recevoir pour l'y conduire. Il ajouta encore que, d'après son opinion privée, et plusieurs autres capitaines présents se joignirent à lui, il n'y avait nul doute que Napoléon ne trouvât en Angleterre tous les égards et les traitements auxquels il pouvait prétendre ; que dans ce pays le prince et les ministres n'exerçaient pas l'autorité arbitraire du continent ; que le peuple anglais avait une générosité de sentiment et une libéralité d'opinion supérieures à la souveraineté même. Je répondis que j'allais faire part à l'Empereur de l'offre du capitaine anglais, et de toute sa conversation ; j'ajoutai que je croyais assez connaître l'Empereur Napoléon, pour penser qu'il ne serait pas éloigné de se rendre de confiance en Angleterre même, dans la vue d'y trouver les facilités de continuer sa route vers les États-Unis. Je peignis la France, au midi de la Loire, toute en feu ; les espérances des peuples se tournant toujours vers Napoléon, tant qu'il serait présent ; les propositions qui lui étaient faites de tous côtés, à chaque instant ; sa détermination absolue de ne servir ni de cause ni


---

9. C'est le futur roi du Royaume-Uni George IV, qui régnera de 1820 à 1830. Mais il fut prince régent à partir de 1811, pendant la maladie mentale de son père George III. (JMS)



de prétexte à la guerre civile ; la générosité qu'il avait eue d'abdiquer, pour rendre la paix plus facile ; la ferme résolution où il était de se bannir, pour la rendre plus prompte et plus entière.

Le général Lallemand, qui, condamné à mort, était intéressé, pour son propre compte, dans la résolution que l'on pouvait prendre, demanda au capitaine Maitland, avec qui il avait été jadis de connaissance en Égypte, dont il avait même été, je crois, le prisonnier, si quelqu'un tel que lui, compromis dans les troubles civils de son pays, pouvait avoir jamais à craindre d'être livré à la France, venant ainsi volontairement en Angleterre. Le capitaine Maitland affirma que non, et repoussa le doute comme une injure. Avant de nous, quitter, nous nous résumâmes ; je répétais qu'il serait possible que, vu les circonstances et les intentions arrêtées de l'Empereur, il se rendît, d'après l'offre du capitaine Maitland, pour y prendre ses sauf-conduits pour l'Amérique. Le capitaine Maitland désira qu'il fût bien compris qu'il ne garantissait pas qu'on les accorderait ; et nous nous séparâmes. Au fond du cœur, je ne pensais pas non plus qu'on nous les accordât ; mais l'Empereur ne voulait plus que vivre tranquille ; il était résolu de demeurer désormais personnellement étranger aux événements politiques ; nous voyions donc, sans beaucoup d'inquiétude, la probabilité qu'on nous empêchât de sortir d'Angleterre ; mais là se bornaient toutes nos craintes et nos suppositions ; là se fixait aussi, sans doute, croyance de Maitland ; je lui rends la justice de croire qu'il était sincère et de bonne foi, ainsi que les autres officiers, dans la peinture qu'ils nous avaient faite des sentiments de l'Angleterre.

Nous étions de retour à onze heures ; cependant l'orage s'approchait, les moments devenaient précieux, il fallait prendre un parti. L'Empereur nous réunit en une espèce de conseil ; on débattit }   
toutes les chances : le bâtiment danois parut impraticable ; il n'était

plus question des chasse-marées, la croisière anglaise était inforçable ; il ne restait plus que de revenir à terre, entreprendre la guerre civile, ou d'accepter les offres présentées par le capitaine Maitland. { On s'arrêta à ce dernier parti : en abordant le *Bellerophon*, disait-on, on serait déjà sur le sol britannique ; les Anglais se trouveraient liés dès cet instant par les droits de l'hospitalité, estimés sacrés chez les peuples les plus barbares ; on se trouverait, dès ce moment, sous les droits civils du pays ; les Anglais ne seraient pas assez insensibles à leur gloire, pour ne pas saisir cette belle circonstance avec avidité : alors Napoléon écrivit au prince régent.



Capitaine Frederick Maitland.

« Altesse Royale, en butte aux factions qui divisent mon pays, et à l'inimitié des plus grandes puissances de l'Europe, j'ai consommé ma carrière politique. Je viens, comme Thémistocle, m'asseoir sur le foyer du peuple britannique ; je me mets sous la protection de ses lois, que je réclame de Votre Altesse Royale, comme celle du plus puissant, du plus constant, du plus généreux de mes ennemis. »

Je repartis vers les quatre heures avec mon fils et le général Gourgaud, pour retourner à bord du *Bellerophon*, où je devais demeurer. Ma mission était d'annoncer la venue de Sa Majesté, le lendemain matin, et de remettre au capitaine Maitland la copie de la lettre de l'Empereur au prince régent.

La mission du général Gourgaud était de porter immédiatement la lettre autographe de l'Empereur au prince régent d'Angleterre, et de la remettre à sa personne. Le capitaine Maitland lut cette lettre de Napoléon, qu'il admira beaucoup, en laissa prendre copie à deux autres capitaines, sous secret, jusqu'à ce quelle devînt publique, et s'occupa d'expédier, sans délai, le général Gourgaud sur la corvette le *Slany*.

Il n'y avait encore que peu d'instant que ce dernier bâtiment avait quitté le *Bellerophon* ; je me trouvais seul avec mon fils dans la chambre du capitaine ; M. Maitland avait été donner des ordres ; lorsqu'il rentra précipitamment, le visage et la voix altérés : « – Comte de Las Cases, je suis trompé ! Quand je traite avec vous, que je me démunis d'un bâtiment, on m'annonce que Napoléon vient de m'échapper ; cela me mettrait dans une situation affreuse vis-à-vis de mon gouvernement ! » Ces paroles me firent tressaillir ; j'aurais voulu pour tout au monde la nouvelle vraie. L'Empereur n'avait pris aucun engagement, j'avais été de la meilleure foi du monde, je me fusse volontiers rendu victime d'une circonstance dans laquelle j'étais parfaitement innocent. Je demandai, avec le plus grand calme, au capitaine Maitland, à quelle heure on avait dit que l'Empereur était parti ; Maitland avait été si frappé, qu'il ne s'était pas donné le temps de le demander ; il recourut sur le pont, et vint me dire : « À midi. – S'il en était ainsi, lui dis-je, le départ du *Slany*, que vous ne faites que d'expédier, ne vous ferait aucun tort. Mais rassurez-vous, j'ai quitté l'Empereur à l'île d'Aix, à quatre heures. – Me l'affirmez-vous ? me dit-il. » Je lui en donnai ma parole ; et il se retourna vers quelques officiers qu'il avait avec lui, et leur dit en anglais, que la nouvelle devait être fausse, que j'étais trop calme, que j'avais l'air trop de bonne foi, et que d'ailleurs je venais de lui en donner ma parole.

La croisière anglaise avait de nombreuses intelligences sur nos côtes ; j'ai pu vérifier depuis qu'elle était instruite à point nommé de toutes nos démarches<sup>10</sup>.

On ne s'occupa plus que du lendemain. Le capitaine Maitland me demanda si je voulais que ses embarcations allassent chercher l'Empereur ; je lui répondis que la séparation était trop douloureuse pour les marins français, qu'il fallait leur laisser la satisfaction de garder l'Empereur jusqu'au dernier instant.

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

### **Samedi 15 juillet 1815.**

L'Empereur à bord du *Bellerophon*.

Au jour on aperçut en effet notre brick l'*Épervier* qui, sous pavillon parlementaire, manœuvrait sur le *Bellerophon*. Le vent et la marée étant contraires, le capitaine Maitland envoya son canot au-devant. Le voyant revenir, c'était un grand sujet d'anxiété pour le capitaine Maitland de découvrir, avec sa lunette, si l'Empereur y était descendu ; il me pria à chaque instant d'examiner moi-même, et je ne pouvais lui répondre. Enfin, il n'y eut plus de doute, l'Empereur,

---

10. À bord du *Northumberland*, dans notre traversée pour Sainte-Hélène, l'amiral Cockburn avait mis sa bibliothèque à notre disposition ; il arriva à l'un de nous, feuilletant un volume de l'*Encyclopédie britannique*, d'y trouver une lettre de la Rochelle, adressée au chef de la croisière anglaise ; elle contenait, mot pour mot, toute notre affaire du bâtiment danois, le moment de son appareillage projeté, son intention, etc. Nous nous passâmes cette lettre de main en main, et la replaçâmes soigneusement. Elle nous apprit peu de chose, nous savions combien il existait d'intelligences du dedans au dehors ; mais nous trouvions curieux d'en lire une preuve de la sorte. Comment cette lettre se trouvait-elle à bord du *Northumberland* ? C'est que sans doute le capitaine Maitland, en nous déposant à bord de ce vaisseau, avait remis aussi les pièces qui nous concernaient ; et il est à croire que c'est cette même lettre qui causa tant d'effroi au capitaine Maitland sur l'évasion de l'Empereur, lorsque je me trouvais déjà à son bord. (LC)

entouré de ses officiers, aborda le *Bellerophon* ; je me trouvai à l'échelle du vaisseau pour lui nommer le capitaine Maitland, auquel il dit : « Je viens à votre bord me mettre sous la protection des lois d'Angleterre. » Le capitaine Maitland le conduisit dans sa chambre, et l'en mit en possession. Bientôt après, le capitaine présenta tous ses officiers à l'Empereur, qui vint ensuite sur le pont, et visita, dans la matinée, toutes les parties du vaisseau. Je lui racontai la frayeur qu'avait eue, la veille, le capitaine Maitland, touchant son évacion supposée ; l'Empereur ne jugea pas comme je l'avais fait : « Qu'avait-il donc à craindre ? me dit-il avec force et dignité, ne vous avait-il pas avec lui ! »



Embarquement de Napoléon à bord du *Bellerophon*.

Vers les trois heures, nous vîmes arriver au mouillage, le *Superbe*, de soixante-quatorze, amiral Hotham commandant de la station. Cet

amiral vint rendre visite à l'Empereur, demeura à dîner, et, sur les questions que lui fit l'Empereur sur son vaisseau, il demanda s'il daignerait y venir le lendemain ; l'Empereur s'y invita à déjeuner avec nous tous.

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

### Dimanche 16 juillet 1815.

L'Empereur à bord de l'amiral Hotham. – Appareillage pour l'Angleterre. –  
L'Empereur commande l'exercice aux soldats anglais.

L'Empereur se rend à bord de l'amiral Hotham ; je l'y accompagne. Tous les honneurs, à l'exception du canon, lui sont prodigués.



Nous parcourons, jusque dans les plus petits détails, toutes les parties du vaisseau, que nous trouvons d'un ordre et d'une tenue admirables. L'amiral Hotham déploie toute la grâce et toute la recherche qui caractérisent l'homme d'un rang et d'une éducation distingués. Nous retournons vers une heure à bord du *Bellerophon*, et nous mettons sous voiles pour l'Angleterre, douze jours après notre départ de Paris. Il faisait presque calme.

🔍 Napoléon à bord du *Bellerophon* (1815)  
par C. L. Eastlake.

Le matin l'Empereur, en sortant pour aller à bord de l'amiral Hotham, s'était arrêté court sur le pont du *Bellerophon* devant les soldats rangés pour lui faire honneur ; il leur commanda plusieurs temps d'exercice, leur fit croiser la baïonnette ; et comme ce dernier mouvement ne s'exécutait pas tout-à-fait à la française, il s'avança vivement au milieu des soldats, écartant les baïonnettes de ses deux mains, et alla saisir un des fusils du dernier rang, avec lequel il figura lui-même à notre façon. Alors se fit un mouvement subit et extrême sur le visage des soldats, des officiers, de tous les spectateurs ; il peignait l'étonnement de voir l'Empereur se mettre ainsi au milieu des baïonnettes anglaises, dont certaines lui touchaient la poitrine. Cette circonstance frappa vivement ; à notre retour du *Superbe* on nous questionnait indirectement à cet égard ; on nous demandait s'il en agissait souvent ainsi avec ses soldats, et l'on n'hésitait pas à frémir de sa confiance. Aucun d'eux n'était fait à l'idée de souverains qui ordonnassent de la sorte, expliquassent et exécutassent eux-mêmes. Il nous fut aisé de reconnaître alors qu'aucun d'eux n'avait une idée juste sur celui qu'ils voyaient en ce moment, bien que, depuis vingt années, il eût été l'objet constant de toute leur attention, de tous leurs efforts, de toutes leurs paroles.

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

### **Lundi 17. – Mardi 18 juillet 1815.**

Le calme continue, nous avançons lentement ; cependant nous perdons la terre de vue.

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

## Mercredi 19 juillet 1815.

Le vent devient très fort, sans être favorable ; nous filons neuf nœuds au plus près.

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

## Jeudi 20 au samedi 22 juillet 1815.

Influence de l'Empereur sur les Anglais du *Bellerophon*. – Résumé de l'Empereur.

Nous continuons notre route avec des vents peu favorables.

L'Empereur ne fut pas longtemps au milieu de ses plus cruels ennemis, de ceux que l'on avait constamment nourris des bruits les plus absurdes et les plus irritants, sans exercer sur eux toute l'influence de la gloire. Le capitaine, les officiers, l'équipage, eurent bientôt adopté les mœurs de sa suite ; ce furent les mêmes égards, le même langage, le même respect. Le capitaine ne l'appelait que Sire et Votre Majesté ; s'il paraissait sur le pont, chacun avait le chapeau bas, et demeurait ainsi tant qu'il était présent, ce qui n'avait pas eu lieu dans les premiers instants ; on ne pénétrait dans sa chambre qu'à travers ses officiers ; il ne paraissait à sa table que ceux du vaisseau qu'il y avait invités ; enfin, Napoléon, à bord du *Bellerophon*, y était Empereur. Il paraissait souvent sur le pont, et conversait avec quelques-uns de nous ou avec des personnes du vaisseau.

De tous ceux qui l'avaient suivi, j'étais peut-être celui qu'il connaissait le moins : on a vu précédemment que, malgré mes emplois auprès de sa personne, j'avais eu peu de relations directes avec lui. Depuis mon départ de Paris, il m'avait à peine encore adressé la parole ; mais



durant notre navigation, il a commencé à s'entretenir fort souvent avec moi.

Les occasions et les circonstances m'étaient des plus favorables : je savais assez d'anglais pour être à même de lui donner bien des éclaircissements sur ce qui se disait autour de nous.

J'avais été marin ; et je donnais à l'Empereur toutes les explications qu'il désirait sur les manœuvres du vaisseau, l'état des vents et de la mer.

J'avais été dix ans en Angleterre ; j'y avais pris des idées arrêtées sur les lois, les mœurs les usages du pays ; je pouvais répondre pertinemment à toutes les questions que l'Empereur daignait m'adresser sur ces objets.

Enfin, mon *Atlas historique* me laissait une foule d'époques, de dates et de rapprochements sur lesquels il me trouvait toujours prêt.

En même temps j'employai les loisirs de notre navigation au résumé qui suit, touchant notre situation à Rochefort, et les motifs qui avaient dicté la détermination de l'Empereur. J'obtenais désormais des données exactes et authentiques. Les voici :

RÉSUMÉ<sup>11</sup>. La croisière anglaise n'était pas forte : deux corvettes étaient devant Bordeaux, elles y bloquaient une corvette française, et donnaient la chasse à des Américains qui sortaient tous les jours en grand nombre. À l'île d'Aix nous avions deux frégates bien armées ; la corvette le Vulcain, de premier échantillon, était au fond de la

---

11. Ce résumé est la dictée même de Napoléon. (LC)

rade ; enfin, un gros brick, tout cela était bloqué par un vaisseau de soixante-quatorze, des plus petits de la marine anglaise, et par une ou deux mauvaises corvettes. Il est hors de doute qu'en courant risque de sacrifier un ou deux bâtiments, on serait passé ; mais le capitaine commandant était faible, il refusa de sortir ; le second, tout-à-fait déterminé, l'eût tenté : probablement le commandant avait reçu des instructions de Fouché, qui déjà trahissait ouvertement, et voulait livrer l'Empereur. Quoi qu'il en soit, il n'y avait rien à attendre du côté de la mer ; l'Empereur alors débarqua à l'île d'Aix.

Si cette mission eût été confiée à l'amiral Werhuel, disait l'Empereur, ainsi qu'on le lui avait promis lors de son départ de Paris, il est probable qu'il eût passé. Les équipages des deux frégates étaient pleins d'attachement et d'enthousiasme.

La garnison de l'île d'Aix était composée de quinze cents marins, formant un très beau régiment ; les officiers, indignés de ce que les frégates ne voulaient pas sortir, proposèrent d'armer deux chasse-marées du port de quinze tonneaux chacun ; les jeunes aspirants voulurent en être les matelots ; mais au moment de l'exécution ils déclarèrent qu'il était difficile de gagner l'Amérique sans toucher sur quelque point de la côte d'Espagne ou de Portugal.

Dans ces circonstances l'Empereur composa une espèce de conseil des personnes de sa suite. On y représenta qu'il ne fallait plus compter sur les frégates ni sur les bâtiments armés ; que les chasse-marées n'offraient aucun résultat probable de succès, qu'ils ne pouvaient guère conduire qu'à être pris en pleine mer par les Anglais ou à tomber entre les mains des alliés. Il ne restait plus dès lors que deux partis : celui de rentrer dans l'intérieur, pour y tenter le sort des armes ou celui d'aller prendre un asile en Angleterre. Pour suivre le premier on se trouvait à

la tête de quinze cents marins, pleins de zèle et de bonne volonté ; le commandant de l'île était un ancien officier de l'armée d'Égypte, tout dévoué à Napoléon ; il eût débarqué avec ces quinze cents hommes à Rochefort ; on s'y fût grossi de la garnison de cette ville, dont l'esprit était excellent ; on eût appelé la garnison de La Rochelle, composée de quatre bataillons de fédérés, qui offraient leurs services, et l'on se trouvait en mesure de joindre le général Clausel, si ferme à la tête de l'armée de Bordeaux ; ou le général Lamarque, qui avait fait des prodiges avec celle de la Vendée ; tous les deux attendaient, désiraient Napoléon ; on eût nourri facilement la guerre civile dans l'intérieur de la France. Mais Paris était pris, les chambres étaient dissoutes ; cinq à six cent mille ennemis étaient dans l'intérieur de l'Empire ; la guerre civile ne pouvait avoir d'autre résultat que de faire périr tout ce que la France avait d'hommes généreux et attachés à Napoléon. Cette perte eût été sensible, irréparable ; elle eût détruit les espérances des destinées futures de la France, sans produire d'autre avantage, que de mettre l'Empereur dans le cas de traiter et d'obtenir des arrangements favorables à ses intérêts. Mais Napoléon avait renoncé à être souverain, il ne demandait qu'un asile tranquille ; il répugnait, pour un si mince résultat, à faire périr tous ses amis, à devenir le prétexte du ravage de nos provinces, et enfin, pour tout dire, à priver le parti national de ses plus vrais appuis, lesquels, tôt ou tard, pourraient rétablir l'honneur et l'indépendance de la France. Il ne voulait plus vivre qu'en homme privé ; l'Amérique était le lieu le plus convenable, le lieu de son choix ; mais enfin l'Angleterre même, avec ses lois positives, pouvait lui convenir encore ; et il paraissait, d'après ma première entrevue avec le capitaine Maitland, que celui-ci pourrait le conduire en Angleterre, avec toute sa suite, pour y être traité convenablement. Dès ce moment, l'Empereur et sa suite se trouvaient sous la protection des lois britanniques ; et le peuple de ce pays aimait trop la gloire, pour manquer une occasion qui se présentait naturellement, et devait

former les plus belles pages de son histoire. On résolut donc de se rendre à la croisière anglaise, sitôt que Maitland aurait exprimé positivement l'ordre de nous recevoir. On retourna vers lui ; le capitaine Maitland exprima littéralement qu'il avait autorité de son gouvernement de recevoir l'Empereur, s'il voulait venir à bord du *Bellerophon*, et de le conduire, ainsi que sa suite, en Angleterre. Alors l'Empereur s'y rendit, non qu'il y fût contraint par les événements, puisqu'il pouvait rester en France ; mais parce qu'il voulait vivre en simple particulier ; qu'il ne voulait plus se mêler des affaires, et surtout ne pas compliquer celles de la France. Certes, il n'eût pas pris ce parti s'il eût pu soupçonner l'indigne traitement qu'on lui ménageait ; chacun en demeurerait facilement convaincu. Sa lettre au prince régent publie assez hautement sa confiance et sa persuasion ; le capitaine Maitland, à qui elle a été officiellement communiquée, avant que l'Empereur se rendit à son bord, n'y ayant fait aucune observation, a, par cette seule circonstance, reconnu et consacré les sentiments qu'elle renfermait.

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

### **Dimanche 23 juillet 1815.**

Ouessant. – Côtes d'Angleterre.

À quatre heures du matin, nous vîmes Ouessant, que nous avions dépassé dans la nuit. Depuis que nous approchions de la Manche, nous apercevions à chaque instant des vaisseaux anglais ou des frégates allant ou venant dans toutes les directions. À la nuit nous étions en vue des côtes d'Angleterre.

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

## Lundi 24 juillet 1815.

Mouillage à Torbay.

Vers les huit heures du matin, nous jetâmes l'ancre dans la rade de Torbay. L'Empereur levé dès six heures du matin, monté sur la dunette, observait les côtes et les préparatifs du mouillage. Je ne le quittais pas pour lui fournir toutes les explications relatives.

Le capitaine Maitland expédia aussitôt un courrier à lord Keith, son amiral-général, qui était à Plymouth. Le général Gourgaud, qui était parti sur le *Slany*, vint nous rejoindre ; il avait dû se dessaisir de la lettre au prince régent ; on ne lui avait pas permis le débarquement, on lui avait même interdit toute communication quelconque. Ce nous fut d'un mauvais augure, et le premier indice des nombreuses tribulations qui vont suivre.

Dès qu'il transpira que l'Empereur était à bord du *Bellerophon*, la rade fut couverte d'embarcations et de curieux. Le propriétaire d'une belle maison de campagne qui était en vue, lui envoya un présent de fruits.

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

## Mardi 25 juillet 1815.

Affluence de bateaux pour apercevoir l'Empereur.

Même concours de bateaux, même affluence de spectateurs. L'Empereur les considérait de sa chambre, et se laissait voir parfois sur le pont. Le capitaine Maitland, revenant de terre, me remit une lettre de lady C., qui en contenait une de ma femme. Ma surprise fut grande d'abord, et égale à ma satisfaction ; mais cette surprise cessa,

quand je considérai que la longueur de la traversée avait permis aux journaux de France de publier et de transmettre au loin notre destinée ; ainsi, tout ce qui était relatif à l'Empereur et à sa suite était déjà connu en Angleterre, et nous y étions attendus cinq à six jours avant d'y arriver. Ma femme s'était empressée d'écrire à ce sujet à lady C., et celle-ci avait eu l'adresse d'écrire au capitaine Maitland, sans le connaître, et de lui envoyer mes deux lettres.

La lettre de ma femme respirait une douce affliction ; mais celle de lady C.<sup>12</sup>, qui savait déjà à Londres notre destinée future, était pleine des plus vifs reproches. – Je ne m'appartenais pas, pour disposer ainsi de moi ; c'était un crime d'abandonner ma femme et mes enfants. Triste résultat de nos éducations modernes, qui relèvent nos âmes assez peu, pour qu'on ne conçoive ni le mérite, ni le charme des grandes résolutions et des grands sacrifices ! On croit avoir tout dit, on a tout commandé ou tout justifié, sitôt qu'on a mis en avant le danger des intérêts privés et des jouissances domestiques ; on ne soupçonne pas que le premier devoir envers sa femme, est de lui ménager une situation honorée ; et que le plus riche héritage à laisser à ses enfants est l'exemple de quelques vertus, et un nom qui se rattache à un peu de gloire.

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

---

12. Lady Clavering. (*JMS*)

**Mercredi 26 juillet 1815.**

Mouillage à Plymouth. – Séjour ; etc.

Des ordres étaient venus dans la nuit de nous rendre immédiatement à Plymouth ; nous avons appareillé de bon matin ; nous sommes arrivés à notre nouvelle destination vers quatre heures de l'après-midi, dix jours après notre appareillage de Rochefort ; vingt-sept après notre départ de Paris, et trente-cinq après l'abdication de l'Empereur. Notre horizon s'est rembruni dès lors singulièrement ; des canots armés ont entouré le vaisseau : ils ramaient au loin, écartant les curieux, même à coups de fusil. L'amiral Keith, qui était en rade, ne vint point à notre bord. Deux frégates firent le signal d'un départ immédiat ; on nous dit qu'un courrier extraordinaire leur avait apporté, le matin, une mission lointaine. On distribua quelques-uns de nous sur d'autres bâtiments. Toutes les figures semblaient nous considérer avec un morne intérêt ; les bruits les plus sinistres avaient gagné le vaisseau ; il circulait pour nous le chuchotage de plusieurs destinations, toutes plus affreuses les unes que les autres.

L'emprisonnement à la tour était la plus douce, et quelques-uns parlaient de Sainte-Hélène. Sur ces entrefaites, les deux frégates, sur lesquelles on m'avait fort éveillé, appareillèrent, bien que le vent leur fut contraire pour sortir, et arrivées par notre travers, elles laissèrent retomber l'ancre à droite et à gauche de nous, presque à nous toucher ; alors quelqu'un me dit à l'oreille qu'elles devaient nous enlever à la nuit, et faire voile pour Sainte-Hélène.

Non, jamais je ne rendrai l'effet de ces terribles paroles ! Une sueur froide parcourut tout mon corps : c'était un arrêt de mort inattendu ! Des bourreaux impitoyables me saisissaient pour le supplice ; on m'arrachait violemment à tout ce qui m'attachait à la vie ; je tendais

douloureusement les bras vers ce qui m'était si cher ; c'était en vain, il fallait périr. Cette pensée, une foule d'autres en désordre, excitèrent en moi une véritable tempête : c'était le déchirement d'une âme qui cherche à se dégager de ses amalgames terrestres ! Mes cheveux en ont blanchi !..... Heureusement la crise fut courte, et mon moral en sortit vainqueur, si pleinement vainqueur, qu'à compter de cet instant, je me trouvai au-dessus de toutes les atteintes des hommes. Je sentis que je pouvais désormais défier l'injustice, les mauvais traitements, les supplices. Je jurai surtout, dès lors, qu'on n'entendrait jamais de moi ni plaintes ni demandes. Mais que ceux d'entre nous auxquels j'ai dû paraître si tranquille, dans ces fatales circonstances, ne m'accusent point de ne pas sentir ! Ils ont prolongé leur agonie en détail ; la mienne s'était opérée en masse.

Un des rapprochements, qui ne sera pas le moins bizarre de ma vie, revint peu après à mon souvenir ; vingt ans auparavant, durant mon émigration en Angleterre, ne possédant rien au monde, j'avais refusé d'aller chercher une fortune assurée dans l'Inde, parce que c'était trop loin, me disais-je, et que je me trouvais trop âgé. Aujourd'hui, avec vingt ans de plus, j'allais quitter ma famille, mes amis, ma fortune, mes plus douces jouissances, pour aller à deux mille lieues me reléguer volontairement sur un rocher au milieu de l'Océan, *pour rien*. Mais *non*, je me trompe ! le sentiment qui m'y conduisait était bien supérieur aux richesses que je dédaignai d'aller chercher alors ; je suivais, j'accompagnais celui qui gouverna le monde, et remplira la postérité !

L'Empereur parut sur le pont à son ordinaire. Je le vis quelque temps dans sa chambre, sans lui communiquer ce que j'avais appris ; je voulais être son consolateur, et non contribuer à le tourmenter. Cependant tous ces bruits étaient arrivés jusqu'à lui ; mais il était venu si librement, et de si bonne foi, à bord du *Bellerophon*, et s'y



était trouvé si fort attiré par les Anglais eux-mêmes ; il regardait tellement sa lettre au prince régent, communiquée d'avance au capitaine Maitland, comme des conditions tacites ; enfin, il avait mis tant de magnanimité dans sa démarche, qu'il repoussait avec indignation toutes les craintes qu'on voulait lui donner, et ne permettait pas que nous pussions avoir des doutes.

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

### **Jeudi 27. – Vendredi 28 juillet 1815.**

Amiral Keith. – Acclamations des Anglais, dans la rade de Plymouth, à la vue de l'Empereur.

On peindrait difficilement notre anxiété et nos tourments : la plupart d'entre nous ne vivaient plus ; la moindre circonstance venue de terre, l'opinion la plus vulgaire de qui que ce fût à bord, l'article du journal le moins authentique, étaient le sujet de nos arguments les plus graves, et la cause de nos perpétuelles oscillations d'espérance et de crainte. Nous allions à la recherche des plus petits bruits ; nous provoquions, du premier venu, des versions favorables, des espérances trompeuses ; tant l'expansion et la mobilité de notre caractère national nous rendent peu propre à cette résignation stoïque, à cette concentration impassible, qui ne dérivent que d'idées arrêtées et de doctrines positives puisées dès l'enfance.

Les papiers publics, les ministériels surtout, étaient déchaînés contre nous ; c'était le cri des ministres préparant au coup qu'ils allaient frapper. On se figurerait difficilement les horreurs, les mensonges, les imprécations qu'ils accumulaient contre nous ; et l'on sait qu'il en reste toujours quelque chose sur la multitude, quelque bien disposée

qu'elle soit. } Aussi les manières autour de nous étaient devenues moins aisées ; les politesses embarrassées ; les figures incertaines.

{ L'amiral Keith, après s'être fait annoncer maintes fois, ne fit qu'apparaître : il nous était visible qu'on redoutait notre situation, qu'on évitait nos paroles. Les papiers contenaient les mesures qu'on allait prendre ; mais comme il n'y avait rien d'officiel encore, et qu'ils se contredisaient dans quelques petits détails, nous aimions à nous flatter, et demeurions encore dans ce vague, cette incertitude, pire néanmoins que tous les résultats.



Le HMS *Bellerophon* dans la rade de Plymouth.

Cependant, d'un autre côté, notre apparition en Angleterre y avait produit un étrange mouvement ; l'arrivée de l'Empereur y avait créé une curiosité qui tenait de la fureur ; c'étaient les papiers publics eux-mêmes qui nous apprenaient cette circonstance, en la condamnant. Toute l'Angleterre se précipitait vers Plymouth. Une personne partie

de Londres aussitôt mon arrivée, pour venir me voir, fut contrainte de s'arrêter bientôt par le manque absolu de chevaux et de logement dans la route. La mer se couvrait d'une multitude de bateaux autour de nous ; on nous a dit depuis qu'il y en avait eu de payés jusqu'à soixante napoléons.

L'Empereur, à qui je lisais tous les papiers, n'en avait pas moins, en public, le même calme, le même langage, les mêmes habitudes. On savait qu'il paraissait toujours vers les cinq heures sur le pont ; quelque temps avant, tous les bateaux se groupaient à côté les uns des autres, il y en avait des milliers ; leur réunion serrée ne laissait plus soupçonner la mer, on eût cru bien plutôt cette foule de spectateurs rassemblés sur une place publique. À l'apparition de l'Empereur le bruit, le mouvement, les gestes de tant de monde, présentaient un singulier spectacle ; en même temps, il était aisé de juger qu'il n'y avait rien d'hostile dans tout cela, et que si la curiosité les avait amenés, ils y puisaient de l'intérêt. On pouvait s'apercevoir même que ce sentiment allait visiblement en croissant : on s'était contenté de regarder d'abord ; on avait salué ensuite ; quelques-uns demeuraient découverts, et l'on fut parfois jusqu'à pousser des acclamations ; nos symboles mêmes commençaient à se montrer parmi eux ; des femmes, des jeunes gens arrivaient parés d'œillettes rouges ; mais toutes ces circonstances mêmes tournaient à notre détriment aux yeux des ministres et de leurs partisans, et ne faisaient que rendre plus poignante notre perpétuelle agonie.

Ce fut dans ce moment que l'Empereur, frappé de tout ce qu'il entendait, me dicta une pièce propre à servir de base aux légistes, pour discuter et défendre sa véritable situation politique. } Nous trouvâmes le moyen de la faire passer à terre. Je n'en ai point conservé de copie.

## **Samedi 29. – Dimanche 30 juillet 1815.**

Décision ministérielle à notre égard. – Anxiétés, etc.

— ¶ Depuis vingt-quatre heures, ou deux jours, le bruit était qu'un sous-secrétaire d'État venait de Londres pour notifier officiellement à l'Empereur les résolutions des ministres à son égard. Il parut en effet : c'était le chevalier Banbury, qui vint avec lord Keith, et remit une pièce ministérielle, qui contenait la déportation de l'Empereur, et limitait à trois le nombre des personnes qui devaient l'accompagner ; en excluant toutefois le duc de Rovigo et le général Lallemand, compris dans la liste de proscription.

Je ne fus point appelé auprès de l'Empereur ; les deux Anglais parlaient et entendaient le français ; l'Empereur les admit seuls. J'ai su qu'il avait combattu et repoussé, avec beaucoup d'énergie et de logique, la violence qu'on exerçait sur sa personne : « Il était l'hôte de l'Angleterre, avait-il dit ; il n'était point son prisonnier, il était venu librement se placer sous la protection de ses lois ; on violait sur lui les droits sacrés de l'hospitalité, il n'accéderait jamais volontairement à l'outrage qu'on lui ménageait, la violence seule pourrait l'y contraindre, etc., etc.

L'Empereur me donna la pièce ministérielle pour sa traduction ¶, — la voici.

*Communication faite par lord Keith,  
au nom des ministres anglais.*

« Comme il peut être convenable au général Buonaparte d'apprendre, sans un plus long délai, les intentions du gouvernement britannique à son égard, Votre Seigneurie lui communiquera l'information suivante.

« Il serait peu consistant avec nos devoirs envers notre pays et les alliés de Sa Majesté, si le général Buonaparte conservait le moyen ou l'occasion de troubler de nouveau la paix de l'Europe ; c'est pourquoi il devient absolument nécessaire qu'il soit restreint dans sa liberté personnelle, autant que peut l'exiger ce premier et important objet.

« L'île de Sainte-Hélène a été choisie pour sa future résidence : son climat est sain, et sa situation locale permettra qu'on l'y traite avec plus d'indulgence qu'on ne le pourrait faire ailleurs, vu les précautions indispensables qu'on serait obligé d'employer pour s'assurer de sa personne.

« On permet au général Buonaparte de choisir parmi les personnes qui l'ont accompagné en Angleterre, à l'exception des généraux Savary et Lallemand, trois officiers, lesquels, avec son chirurgien, auront la permission de l'accompagner à Sainte-Hélène, et ne pourront point quitter l'île sans la sanction du gouvernement britannique.

« Le contre-amiral sir Georges Cockburn, qui est nommé commandant en chef du cap de Bonne-Espérance et des mers adjacentes, conduira le général Buonaparte et sa suite à Sainte-Hélène, et recevra des instructions détaillées touchant l'exécution du service.

« Sir G. Cokburn sera probablement prêt à partir dans peu de jours ; c'est pourquoi il est désirable que le général Buonaparte fasse, sans délai, le choix des personnes qui doivent l'accompagner. »

Bien que nous nous fussions attendus à notre déportation à Sainte-Hélène, nous en demeurâmes affectés, elle nous consterna tous. Toutefois l'Empereur n'en vint pas moins sur le pont, comme de coutume, avec le même visage, et de la même manière, considérer la foule affamée de le voir.

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

### **Lundi 31 juillet 1815.**

Les généraux Savary et Lallemand ne peuvent suivre l'Empereur.



{ Notre situation était affreuse ; nos peines, au-delà de toute expression ; nous allions cesser de vivre pour l'Europe, pour notre patrie, pour nos familles, pour nos amis, nos jouissances, nos habitudes : on nous laissait, à la vérité, le choix de ne pas suivre l'Empereur ; mais ce choix était celui des martyrs ; il s'agissait de renoncer à sa religion, à son culte, ou de périr. Une circonstance venait compliquer encore nos tourments ; c'était l'exclusion spéciale des généraux Savary et Lallemand, qui en étaient frappés de terreur ; ils ne voyaient plus que l'échafaud ; ils étaient persuadés que l'Angleterre, ne distinguant point les actes politiques dans une révolution, des crimes civils dans un état tranquille, les livrerait à leurs ennemis pour subir le supplice. C'eût été un tel outrage à toutes les lois, un tel opprobre pour l'Angleterre elle-même, qu'on eût été tenté de l'en défier ; mais on ne pouvait parler ainsi qu'en se trouvant proscrit avec eux. Du reste, nous ne balançâmes pas à vouloir demeurer tous du nombre de ceux

que l'Empereur pouvait choisir ; nous n'avions qu'une crainte, celle de nous trouver exclus.

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

### **Mardi 1<sup>er</sup> août 1815.**


L'Empereur me demande si je le suivrai à Sainte-Hélène.

Nous restions toujours dans le même état. Je reçus dans la matinée une lettre de Londres, dans laquelle on exprimait, avec beaucoup de force, que j'aurais tort, que ce serait même un crime que de m'expatrier. La personne qui me l'adressait écrivit au capitaine Maitland de joindre ses efforts et ses avis pour m'empêcher de prendre un parti aussi extrême. J'arrêtai les premières paroles du capitaine Maitland, en lui faisant observer qu'à mon âge on agissait avec réflexion.


Je lisais chaque jour à l'Empereur les divers papiers-nouvelles<sup>13</sup>. Aujourd'hui il s'en trouva deux, dans le nombre, soit que la bienveillance nous les eût fait adresser, soit que les opinions commençassent à se diviser, qui plaidaient notre cause avec beaucoup de chaleur, et nous dédommageaient des grossières injures dont les autres étaient remplis. Nous nous livrâmes à l'espoir qu'à la haine qu'avait inspirée un ennemi, succéderait bientôt l'intérêt que doivent exciter les grandes actions, et nous nous dîmes que l'Angleterre avait une foule de cœurs nobles et d'âmes élevées qui deviendraient indubitablement d'ardents avocats, etc.

---

13. Journaux d'information, paraissant à intervalles réguliers, ancêtres de la presse quotidienne d'aujourd'hui. (*JMS*)

La foule des bateaux croissait chaque jour ; l'Empereur se montrait en public à son heure ordinaire, et l'accueil était de plus en plus favorable. } 

Quant à son particulier, l'Empereur demeurait encore, pour la plupart de nous, toujours comme aux Tuileries ; nous l'avions suivi en grand nombre, de tous rangs, de tous grades ; le Grand-Maréchal et le duc de Rovigo seuls le voyaient habituellement ; tel, depuis notre départ, ne l'avait guère plus approché, et ne lui avait pas parlé davantage qu'il ne l'eût fait à Paris. Moi, j'étais appelé, dans la journée, toutes les fois qu'il y avait des papiers à traduire, et insensiblement l'Empereur prit l'habitude régulière de me faire appeler tous les soirs, vers huit heures, pour causer quelque temps.

 { Aujourd'hui, dans le cours de la conversation, et à la suite de divers sujets, il m'a demandé si je le suivrais à Sainte-Hélène ; j'ai répondu avec la dernière franchise, mes sentiments me le rendaient facile. Je lui ai dit qu'en quittant Paris pour le suivre, j'avais sauté à pieds joints sur toutes les chances, celle de Sainte-Hélène n'avait rien qui dût la faire excepter ; mais que nous étions en grand nombre autour de lui ; qu'on ne lui permettait d'emmener que trois d'entre nous ; que bien des personnes me faisaient un crime d'abandonner ma famille ; que j'avais donc besoin, vis-à-vis d'elle et vis-à-vis de ma propre conscience, de savoir que je lui serais utile et agréable ; qu'en un mot j'avais besoin qu'il me choisit ; que cette observation, du reste, ne renfermait aucune arrière-pensée ; car je lui avais donné désormais ma vie sans restriction.

Sur ces entrefaites, Mme Bertrand, sans avoir été demandée, sans s'être fait annoncer, s'est précipitée tout à coup dans la chambre de l'Empereur ; elle était hors d'elle-même ; elle s'écriait qu'il n'allât pas



à Sainte-Hélène, qu'il n'emmenât pas son mari. Sur l'étonnement, le visage et la réponse calme de l'Empereur, elle ressortit aussi précipitamment qu'elle était entrée. L'Empereur, toujours étonné, me disait : « Concevez-vous rien à cela ? » Quand nous entendîmes de grands cris, et le mouvement de tout l'équipage qui accourait en tumulte vers l'arrière du vaisseau. L'Empereur m'ordonna de sonner pour en connaître la cause ; c'était Mme Bertrand, qui, après être sortie de chez l'Empereur, avait voulu se jeter à l'eau, et qu'on avait eu toutes les peines du monde à retenir. Qu'on juge, par cette scène, de tout ce qui se passait en nous.

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

### **Mercredi 2. – Jeudi 3 août 1815.**

Paroles remarquables de l'Empereur.

Au matin, le duc de Rovigo m'apprend que j'étais décidément du voyage de Sainte-Hélène ; l'Empereur, en causant, lui avait dit que si nous devions n'être que deux à le suivre, il comptait encore que je serais du nombre ; qu'il attendait de moi de l'utilité et de la consolation. ¶ Je dois à la bienveillance du duc de Rovigo, la douceur de connaître ces paroles de l'Empereur, j'en suis reconnaissant ; sans lui, elles me seraient toujours demeurées inconnues. À moi, l'Empereur n'avait rien répondu quand nous avons traité ce sujet ; c'est sa manière : j'aurai plus d'une fois l'occasion de le montrer.

¶ Je ne me trouvais de véritable connaissance avec aucun de ceux qui avaient suivi l'Empereur ¶, si j'en excepte toutefois le général Bertrand et sa femme, dont j'avais été comblé dans ma mission en Illyrie, où il commandait en qualité de gouverneur-général.

— ¶ Jusqu'alors je n'avais jamais parlé au duc de Rovigo ; certaines préventions m'en avaient toujours tenu au loin ; à peine nous fûmes-nous parlés qu'elles furent détruites.

Savary aimait sincèrement l'Empereur ; je lui ai connu de l'âme, du cœur, de la droiture ; il m'a semblé susceptible d'une véritable amitié : nous nous serions sans doute intimement liés. Puisse-t-il lire jamais les sentiments et les regrets qu'il m'a laissés !

L'Empereur m'ayant fait venir ce soir comme de coutume pour causer, à la suite de beaucoup d'objets divers, il s'est arrêté sur Sainte-Hélène, me demandant ce que ce pouvait être, s'il serait possible d'y supporter la vie, etc., etc.... « Mais après tout, m'a-t-il dit, est-il bien sûr que j'y aille ? Un homme est-il donc dépendant de son semblable, quand il veut cesser de l'être ? »

Nous nous promenions dans sa chambre ; il était calme, mais affecté, et en quelque façon distrait.

« Mon cher, a-t-il continué, j'ai parfois l'envie de vous quitter, et cela n'est pas bien difficile ; il ne s'agit que de se monter un tant soit peu la tête, et je vous aurai bientôt échappé, tout sera fini, et vous irez rejoindre tranquillement vos familles.... D'autant plus que mes principes intérieurs ne me gênent nullement ; je suis de ceux qui croient que les peines de l'autre monde n'ont été imaginées que comme supplément aux attraits insuffisants qu'on nous y présente. ¶ Dieu ne saurait avoir voulu un tel contrepoids à sa bonté infinie, surtout pour des actes tels que celui-ci. Et qu'est-ce après tout ? Vouloir lui revenir un peu plus vite. »

— ¶ Je me récriai sur de pareilles pensées. Le poète, le philosophe, avaient dit que c'était un spectacle digne des Dieux que de voir

l'homme aux prises avec l'infortune ; les revers et la constance avaient aussi leur gloire ; un aussi noble et aussi grand caractère ne pouvait pas s'abaisser au niveau des âmes les plus vulgaires ; celui qui nous avait gouvernés avec tant de gloire, qui avait fait et l'admiration et les destinées du monde, ne pouvait finir comme un joueur au désespoir, ou un amant trompé. Que deviendraient donc tous ceux qui croyaient, qui espéraient en lui ? Abandonnerait-il donc sans retour un champ libre à ses ennemis ? L'extrême désir que ceux-ci en font éclater, ne suffisait-il pas pour le décider à la résistance ? D'ailleurs, qui connaissait les secrets du temps ? Qui oserait affirmer l'avenir ? Que ne pourrait pas amener le simple changement d'un ministère, la mort d'un prince, celle d'un de ses confidents, la plus légère passion, la plus petite querelle ?... etc., etc.

« Quelques-unes de ces paroles ont leur intérêt, disait l'Empereur ; mais que pourrons-nous faire dans ce lieu perdu ? – Sire, nous vivrons du passé ; il a de quoi nous satisfaire. Ne jouissons-nous pas de la vie de César, de celle d'Alexandre ? Nous posséderons mieux, vous vous relirez, Sire ! – Eh bien ! dit-il : Nous écrirons nos *Mémoires*. Oui, il faudra travailler ; le travail aussi est la faux du temps. } Après tout, on doit remplir ses destinées ; c'est aussi ma grande doctrine<sup>14</sup>. Eh bien ! que les miennes s'accomplissent ! » Et reprenant dès cet instant




---

14. Voici un ancien document que la circonstance ci-dessus contribue à rendre précieux : c'est un ordre du jour du premier Consul à sa garde, contre le suicide.

*Ordre du 22 floréal an X.*

« Le grenadier Gobain s'est suicidé par amour : c'était d'ailleurs un très bon sujet. C'est le second événement de cette nature qui arrive au corps depuis un mois.

« Le Premier consul ordonne qu'il soit mis à l'ordre de la garde :

« Qu'un soldat doit savoir vaincre la douleur et la mélancolie des passions ; qu'il y a autant de vrai courage à souffrir avec constance les peines de l'âme, qu'à rester fixe sur la muraille d'une batterie.

« S'abandonner au chagrin sans résister, se tuer pour s'y soustraire, c'est abandonner le champ de bataille avant d'avoir vaincu. » (LC)

un air aisé et même gai, il passa à des objets tout-à-fait étrangers à notre situation.

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

### Vendredi 4 août 1815.

Appareillage de Plymouth. – Croisière dans la Manche, etc., – Protestation.



{ L'ordre était venu dans la nuit d'appareiller de bon matin. Nous mêmes sous voiles ; cela nous intrigua fort. Tous les papiers, les communications officielles, les conversations particulières, nous avaient appris que nous devions être menés à Sainte-Hélène par le *Northumberland* ; nous savions que ce vaisseau était encore à Chatam ou à Portsmouth, en armement ; nous devions donc compter encore sur huit ou dix jours au moins de relâche. Le *Bellerophon* était trop vieux pour ce voyage, il n'avait point les vivres nécessaires ; de plus les vents étaient contraires en ce moment pour cingler vers Sainte-Hélène. Aussi quand nous vîmes remonter la Manche vers l'est, nos incertitudes, nos conjectures recommencèrent ; et quelles qu'elles fussent, toutes devenaient un adoucissement à la déportation à Sainte-Hélène.

Cependant nous pensions que l'Empereur, en ce moment décisif, devait montrer une opposition officielle à cette violence. Pour lui, il y attachait peu de prix, et ne s'en occupait pas. Toutefois c'était préparer, disions-nous, des armes à ceux qui s'intéressaient à nous, et laisser dans le public des causes de souvenir et des motifs de défense. Je hasardai de lui lire une rédaction que j'avais essayée ; le sens lui plut, il en supprima quelques phrases, corrigea quelques mots, la signa, et l'envoya à lord Keith ; la voici :



Napoléon et ses compagnons sur le pont du HMS *Bellerophon*.

PROTESTATION. « Je proteste solennellement ici, à la face du Ciel et des hommes, contre la violence qui m'est faite ; contre la violation de mes droits les plus sacrés, en disposant, par la force, de ma personne et de ma liberté. Je suis venu librement à bord du *Bellerophon* ; je ne suis pas prisonnier, je suis l'hôte de l'Angleterre. J'y suis venu à l'instigation même du capitaine, qui a dit avoir des ordres du gouvernement de me recevoir et de me conduire en Angleterre avec ma suite, si cela m'était agréable. Je me suis présenté de bonne foi, pour venir me mettre sous la protection des lois d'Angleterre. Aussitôt assis à bord du *Bellerophon*, je fus sur le foyer du peuple britannique. Si le gouvernement, en donnant des ordres au capitaine du *Bellerophon* de me recevoir ainsi que ma suite, n'a voulu que tendre une embûche, il a forfait à l'honneur et flétri son pavillon.


« Si cet acte se consommait, ce serait en vain que les Anglais voudraient parler désormais de leur loyauté, de leurs lois et de leur liberté ; la foi britannique se trouvera perdue dans l'hospitalité du *Bellerophon*.


« J'en appelle à l'histoire : elle dira qu'un ennemi qui fit vingt ans la guerre au peuple anglais, vint librement, dans son infortune, chercher un asile sous ses lois ; quelle plus éclatante preuve pouvait-il lui donner de son estime et de sa confiance ? Mais comment répondit-on, en Angleterre, à une telle magnanimité ? On feignit de tendre une main hospitalière à cet ennemi ; et, quand il se fut livré de bonne foi, on l'immola. »

*Signé Napoléon.*

À bord du *Bellerophon*, à la mer.

Le duc de Rovigo m'apprend que l'Empereur a demandé à m'envoyer à Londres, vers le prince régent ; mais qu'on s'y est obstinément refusé.


La mer était grosse, le vent violent, nous étions en grande partie malades de la mer. } Et que ne peut pas la préoccupation du moral sur les infirmités physiques ! C'est la seule fois de ma vie, peut-être, que je n'aye pas été atteint du mal de mer par un temps pareil. 

 { En sortant de Plymouth, nous avions d'abord gouverné à l'est, vent arrière ; mais bientôt nous vînmes au plus près, nous courions des bords, nous croisions, et nous ne pouvions rien comprendre à cette nouvelle espèce de supplice.

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

## Samedi 5 août 1815.

Marques de confiance que me donne l'Empereur.

Toute la journée du cinq se passa de la même manière. L'Empereur, à sa conversation habituelle du soir, me donna deux grandes marques de confiance ; je ne puis les confier au papier. } 

N. B. : Il en est une que je puis raconter aujourd'hui. À mon heure accoutumée, l'Empereur, se promenant avec moi dans la galerie du vaisseau, tire de dessous sa veste, tout en traitant un objet étranger à ce qu'il faisait, une espèce de ceinture qu'il me passe en disant : « Gardez-moi cela. » Sans l'interrompre davantage, je la replace, de la même manière, sous mon gilet. Il m'apprit plus tard que c'était un collier de deux cent mille francs, que la reine Hortense l'avait forcé de prendre à son départ de la Malmaison. Arrivé à Sainte-Hélène, je parlai plusieurs fois de rendre le collier, sans obtenir un mot de réponse ; m'étant hasardé de nouveau à Longwood, il me dit assez sèchement : « Vous gêne-t-il ? – Non Sire. – Eh bien ! gardez-le. » Avec le temps ce collier, toujours sur moi, ne me quittant jamais, s'identifia, en quelque sorte, avec ma personne, je n'y songeais plus ; tellement qu'arraché de Longwood, ce ne fut qu'au bout de plusieurs jours, et par le plus grand hasard, qu'il me revint à la pensée, et alors j'en frémis !... Quitter l'Empereur, et le priver d'une telle ressource ! Car, comment le lui rendre désormais ; j'étais tenu au secret le plus rigoureux, entouré de geôliers et de sentinelles, nulles communications n'étaient praticables. Je m'évertuais en vain ; le temps courait ; il ne me restait que peu de jours encore, et rien n'eût égalé mon désespoir de partir de la sorte. Dans cette situation, je risquai le tout pour le tout : un Anglais, à qui j'avais parlé souvent, vint par circonstance particulière, et ce fut sous les yeux même du gouverneur, ou d'un de ses plus intimes affidés qu'il avait amené, que je me hasardai.

« Je vous crois une belle âme, lui dis-je à la dérobée, je vais la mettre à l'épreuve... Rien du reste de nuisible ou de contraire à votre honneur... seulement, un riche dépôt à restituer à Napoléon. Si vous l'acceptez, mon fils va le mettre dans votre poche... »

Pour toute réponse, il ralentit son pas ; mon fils nous suivait, je l'avais préparé, et le collier fut glissé presque à la vue des factionnaires. J'ai eu l'inexprimable satisfaction, avant de quitter l'île, de savoir qu'il avait atteint les mains de l'Empereur. De quelles douces sensations le cœur n'est-il pas remué par le souvenir et le récit d'un pareil trait, de la part d'un ennemi, et dans de telles circonstances !

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

### **Dimanche 6 août 1815.**

Mouillage à Start-point – Personnes qui accompagnent l'Empereur.



¶ Nous mouillâmes, vers le milieu du jour, à Start-point, où un vaisseau n'est pas en sûreté, et nous n'avions pourtant que deux pas à faire pour être fort bien dans Torbay ; cette circonstance nous étonnait. Toutefois nous avons appris que notre but était d'aller au-devant du *Northumberland*, dont on avait pressé la sortie de Portsmouth en toute hâte. Ce vaisseau parut en effet, avec deux frégates chargées de troupes qui devaient composer la garnison de Sainte-Hélène. Tout cela vint mouiller près de nous, et les communications entre eux devinrent fort actives ; les précautions, pour qu'on ne nous abordât pas, continuèrent toujours. Cependant le mystère de notre appareillage précipité de Plymouth et de toutes les manœuvres qui avaient suivi, perça tant bien que mal. L'amiral Keith avait été averti, nous dit-on, par le télégraphe, qu'un officier public venait de partir de Londres, avec un ordre d'*Habeas corpus*, pour réclamer la personne de l'Empereur, au nom des lois ou d'un tribunal. Nous n'avons pu vérifier ni les motifs ni les détails. Lord Keith, ajoutait-on, avait à peine eu le temps d'échapper à cet embarras ; il avait dû se transporter précipitamment de son vaisseau sur un brick, et disparaître, au jour,




de la rade de Plymouth : c'était le même motif qui nous tenait hors de Torbay.

Les amiraux Keith et Cockburn sont venus à bord du *Bellerophon* ; le dernier commande le *Northumberland* : ils ont conféré avec l'Empereur, et lui ont remis un extrait



🔍 L'amiral sir George Cockburn.

des instructions relatives à notre déportation et à notre séjour à Sainte-Hélène. Elles portaient qu'ont devait le lendemain visiter tous nos effets, pour nous prendre en garde, disait-on, l'argent, les billets, les diamants, appartenant à l'Empereur ainsi qu'à nous. Nous apprîmes aussi que le lendemain on nous ôterait nos armes, et qu'on nous transporterait à bord du *Northumberland*. ¶ 

Voici ces pièces :

*Ordre de l'amiral Keith au capitaine Maitland,  
du Bellerophon.*

« Toutes les armes quelconques seront prises des Français de tous rangs, qui sont à bord du vaisseau que vous commandez, seront soigneusement ramassées, et demeureront à votre charge tant qu'ils resteront à bord du *Bellerophon* ; elles seront ensuite à la charge du capitaine du vaisseau à bord duquel ils seront transportés. »

Start-bay, 6 août 1815.

*Instructions des ministres à l'amiral Cockburn.*

« Lorsque le général Buonaparte sera conduit du *Bellerophon* à bord du *Northumberland*, ce sera un moment convenable pour l'amiral sir G. Cockburn de diriger la visite des effets que le général portera avec lui.

« L'amiral sir G. Cockburn laissera passer les articles de meubles, les livres, les vins, que le général pouvait avoir avec lui. (*Les vins ! observation bien digne des ministres anglais.*)

« Sous l'article des meubles, on comprendra l'argenterie, pourvu quelle ne soit pas en si grande quantité qu'on pût la regarder moins comme un usage domestique, que comme une propriété convertible en espèces.

« Il devra abandonner son argent, ses diamants et tous ses billets négociables, de quelque nature qu'ils soient.

« Le gouverneur lui expliquera que le gouvernement britannique n'a nullement l'intention de confisquer sa propriété ; mais seulement d'en saisir l'administration, afin de l'empêcher d'en faire un instrument d'évasion.

« L'examen doit être fait en présence de quelques personnes nommées par le général Buonaparte, et un inventaire de ces effets devra demeurer signé de ces personnes, aussi bien que par le contre-amiral, ou tout autre individu désigné par lui pour assister à cet inventaire. L'intérêt ou le principal, suivant le montant de la somme, sera applicable à ses besoins ; et la disposition en demeurera principalement à son choix. À ce sujet, il communiquera de temps en temps ses désirs, d'abord

à l'amiral, et ensuite au gouverneur, quand celui-ci sera arrivé ; et à moins qu'il n'y ait lieu à s'y opposer, ils donneront les ordres nécessaires, et paieront les dépenses par des billets tirés sur le trésor de Sa Majesté.

« En cas de mort (*quelle prévoyance !...*), la disposition des biens du général sera déterminée par son testament. Les contenus duquel, il peut en être assuré, seront strictement observés. Comme il pourrait se faire qu'une partie de sa propriété vînt à être dite celle des personnes de sa suite, celles-ci seront soumises aux mêmes règles.

« L'amiral ne prendra à bord personne de la suite du général Buonaparte, pour Sainte-Hélène, que ce ne soit du propre consentement de cette personne, et après qu'il lui aura été expliqué qu'elle devra être soumise à toutes les règles qu'on jugera convenable d'établir pour s'assurer de la personne du général. On laissera savoir au général que, s'il essayait de s'échapper, il s'exposera à être mis en prison, (*en prison !!!*) ainsi que quiconque de sa suite qui serait découvert cherchant à favoriser son évasion. » (*Plus tard le bill du Parlement soumet ces derniers à la peine de mort.* )

« Toutes les lettres qui lui seront adressées, ainsi qu'à ceux de sa suite, seront données d'abord à l'amiral ou au gouverneur, qui les lira avant de les rendre ; il en sera de même des lettres écrites par le général ou ceux de sa suite.

« Le général doit savoir que le gouverneur ou l'amiral ont reçu l'ordre positif d'adresser au gouvernement de Sa Majesté tout désir ou représentation qu'il jugera faire : rien là-dessus n'est laissé à leur discrétion ; mais le papier sur lequel les représentations seraient faites doit demeurer ouvert, pour qu'ils puissent y joindre les observations qu'ils jugeront convenables. »



¶ On se peindrait difficilement la masse et la nature de nos sentiments, dans ce moment décisif où s'accumulaient en foule tant de violence, d'injustices et d'outrages !

L'Empereur, contraint de réduire sa suite à trois personnes, arrêta son choix sur le Grand-Maréchal, moi, MM. de Montholon et Gourgaud. Les instructions ne permettant à l'Empereur d'emmener que trois officiers, il fut convenu de me considérer comme purement civil ; et d'admettre un quatrième, à l'aide de cette interprétation.

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

### **Lundi 7 août 1815.**

Conversation avec lord Keith. – Visite des effets de l'Empereur. – L'Empereur quitte le *Bellerophon*. – Séparation. – Appareillage pour Sainte-Hélène.

L'Empereur adresse à lord Keith une espèce de protestation nouvelle, sur la violence qu'on faisait à sa personne en l'arrachant du *Bellerophon* : je vais la porter à bord du *Tonnant*. L'amiral Keith, très beau vieillard et de manières parfaites, m'y reçut avec une extrême politesse ; mais il évita soigneusement de traiter le sujet, disant qu'il ferait réponse par écrit.

Cela ne m'arrêta pas, j'exposai l'état actuel de l'Empereur ; il était très souffrant, ses jambes enflaient, et je témoignai à lord Keith qu'il serait désirable, pour l'Empereur, de ne pas appareiller immédiatement. Il me répondit que j'avais été marin, et que je devais voir que son mouillage était critique ; ce qui était vrai.

Je lui exprimai la répugnance de l'Empereur de savoir ses effets fouillés et visités, ainsi que cela venait d'être déclaré ; l'assurant qu'il les verrait sans regret jeter préférablement à la mer. Il me répondit que c'était un ordre qui lui était prescrit, et qu'il ne pouvait enfreindre.

Enfin, je lui demandai s'il serait bien possible qu'on pût en venir au point d'arracher à l'Empereur son épée. Il répondit qu'on la respecterait ; mais que Napoléon serait le seul, et que tout le reste serait désarmé. Je lui montrai que déjà je l'étais : on m'avait ôté mon épée pour me rendre à son bord.

Un secrétaire, qui travaillait à l'écart, observa à lord Keith, en anglais, que l'ordre portait que Napoléon lui-même serait désarmé ; sur quoi l'amiral lui répliqua sèchement, en anglais aussi, et autant que j'ai pu en attraper : « Monsieur, occupez-vous de votre travail, et laissez-nous à nos affaires. »

Continuant toujours, je passai en revue tout ce qui nous était arrivé. J'avais été le négociateur, disais-je, je devais être le plus peiné ; j'avais le plus de droit d'être entendu. Lord Keith m'écoutait avec une impatience marquée ; nous étions debout, et à chaque instant ses saluts cherchaient à me congédier. Lorsque j'en fus à lui dire, que le capitaine Maitland s'était dit autorisé à nous conduire en Angleterre, sans nous laisser soupçonner qu'il nous faisait prisonniers de guerre ; que ce capitaine ne saurait nier sans doute, que nous étions venus librement et de bonne foi ; que la lettre de l'Empereur au prince de Galles, dont j'avais préalablement donné connaissance au capitaine Maitland, avait dû nécessairement créer des conditions tacites, dès qu'il n'y avait fait aucune observation ; alors la mauvaise humeur de l'amiral, sa colère même, percèrent ; il me dit avec vivacité : que dans ce cas le capitaine Maitland aurait été une bête ; car ses instructions

n'étaient rien de tout cela, et qu'il en était bien sûr, puisque c'était de lui qu'il les tenait. « Mais Milord, observai-je, en défense du capitaine Maitland, V. S. s'exprime ici avec une sévérité dont peut-être elle pourrait elle-même être responsable ; car, non seulement le capitaine Maitland, mais encore l'amiral Hotham et tous les officiers que nous vîmes alors, se sont conduits, exprimés de la même manière vis-à-vis de nous : aurait-il pu en être ainsi, si leurs instructions avaient été si claires et si positives ? » Et je le délivrai de moi ; aussi bien il ne tenait plus à voir prolonger un sujet, qui probablement, dans son for intérieur, n'était pas sans quelque délicatesse pour lui.

Un officier des douanes et l'amiral Cockburn firent la visite des effets de l'Empereur : ils saisirent quatre mille napoléons, et en laissèrent quinze cents pour payer les gens : c'était là tout le trésor de l'Empereur.

L'amiral parut singulièrement mortifié du refus de chacun de nous, de l'assister contradictoirement dans son opération, bien que nous en fussions requis. Ce qui lui démontrait suffisamment combien cette mesure nous paraissait outrageante pour l'Empereur, et peu honorable pour celui qui l'exécutait.

Cependant le moment de quitter le *Bellerophon* était arrivé. L'Empereur était enfermé depuis longtemps avec le Grand-Maréchal ; nous étions dans la pièce qui précédait ; la porte s'ouvre ; le duc de Rovigo, fondant en larmes, sanglotant, se précipite aux pieds de l'Empereur ; il lui baisait les mains. L'Empereur, calme, impassible, l'embrassa, et se mit en route pour gagner le canot. Chemin faisant, il saluait gracieusement de la tête ceux qui étaient sur son passage. Tous ceux des nôtres, que nous laissions en arrière, étaient en pleurs ; je ne pus m'empêcher de dire à lord Keith, avec qui je causais en ce

moment : « Vous observerez, Milord, qu'ici ceux qui pleurent sont ceux qui restent. »


Nous gagnâmes le *Northumberland* ; il était une ou deux heures. L'Empereur resta sur le pont, et causa volontiers et familièrement avec les Anglais qui s'en approchèrent.

Lord Lowther et un M. Litleton eurent avec lui une conversation longue et suivie sur la politique et la haute administration. Je n'en ai rien entendu, l'Empereur semblant avoir désiré que nous le laissons à lui-même } ; mais il s'est plaint plus tard, à la lecture des journaux anglais qui rendaient compte de cette conversation, que ses paroles avaient été étrangement défigurées.

{ Au moment d'appareiller, un cutter, qui rôdait autour du vaisseau, pour en éloigner les curieux, coula, très près de nous, un bateau rempli de spectateurs. La fatalité les avait amenés de fort loin pour être victimes ; deux femmes, m'a-t-on dit, y ont péri. Enfin nous mettons sous voile } pour Sainte-Hélène, treize jours après notre arrivée à Plymouth, et quarante après notre départ de Paris.

{ Ceux des nôtres que l'Empereur n'avait pu emmener sont les derniers à quitter le vaisseau, emportant des témoignages de sa satisfaction et de ses regrets. Ce furent encore bien des pleurs, et une dernière scène fort touchante. L'Empereur s'est retiré, vers sept heures }, dans la chambre qui lui avait été destinée.

{ Les ministres anglais avaient fort blâmé le respect qu'on avait témoigné à l'Empereur, à bord du *Bellerophon* : ils avaient donné des ordres en conséquence ; aussi affectait-on, à bord du *Northumberland*, des expressions et des manières toutes différentes : on s'empressait

ridiculement surtout de se recouvrir devant lui ; il avait été sévèrement enjoint de ne lui donner d'autre qualification que celle de *général*, et de ne le traiter qu'à l'avenant. Tel fut l'ingénieux biais, l'heureuse conception qu'enfanta la diplomatie des ministres d'Angleterre ; tel fut le titre qu'ils imaginèrent de donner à celui qu'ils avaient reconnu comme Premier consul, qu'ils avaient si souvent qualifié de chef du gouvernement français ; avec lequel ils avaient traité comme Empereur à Paris, lors de lord Lauderdale, et peut-être même signé des articles à Châtillon. Aussi, dans un moment d'humeur, échappa-t-il à l'Empereur de dire en expressions fort énergiques : « Qu'ils m'appellent comme ils voudront, ils ne m'empêcheront pas d'être *moi*. » Il était en effet bizarre et surtout ridicule de voir les ministres anglais mettre une haute importance à ne donner que le titre de général à celui qui avait gouverné l'Europe ; y avait fait sept à huit rois ; dont plusieurs retenaient encore ce titre de sa création ; qui avait été plus de dix ans Empereur des Français, avait été oint et sacré en cette qualité par le chef suprême de l'Église ; qui comptait deux ou trois élections du peuple français à la souveraineté ; qui avait été reconnu Empereur par tout le continent de l'Europe, avait traité comme tel, avec tous les souverains, et conclu avec eux tous des alliances de sang et d'intérêt : il réunissait donc sur sa personne la totalité des titres religieux, civils et politiques qui existent parmi les hommes, et que, par une singularité bizarre, mais vraie, aucun des princes régnants en Europe n'eût pu montrer, accumulée de la sorte sur le premier, le chef, le fondateur de sa dynastie. Toutefois l'Empereur, qui avait eu l'intention de prendre un nom d'incognito, en débarquant en Angleterre, celui de colonel *Duroc* ou *Muiron*, n'y *songea* plus  ], dès qu'on s'obstina à lui disputer ses vrais titres.

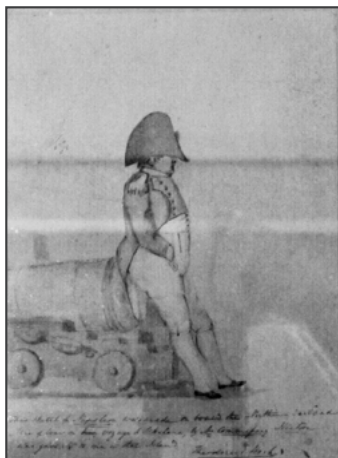
[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑



## Mardi 8. – Mercredi 9 août 1815.

Description minutieuse du logement de l'Empereur à bord du *Northumberland*.

{ Le vaisseau était dans la plus grande confusion, il était encombré d'hommes et d'objets ; nous étions partis dans une si grande hâte, que, presque rien à bord n'était à sa place, et que, sous voiles, on travaillait sans relâche à l'armement du vaisseau.



Napoléon à bord du HMS  
Northumberland.

Voici la description minutieuse de la partie du vaisseau que nous avons occupée. L'espace en arrière du mât d'artimon, renfermait deux pièces en commun et deux chambres particulières ; la première était la salle à manger, d'environ dix pieds de large, ayant de long toute la largeur du vaisseau, éclairée par un sabord aux deux extrémités, et par un vitrage supérieur ; le salon était composé de tout le reste, diminué de deux chambres symétriques, à droite et à gauche, chacune ayant une entrée sur la salle à manger et une autre sur le salon. L'Empereur occupait celle de gauche, où on avait dressé son lit de campagne ; l'amiral avait celle de droite. Il avait été strictement recommandé surtout que le salon demeurât en commun, qu'il ne fut pas abandonné à l'Empereur en propre ; les ministres avaient poussé la sollicitude jusqu'à s'alarmer d'une si triviale déférence.

La table à manger suivait la forme de la salle. L'Empereur s'y trouvait adossé au salon, regardant dans le sens du vaisseau ; à sa gauche était Mme Bertrand ; à sa droite, l'amiral ; à la droite de celui-ci, Mme de Montholon ; la table tournait alors, sur le petit côté était le

commandant du vaisseau (capitaine Ross) ; en face de lui, sur le côté correspondant, était M. de Montholon, à côté de Mme Bertrand ; puis le secrétaire du vaisseau ; restait le côté opposé à l'Empereur, qui, à partir du commandant du bâtiment, était rempli par le Grand-Maréchal, le général, colonel du 53<sup>e</sup>, moi et le baron Gourgaud. L'amiral priaient tous le jours un ou deux officiers, qui s'intercalaient au milieu de nous. J'étais presque en face de l'Empereur. La musique du 53<sup>e</sup>, recrutée depuis peu, s'exerçait durant tout le dîner à nos dépens. Nous avions deux services ; mais on manquait de provisions ; d'ailleurs nos goûts étaient si différents de celui de nos hôtes ! Ils faisaient, il est vrai, ce qu'ils pouvaient ; mais encore ne devons-nous pas être difficiles. Je fus logé avec mon fils à tribord, par le travers du grand mât, dans une petite chambre tracée en toile, et renfermant un canon.

Nous faisons voile, autant que le vent nous le permettait, pour sortir de la Manche, longeant les côtes de l'Angleterre, où l'on envoyait à chaque port chercher des provisions, et compléter les besoins du vaisseau. Il nous vint beaucoup d'objets de Plymouth, d'où plusieurs bâtiments nous rejoignirent ; il en fut de même de Falmouth.

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

### **Jeudi 10 août 1815.**

Nous perdons la terre de vue. – Réflexions, etc. – Plaidoyers contre les ministres anglais.

Le 10, nous fûmes tout à fait hors de la Manche, et nous perdîmes la terre de vue. Alors commencèrent à s'accomplir nos nouvelles destinées ! Ce moment vint remuer encore une fois le fond de mon cœur ; certains objets y retrouvèrent tout leur empire : je mettais une

satisfaction amère à me déchirer de mes propres mains ! « O vous que j'aimais ! qui m'attachiez à la vie ! mes vrais amis, mes plus chères affections, je me suis montré digne de vous ! Soyez-le de moi ; ne m'oubliez jamais ! »

Cependant nous faisons route, et bientôt nous allions être hors de l'Europe. Ainsi, en moins de six semaines, l'Empereur avait abdicqué son trône, il s'était remis entre les mains des Anglais, il se trouvait jeté sur un roc au milieu du vaste océan. Certes, c'est une échelle peu commune pour mesurer les chances de la fortune et les forces de l'âme ! Toutefois l'histoire jugera, avec plus d'avantage que nous, ces trois grandes circonstances : elle aura à prononcer sur un horizon entièrement dégagé ; nous, nous n'aurons été que dans les nuages.

À peine Napoléon avait-il abdicqué, que, voyant se dérouler les malheurs de la patrie, on lui a fait une faute de ce grand sacrifice. Dès qu'on l'a su prisonnier à Plymouth, on l'a blâmé de sa noble magnanimité ; il n'est pas jusqu'à s'être laissé mettre en route pour Sainte-Hélène, dont on n'ait osé lui faire reproche : tel est le vulgaire ! ne prononçant jamais que sûr ce qu'il voit à l'instant même. Mais, à côté des maux qu'une résolution n'a pu prévenir, il faudrait savoir mettre tous ceux que la résolution contraire aurait amenés.

Napoléon, en abdicquant, a réuni tous les amis de la patrie vers un seul et même point : son salut ! Il a laissé la France ne réclamant plus, devant toutes les nations, que les droits sacrés de l'indépendance des peuples ; il a ôté tout prétexte aux alliés de ravager et morceler notre territoire ; il a détruit toute idée de son ambition personnelle ; il est sorti le héros d'une cause dont il demeure le messie. Si l'on n'a pas retiré de son génie et de ses forces ce qu'on pouvait en attendre comme citoyen, la faute en est seule à l'impéritie ou à la trahison du

gouvernement transitoire qui lui a succédé. Rendu à Rochefort, et le capitaine des frégates refusant de sortir, devait-il perdre le fruit de son abdication ? Devait-il rentrer dans l'intérieur, se mettre à la tête de simples bandes, quand il avait renoncé à des armées ? Nourrir en désespéré une guerre civile sans résultat, qui ne pouvait servir qu'à perdre les derniers soutiens, les futures espérances de la patrie ? Dans cet état de choses, il prit la résolution la plus magnanime : elle est digne de sa vie, et répond à vingt ans de calomnies ridiculement accumulées sur son caractère. Mais que dira l'histoire, de ces ministres d'une nation libérale, gardiens et dépositaires des droits du peuple, toujours ardents à recueillir des Coriolan ; n'ayant que des chaînes pour un Camille ?

Quant au reproche de s'être laissé déporter à Sainte-Hélène, il serait honteux d'y répondre. Se défendre corps à corps dans une chambre de vaisseau, tuer quelqu'un de sa propre main, essayer de mettre le feu aux poudres, est tout au plus d'un flibustier. La dignité dans le malheur, la soumission à la nécessité, ont aussi leur gloire ; c'est celle des grands hommes que l'infortune terrasse.

Quand les ministres anglais se trouvèrent maîtres de la personne de Napoléon, la passion les gouverna beaucoup plus que la justice et la politique. Ils négligèrent le triomphe de leurs lois, méconnurent les droits de l'hospitalité, oublièrent leur honneur, compromirent celui de leur pays. Ils arrêtaient de reléguer leur hôte au milieu de l'Océan, de le retenir captif sur un rocher, à deux mille lieues de l'Europe, loin de la vue et de la communication des hommes : on eût dit qu'ils eussent voulu confier aux angoisses de l'exil, aux fatigues du voyage, aux privations de toute espèce, à l'influence mortelle d'un ciel brûlant, une destruction dont ils n'osaient pas se charger eux-mêmes. Toutefois, pour s'associer en quelque sorte le vœu de la nation et la nécessité des

circonstances, les papiers publics, à leur instigation aiguillonnèrent les passions de la multitude, en remuant la fange des calomnies et des mensonges passés ; tandis que, de leur côté, les ministres déclarèrent que leur détermination n'était qu'un engagement pris avec les alliés. Or, nous nous présentâmes au moment même de l'effervescence, au moment où l'on réveillait ainsi tout ce qui pouvait rendre odieux les feuilles étaient pleines des déclamations les plus virulentes ; on y reproduisait avec fiel, tous les actes, les expressions mêmes qui, durant cette lutte de vingt ans, pouvaient blesser l'orgueil national et ranimer la haine. Cependant, durant le séjour que nous fîmes à Plymouth, le mouvement de toute l'Angleterre qui se précipitait vers le sud pour nous apercevoir, l'attitude et les sentiments de ceux qui y parvinrent purent nous convaincre que cette irritation factice tomberait d'elle-même ; nous pûmes espérer, en partant, que le peuple anglais se désintéressant chaque jour davantage, dans une cause qui cesse d'être la sienne, l'opinion finirait par se tourner, avec le temps, contre les ministres, et que nous leur préparions, dans l'avenir, de redoutables attaques et une grande responsabilité.

Et que répondrait-on au membre du sénat britannique qui, se levant dans les circonstances présentes, dirait :

« Nous venons d'être comblés d'un succès sans exemple ! La fortune nous a livré à discrétion notre implacable ennemi. Nous nous sommes vus tout à coup dans les mains les destinées du souverain et du peuple français. Nous avons pu disposer de l'avenir, ou en enchaîner, du moins pour longtemps, les chances défavorables. Nos ministres ont sans doute profité de tant d'avantages ? Ils auront assuré nos intérêts, notre bonheur, notre gloire ? Ils nous auront garanti une paix durable, le premier de nos vœux, comme le premier de nos besoins ? Ils auront éteint en Europe cette agitation turbulente, ce sentiment

de guerre qui tient toutes les nations en armes ? Ils auront consacré cet heureux équilibre politique qui prévient les révolutions, et réduit les guerres à peu de chose ? Ils auront affermi, propagé, nos principes nationaux ? Ils nous auront ménagé la bienveillance et l'affection des peuples européens, pour prix de nos efforts en leur faveur ? Ils auront fait ressortir l'excellence et la supériorité de nos institutions et de nos lois ? Mais, hélas ! à toutes ces questions, je n'entends que : Non ! non ! non ! Bien au contraire, me dit-on, l'Europe ne fut jamais plus enflammée ; sa situation n'est tout au plus qu'une trêve en armes ; chaque puissance accroît le nombre de ses soldats ; l'équilibre politique est tout à fait détruit et rompu ; nous avons anéanti, chez nos voisins, les principes qui sont la base sacrée de notre doctrine politique ; une jalousie universelle anime tout le continent contre nous ; et nos lois civiles ont reçu un outrage qui tend à laisser une tache indélébile sur le pays.

« Nos ministres se seraient-ils flattés de répondre à tout, en nous faisant contempler la destruction de notre rivale ? Mais où est donc là notre grand intérêt ? Son existence, convenablement calculée, n'est-elle pas nécessaire à notre gloire et à notre durée ? car je suis de ceux qui craindraient nos propres excès, si nous demeurions, sans contrôle, au sein d'une trop grande prospérité. Que dis-je ! cette rivale peut même nous être essentiellement nécessaire, comme alliée ou comme contrepoids. Ce serait une insigne folie que d'imaginer que, la grande lutte finie, les puissances du continent ne reprendront pas leur jalousie naturelle contre notre puissance maritime, si préjudiciable à leurs intérêts ? En s'unissant à nous de bonne foi, elles ne firent que parer au danger le plus pressant. Bientôt les affaires se compliqueront de nouveau infailliblement ; et si cette monarchie universelle, qui nous a fait courir tant de dangers, et que nous avons abattue lorsqu'elle s'élevait du midi vers le nord, venait à nous menacer de nouveau, en se

précipitant du nord vers le midi, où serait notre ressource ? Quel est donc notre aveuglement d'avoir ainsi annihilé la France, en lui imposant un gouvernement que nos armées sont obligées de défendre et de garder ? Pourquoi surtout nous être attiré l'animosité individuelle de son immense population ? Si l'affaiblissement ou même la destruction de la France était dans notre véritable intérêt, il fallait l'effectuer : ce que la morale civile eût pu condamner, la politique l'eût absous ; mais il fallait l'avouer franchement : les nations, aussi bien que les individus, savent se soumettre à la nécessité. En disant nettement aux vaincus qu'on use des droits de la victoire, leur orgueil se réfugie dans les vicissitudes de la fortune ; mais leur cœur se remplit de fiel et de rage, si on les dépouille avec le langage de la fausseté, de l'hypocrisie et de la mauvaise foi : c'est alors joindre l'outrage à la violence. Ainsi, pourquoi dire qu'on n'a cherché que le bonheur des Français, et les accabler de contributions ? Pourquoi prétendre n'avoir voulu que les délivrer de la tyrannie, et leur faire souffrir des maux intolérables ? n'avoir fait la guerre qu'à un seul homme, et fouler aux pieds toute une nation, saisir ses forteresses, et la dépouiller des trophées que lui valurent ses victoires, non parce qu'on l'a vaincue à son tour, ce qui serait tout simple et très légitime ; mais parce qu'ils ne furent, lui dit-on, que le résultat du vol et du brigandage, etc., etc. ? Pourquoi tant de contradictions entre les actions et les paroles ? C'est qu'au travers de tout cela, on marche à un but qu'on n'oserait avouer ; on est guidé par une doctrine trop impopulaire ; on cherche à servir un parti en Europe, et non des principes éternels. Loin de moi l'idée d'aucune application personnelle ; je veux être ici sans préjugés, sans passions ; je ne connais en cet instant que les intérêts de mon pays. Puissent nos ministres ne connaître que de pareils sentiments ! Mais comment ont-ils pu placer la Grande-Bretagne au rang ou à la tête des puissances qui ont anéanti, sans pudeur, à la face des nations, le droit sacré de l'indépendance des peuples ? De quel front ont-ils pu

sanctionner de pareilles maximes ? Leur séjour au congrès de Vienne les aurait-il donc enivrés à la coupe des vieilles doctrines continentales ? ou la venue des souverains étrangers en ce pays, y aurait-elle inoculé les sentiments du pouvoir absolu, et détruit la maxime nationale des droits du peuple ? Qui a pu les conduire à renverser le choix solennel d'une nation ?.....

« À son retour, Napoléon avait consacré les institutions publiques, les lois fondamentales qui sont les nôtres ; à ces actes il devait toute sa popularité et toute sa force ; s'il les eût enfreints, il n'était plus rien, et il était trop habile et trop fort pour qu'on pût lui en supposer la pensée. Alors les institutions des deux peuples se fussent correspondues, en dépit de toute chose ; alors arrivait peut-être ce moment d'un système nouveau, inconnu ; et deux peuples, qui jusqu'ici n'ont senti que de l'éloignement et de la haine, eussent pu en venir à ne cimenter qu'une union naturelle et des intérêts inséparables et communs. Au lieu de cela, des vues étroites et immorales nous ont placés dans une attitude forcée et contre nature ; elles mettent la Grande-Bretagne en opposition directe avec ses mœurs, ses lois, sa doctrine, sa religion. Nous, peuple libre, nous imposons des chaînes à nos voisins ! Nous, peuple souverain, nous détruisons à côté de nous la souveraineté du peuple ! Nous, les gardiens des idées libérales, nous employons nos forces à les éteindre ! Nous, les protecteurs et la tête de la religion protestante, nous laissons massacrer nos frères de France, en présence de nos bannières nationales ! Que les ministres ne viennent pas faire valoir, comme un avantage pour nous, d'entretenir par là sur le continent une armée considérable qui ne nous coûtera rien ? Je redoute cet avantage, bien plus que certains revers : sur un sol étranger, nos soldats nous deviennent étrangers ; ils finissent par n'avoir de patrie que le champ de bataille ; les mœurs, les maximes de nos jeunes gens se corrompent au milieu des mœurs et des maximes des étrangers. Si



les ministres, gardiens de notre constitution, avaient hérité de l'esprit de nos pères, au lieu de mettre un prix à conserver une grosse armée, ils s'empresseraient bien plutôt de la réduire. Les ministres se rejetteraient-ils sur ce que les alliés ont voulu, une fois pour toutes, détruire dans son principe l'esprit révolutionnaire ? Mais, dans ce sens, la révolution était finie ; les alliés la recommencent.

« Les souverains, en exaltant leurs prérogatives, en favorisant à l'excès la faction de l'aristocratie, ont réveillé la jalousie et les passions des peuples. L'Europe sera bientôt divisée partout, dans les deux partis extrêmes de Marius et de Sylla. La cause des rois et celle de leurs cours étaient gagnée : ils la remettent en question. Où cela ne peut-il pas nous mener ! Il n'est point de pays en Europe qui gémissent davantage des excès de la Révolution française, que la France même ; ce malheureux pays serait-il destiné à donner le spectacle des excès contraires ! Une erreur vulgaire, propagée par nos mesures, et qu'on ne saurait s'empêcher de relever en passant, c'est que celui qu'on anathématise aujourd'hui comme l'homme de la Révolution, est précisément celui qui l'a merveilleusement arrêtée dans son cours, avec la force et l'énergie de l'athlète qui arrêterait un char lancé dans la carrière ; c'est lui qui a remis la France dans la société de l'Europe ; c'est lui qui a rétabli les mœurs, les principes, le langage de notre civilisation moderne ; c'est lui qui a fait disparaître les taches de cette révolution, devant le plus bel éclat de la gloire. Les alliés, en entrant en France, n'ont pu s'empêcher de rendre hommage à ses monuments, à ses institutions, à son administration la plus vigoureuse et la plus éclairée que l'on ait connue. Que seraient devenus les souverains de Vienne et de Berlin, si, en entrant dans leurs capitales, il se fût laissé aller à révolutionner leurs peuples ? On sait, au contraire, qu'il y contint les germes qu'il y trouva : ce fut au point que les révolutionnaires le regardèrent alors comme un apostat de la révolution. Comment se fait-il

que les circonstances et notre maladresse l'en déclarent aujourd'hui, aux yeux de ces mêmes peuples, le martyr et le messie ? Il fallait le combattre quand il était à craindre pour nous, et nous associer son génie sitôt que notre premier but a été rempli. Que nos ministres ne viennent pas davantage, pour justifier leur conduite et leurs mesures, nous dire qu'ils y étaient forcément obligés par le grand principe de la légitimité ; qu'entendraient-ils donc par là ?

« Serait-ce l'empêchement absolu de l'élévation de toute dynastie nouvelle ? Ignore-t-on que ces principes, vrais en théorie, ne se décident que par des faits dans le monde politique ? Ne sait-on pas bien que les couronnes sont dans la main de Dieu, et dans le gain des batailles ? Si celle de Waterloo eût tourné autrement, que serait devenu, pour eux, ce grand principe de leur légitimité ? Auraient-ils refusé de traiter *sine qua non* ; et pense-t-on, sérieusement et de bonne foi, nous faire croire que l'Europe n'eût pu exister avec l'apparition d'une dynastie nouvelle ? Oserait-on soutenir que le bien-être des peuples tient à consacrer que la faveur du Ciel s'est épuisée tout-à-fait sur les familles qui règnent aujourd'hui ? Mais depuis quand cette religion nouvelle dans nos ministres ? Comment sont-ils devenus si difficiles, si scrupuleux sur ce principe ? Les communications intimes de Vienne, ses nombreux rapports secrets, auraient-ils établi, non-seulement une coalition de rois, mais encore une coalition de doctrines et de ministres, une conjuration contre les jeux de la fortune et l'empire irrésistible des choses ? Nous fûmes donc bien peu délicats lorsque nous reconnûmes le Premier consul et reçûmes ses ambassadeurs ; lorsque, plus tard, en guerre avec lui, nous le reconnaissons comme chef du gouvernement français ; lorsque nous envoyions lord Lauderdale traiter à Paris avec l'Empereur des Français ; lorsque ces mêmes ministres traitaient sur le même pied à Châtillon, et signaient peut-être même des articles ; s'ils eussent été ratifiés, que serait alors

devenue la sainteté de leur nouveau principe ? Pourquoi sont-ils en ce moment si indifférents sur les événements de l'Espagne, où un fils a détrôné son père ? Comment sont-ils les alliés de la Suède, où l'on a chassé le souverain légitime, pour appeler un étranger ? Mais bien plus, comment ont-ils osé adopter cette nouvelle doctrine, sans songer à la famille qui nous gouverne, à la glorieuse révolution qui nous l'a donnée, aux belles lois qui l'ont consacrée, et qui nous ont régis avec tant de lustre jusqu'à aujourd'hui ?

« Mais c'est assez parler des fautes de nos ministres à l'extérieur, j'arrive à un de leurs actes domestiques qui outrage nos lois, et blesse leur honneur : la déportation de Napoléon.

« Ce noble ennemi, par une magnanimité digne de sa vie, dédaignant de s'adresser à l'Empereur de Russie, qui s'est dit son ami ; dédaignant de s'adresser à l'Empereur d'Autriche, dont il est devenu le fils, avait choisi son refuge dans notre île, au sein de notre nation, qu'il avait combattue vingt ans : c'est qu'en butte à toute l'Europe, il prétendait encore, dans ses infortunes, conserver son indépendance, et la trouver dans la fixité, l'empire de nos lois. Quel plus beau triomphe pour elles ? quel plus éclatant hommage pour nos institutions ? Les ministres lui ont tendu un piège ; ils ont encouragé ce sentiment ; et quand il s'est remis en leur pouvoir, ils l'ont chargé de chaînes : car c'est un fait que personne ne saurait nier, que Napoléon est venu librement et de bonne foi à bord du *Bellerophon*. On lui a dit que l'on avait autorité de le recevoir pour le conduire en Angleterre ; il a pris ces paroles pour un engagement de l'hospitalité ; sa lettre au prince régent en fait foi, et cet engagement a dû devenir réel pour lui, quand cette lettre, communiquée avant qu'il parût, est demeurée sans observation. Vainement nos ministres nous diront qu'ils ont été forcés de le livrer à l'ostracisme des rois ; qu'ils en avaient pris

l'engagement. On leur répondra toujours par ce dilemme accablant : Ou vous aviez pris cet engagement avant sa venue, et en l'attirant à vous, vous avez forfait à l'honneur : ou vous avez pris cet engagement depuis sa venue, et vous avez forfait à vos devoirs, en soumettant nos lois et notre dignité à des convenances étrangères. Je demande donc que Napoléon soit ramené ; qu'il soit débarqué dans notre pays, qu'il s'était choisi pour asile ; je demande ce retour comme une réparation solennelle à l'outrage fait à nos lois, qui, par ce triomphe, s'accroîtront encore même de leur violation momentanée, etc., etc. »

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

### **Vendredi 11 au lundi 14 août 1815.**

Détails et habitudes de l'Empereur à bord.

Nous faisons route pour traverser le golfe de Gascogne, et doubler le cap Finistère. Le vent était favorable, mais faible ; la saison fort chaude ; nos journées, des plus monotones.

L'Empereur déjeunait dans sa chambre, à des heures irrégulières. Nous, les Français, déjeunions à dix heures, à notre manière ; les Anglais avaient déjeuné à huit heures, à la leur. L'Empereur, dans la matinée, appelait quelqu'un de nous tour à tour, pour connaître le journal du vaisseau, les lieues faites, l'état du vent, les nouvelles, etc., etc. Il lisait beaucoup, s'habillait vers quatre heures, et passait alors dans la salle commune, où il jouait aux échecs avec un de nous ; à cinq heures, l'amiral, venu de sa chambre quelques instants auparavant, lui disait qu'on était servi.

Tout le monde sait que l'Empereur n'était guère plus d'un quart d'heure à dîner ; ici, les deux services seulement tenaient d'une heure à une heure et demie ; c'était pour lui une des contrariétés les plus pénibles, bien qu'il n'en témoignât jamais rien ; sa figure, ses gestes, toute sa personne, étaient constamment impassibles. Cette cuisine nouvelle, la différence des mets, leur qualité, n'ont jamais obtenu de lui ni approbation, ni rebut ; jamais il n'a exprimé ni désir, ni contrariété ; il était servi par ses deux valets de chambre, placés derrière lui. Dans le principe, l'amiral voulait lui offrir de toutes choses ; mais il suffit du simple remerciement de l'Empereur, et de la manière dont il fut exprimé, pour qu'il n'y revint pas. Néanmoins il continua toujours beaucoup d'attention sur cet objet ; mais ce n'était plus qu'aux valets de chambre qu'il indiquait ce qu'il pouvait y avoir de préférable ; ceux-ci s'en occupaient seuls ; l'Empereur y demeurait tout-à-fait étranger, ne voyant, ne recherchant, n'apercevant rien ; généralement gardant le silence, et demeurant au milieu de la conversation (bien que toujours en français, mais très réservée), comme s'il ne l'eût pas entendue. S'il lui arrivait de rompre le silence, c'était pour faire quelques questions scientifiques ou techniques, ou pour adresser quelques paroles à ceux que l'amiral invitait occasionnellement à dîner. J'étais alors, la plupart du temps, celui à qui l'Empereur adressait les questions pour que je les traduisisse.

On sait que les Anglais ont l'habitude de rester fort longtemps à table, après le dessert, pour boire et causer ; l'Empereur, déjà très fatigué par la longueur des services, n'eût pu supporter cet usage ; aussi, et dès le premier jour, immédiatement après le café, il se leva, et alla sur le pont ; le Grand-Maréchal et moi nous le suivîmes. L'amiral en fut déconcerté ; il se permit de s'en exprimer légèrement avec les siens ; mais la comtesse Bertrand, dont l'anglais est la langue maternelle, reprit avec chaleur : « N'oubliez pas, M. l'Amiral, que vous avez à

faire à celui qui a été le maître du – monde, et que les rois briguaient l'honneur d'être admis à sa table. – Cela est vrai, répondit l'amiral. » Et cet officier, qui du reste a de la justesse dans l'esprit, une certaine convenance de manières, et parfois beaucoup de grâce, s'empessa de faciliter, dès ce moment, cet usage de l'Empereur : il hâta les services, et demandait, avant le temps, le café pour l'Empereur et ceux qui devaient sortir avant lui. Dès que l'Empereur avait achevé, il partait ; tout le monde se levait jusqu'à ce qu'il fût hors de la chambre ; le reste demeurait à boire plus d'une heure encore.

L'Empereur se promenait alors sur le pont, jusqu'à la nuit, avec le Grand-Maréchal et moi ; ce qui devint une chose de tous les jours et consacrée.

L'Empereur rentrait ensuite dans le salon, et nous nous mettions à jouer au vingt et un. Il se retirait d'ordinaire au bout d'une demi-heure.

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

## **Mardi 15 août 1815.**

Faveur bizarre de la Fortune.

Dans la matinée, nous avons demandé à être admis près de l'Empereur ; nous sommes entrés tous à la fois chez lui ; il n'en devinait pas la cause : c'était sa fête ; il n'y avait pas pensé. Nous avions l'habitude de le voir ce jour-là dans des lieux plus vastes et tout remplis de sa puissance ; mais nous n'avions jamais apporté de vœux plus sincères et des cœurs plus pleins de lui.

Nos journées se ressemblaient toutes : le soir nous jouions constamment au vingt et un ; l'amiral et quelques Anglais étaient parfois de la partie. L'Empereur se retirait après avoir perdu d'habitude ses dix ou douze napoléons ; cela lui était arrivé tous les jours, parce qu'il s'obstinait à laisser son napoléon jusqu'à ce qu'il en eût produit un grand nombre. Aujourd'hui il en avait produit jusqu'à quatre-vingts ou cent ; l'amiral tenait la main, l'Empereur voulait laisser encore, pour connaître jusqu'à quel point il pourrait atteindre ; mais il crut voir qu'il serait tout aussi agréable à l'amiral qu'il n'en fit rien : il eût gagné seize fois, et eût pu atteindre au-delà de soixante mille napoléons. Comme on s'extasiait sur cette faveur singulière de la Fortune en faveur de l'Empereur, un des Anglais observa qu'aujourd'hui était le 15 d'août, jour de sa naissance et de sa fête.

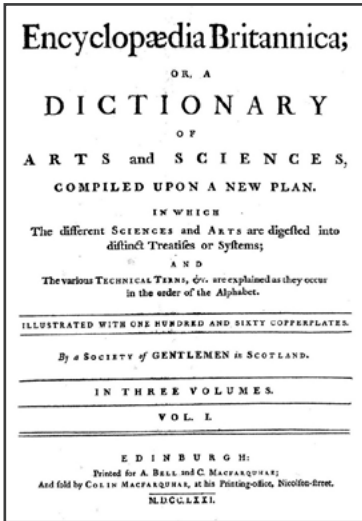
[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

### **Mercredi 16 au lundi 21 août 1815.**

Navigation. – Uniformité. – Occupations. – Sur la famille de l'Empereur. – Son origine. – Anecdotes.

Nous doublâmes le cap Finistère le 16, le cap Saint-Vincent le 18 ; nous étions par le travers du détroit de Gibraltar le 19, et nous continuâmes, les jours suivons, à faire voile le long de l'Afrique, vers Madère. Notre navigation n'offrait rien de remarquable, et toutes nos journées se ressemblaient dans nos habitudes et l'emploi de nos heures ; le sujet de la conversation seul pouvait offrir quelque différence.

L'Empereur restait toute la matinée dans sa chambre : la chaleur était grande ; il ne s'habillait pas, et il demeurait à peine vêtu. Il n'avait point de sommeil, et se levait plusieurs fois dans la nuit. La lecture



*Encyclopædia Britannica,  
Edinburgh 1771.*

était son grand passe-temps. Il me faisait venir presque tous les matins ; je lui traduais ce que l'*Encyclopédie britannique*<sup>15</sup> ou tous les livres que nous avions pu trouver à bord contenaient sur Sainte-Hélène ou sur les pays dans le voisinage desquels nous naviguions.

Cela ramena naturellement sous les yeux mon *Atlas historique* ; il n'avait fait que l'entrevoir à bord du *Bellerophon*, et auparavant il n'en avait qu'une très fausse idée. Il s'en occupa trois ou quatre jours de suite ; il s'en disait enchanté ; il ne revenait pas de la quantité de choses qu'il y trouvait,

de l'ordre et de l'à-propos dans lequel elles se présentaient ; il n'avait eu jusque-là, disait-il, nulle idée de cet ouvrage. C'étaient les cartes géographiques seules qu'il parcourait, passant toutes les autres ; la mappemonde surtout fixait particulièrement son attention et son suffrage. Je n'osais lui dire et lui prouver que la géographie était néanmoins la partie faible ; qu'elle présentait beaucoup moins de travail et de fond ; que les tableaux généraux et les tableaux généalogiques étaient bien supérieurs : les tableaux généraux pouvant être difficilement surpassés par leur méthode, leur symétrie, leur clarté et la facilité de leur usage ; et les tableaux généalogiques présentant, chacun isolément, une petite histoire entière du pays qu'ils concernent : ils en étaient tout à la fois, et sous tous les rapports, l'analyse la plus complète et les matériaux les plus élémentaires.

15. La 1<sup>re</sup> édition de l'*Encyclopædia Britannica* date de 1771. La dernière édition disponible en 1815 était celle de 1801-1809, qui comptait 20 volumes. (JMS)



L'Empereur me demandait si cet ouvrage n'était pas employé dans toutes les éducations. S'il l'eût connu, disait-il, il en eût rempli les lycées et les écoles. Il me demandait aussi pourquoi je l'avais publié sous le nom emprunté de *Le Sage*. Je répondais que j'en avais publié l'esquisse très informe en Angleterre, au moment de mon émigration, dans un temps où nous exposions nos parents en dedans, par nos seuls noms au-dehors ; et puis encore l'avais-je fait peut-être aussi, lui disais-je en riant, dans mes préjugés d'enfance, à la façon des nobles bretons qui, pour ne pas déroger, déposaient leur épée au greffe, durant le temps de leur négoce, etc.

Tous les jours après dîner, l'Empereur, comme je l'ai déjà dit, se levait fort longtemps avant le reste de la table, et le Grand-Maréchal<sup>16</sup> et moi ne manquions pas de le suivre sur le pont ; j'y demeurais même souvent seul, parce que le Grand-Maréchal descendait alors auprès de sa femme, habituellement souffrante.

L'Empereur, après les premières observations sur le temps, le sillage du vaisseau, le vent, prenait un sujet de conversation, ou revenait même à celui de la veille ou des jours précédents et après dix ou douze tours de promenade sur la longueur du pont, il allait s'appuyer, de coutume, sur l'avant-dernier canon de la gauche du vaisseau, près du passe-avant. Les *midship men* (jeunes aspirants) eurent bientôt remarqué cette prédilection d'habitude, et ce canon ne fut plus appelé, dans le vaisseau, que *le canon de l'Empereur*.

C'est là que l'Empereur causait souvent des heures entières, et que j'ai entendu, pour la première fois, une partie de ce que je vais raconter ; avertissant du reste que je transporte ici, en même temps, ce que

---

16. Le général comte Bertrand (1773-1844) qui fut nommé Grand-Maréchal du palais en 1813. (JMS)

j'ai recueilli plus tard dans la foule des conversations éparses qui ont suivi, me proposant en cela de présenter de suite et réuni tout ce que j'ai noté de remarquable sur ce sujet. } C'est peut-être ici le lieu de dire ou de répéter une fois pour toutes, que si, dans ce journal, on trouve peu d'ordre, aucune méthode, c'est que le temps me presse ; que mes contemporains attendent, désirent, et que mon état de santé m'interdit toute application : je crains de n'avoir pas le temps de finir. Voilà mes trop bonnes excuses, mes vrais titres à l'indulgence sur le style de la narration et l'ordonnance des objets : je reproduis à la hâte ce que je retrouve ; j'en demeure à peu près au premier jet.


{ Le nom de Bonaparte s'écrit indistinctement *Bonaparte* ou *Buonaparte* ainsi que le savent tous les Italiens. Le père de Napoléon écrivait Buonaparte ; un oncle de celui-ci, l'archidiacre Lucien, qui lui a survécu et a servi de père à Napoléon et à tous ses frères, écrivait sous le même toit et dans le même temps Bonaparte. Napoléon, durant toute sa jeunesse, a signé Buonaparte, comme son père. Arrivé au commandement de l'armée d'Italie, il se donna bien de garde d'altérer cette orthographe qui était plus spécialement la nuance italienne ; mais plus tard, et au milieu des Français, il voulut la franciser, et ne signa plus que Bonaparte.

Cette famille a joué longtemps un rôle distingué dans la moyenne Italie ; elle a été puissante à Trévise ; on la trouve inscrite sur le Livre d'or de Bologne et parmi les patrices florentins.

Lorsque Napoléon, alors général de l'armée d'Italie, entra vainqueur dans Trévise, les chefs de la ville vinrent joyeusement au-devant de lui, et lui présentèrent les titres et les actes qui prouvaient que sa famille y avait joué un grand rôle.

À l'entrevue de Dresde, avant la campagne de Russie, l'empereur François apprit un jour à l'empereur Napoléon, son gendre, que sa famille avait été souveraine à Trévisé ; qu'il en était bien sûr, parce qu'il s'en était fait représenter tous les documents. Napoléon lui répondit en riant, qu'il n'en voulait rien savoir, qu'il préférait bien plutôt être le *Rodolphe d'Habsbourg* de sa famille. François y attachait plus d'importance ; il lui disait qu'il était bien indifférent d'avoir été riche et de devenir pauvre ; mais qu'il était sans prix d'avoir été souverain, et qu'il fallait le dire à Marie-Louise, à qui cela ferait grand plaisir.

Lorsque Napoléon, dans la campagne d'Italie, entra dans Bologne, *Marescalchi*, *Caprara* et *Aldini*, depuis si connus en France, et alors députés du sénat de leur ville, vinrent lui présenter, avec complaisance, leur Livre d'or, où se trouvaient inscrits le nom et les armoiries de sa famille.

Plusieurs maisons ou édifices attestent encore, dans Florence, l'existence dont y avait jadis joui la famille Bonaparte ; plusieurs demeurent encore chargés de ses écussons. } 

Un Corse ou un Bolonais, *Cesari* je crois, choqué à Londres de la manière dont le gouvernement avait reçu la lettre pacifique du général Bonaparte entrant au consulat, publia alors des renseignements généalogiques qui établissaient ses alliances avec l'antique maison d'*Est*, *Welf* ou *Guelfe* supposée être la tige des présents rois d'Angleterre<sup>17</sup>.

---

17. Ce paragraphe s'est trouvé au manuscrit dans un état à me laisser des doutes, et j'ai été sur le point de le supprimer. Toutefois voici ce qui me l'a fait conserver. Que prétends-je ? Principalement laisser des matériaux. Or, indiquer comment je les ai recueillis, dire que je les tiens d'une simple conversation courante, que je puis les avoir défigurés en les saisissant au vol en laisser entrevoir les vices possibles, et mettre sur la voie pour y remédier, n'ai-je pas assez rempli mon objet ? D'ailleurs, je fais faire

¶ Le duc de Feltre, ministre de France en Toscane, a rapporté à Paris, de la galerie de Médicis, le portrait d'une Buonaparte mariée à un des princes de cette famille. La mère du pape Nicolas ou de Paul V de Sarzane, était une Bonaparte.

C'est un Bonaparte qui a été chargé du traité par lequel s'est fait l'échange de Livourne contre Sarzane. C'est à un Bonaparte auquel, à la renaissance des lettres, on est redevable d'une des plus anciennes comédies, celle de la *Veuve*, qui est à la bibliothèque publique à Paris<sup>18</sup>.

Lorsque Napoléon, à la tête de l'armée d'Italie, marchait sur Rome, et recevait à Tolentino les propositions du Pape, un des négociateurs ennemis observa qu'il était le seul Français qui, depuis le connétable de Bourbon, eût marché sur Rome ; mais que ce qui ajoutait, disait-il, à cette circonstance quelque chose de bien bizarre, c'est que l'histoire de la première expédition se trouvait, écrite précisément par un des parents de celui qui exécutait la seconde, par monsignor *Nicolas Buonaparte*, qui a laissé en effet *le sac de Rome, par le connétable de Bourbon*<sup>19</sup>. De là peut-être, ou du Pape mentionné plus haut,

---

en cet instant plusieurs de ces vérifications, et si les résultats m'arrivent à temps, on les trouvera à la fin de l'Ouvrage, en forme d'*errata*, ou comme appendice. (LC)

18. Vérifié à la bibliothèque royale ; ce manuscrit s'y trouve en effet, et l'ouvrage est même imprimé. (LC)

19. Vérifié à la bibliothèque, où se trouve en effet cette relation du sac de Rome ; mais par *Jacques Buonaparte*, et non par *Nicolas*. Jacques était contemporain du sac de Rome, et témoin oculaire ; son manuscrit a été imprimé, pour la première fois, à Cologne, en 1756, et le volume renferme une généalogie des Bonaparte, que l'on fait remonter très haut, et que l'on qualifie d'une des plus illustres maisons de Toscane.

Elle présente quelque chose de bien bizarre sans doute, c'est que le premier Bonaparte, mentionné dans cette généalogie, est dit avoir été exilé de sa patrie comme *gibelin*. Était-il donc du destin de cette famille, dans tous les temps, à toutes les époques, de devoir succomber sous la maligne influence des *guelfs* !

L'éditeur de Cologne écrit tantôt *Buonaparte*, et tantôt *Bonaparte*.

Ce monsignor Nicolas Buonaparte, donné, ci-dessus au texte, comme l'historien, n'en est que l'oncle ; il est mentionné du reste dans la généalogie, comme un savant très distingué, et comme ayant fondé la classe de jurisprudence à l'université de Pise. (LC)

le nom de *Nicolas*, qu'on a voulu, dans certains pamphlets, être celui de l'Empereur, au lieu de Napoléon. Cet ouvrage se trouve dans toutes les bibliothèques ; il est précédé d'une histoire de la maison Buonaparte, imprimée il y a quarante ou cinquante ans, et rédigée par un professeur de l'université de Pise, le docteur Vaccha.

M. de Cetto, ambassadeur de Bavière, m'a répété souvent que les archives de Munich renfermaient un grand nombre de pièces italiennes qui témoignent l'illustration de cette maison.

Napoléon, au temps de sa puissance, s'est constamment refusé à toute espèce de travail ou même de conversation sur cet objet. Sous son consulat, il découragea trop bien la première tentative de ce genre, pour que personne essayât d'y revenir. Quelqu'un publia une généalogie dans laquelle on rattachait sa famille à d'anciens rois du nord ; Napoléon fit persifler cet essai de la flatterie dans un papier public, où l'on finissait par conclure que la noblesse du Premier consul ne datait que de *Montenotte* ou du *18 brumaire*.

Cette famille fut, comme tant d'autres, victime des nombreuses révolutions qui désolèrent les villes d'Italie ; les troubles de Florence mirent les Bonaparte au nombre des *fuorusciti* (émigrés). Un d'eux se retira d'abord à Sarzane, et de là passa en Corse, d'où ses descendants ont toujours continué d'envoyer leurs enfants en Toscane, à la branche qui y était demeurée à San-Miniato.

Depuis plusieurs générations, le second des enfants de cette famille a constamment porté le nom de *Napoléon*, qu'elle tenait, dans l'origine, d'un Napoléon des Ursins, célèbre dans les fastes militaires d'Italie.

Napoléon, après son expédition de Livourne, se rendant à Florence, coucha à San-Miniato chez un vieil abbé Buonaparte, qui traita magnifiquement tout son état-major. Après avoir épuisé tous les souvenirs de famille, il dit au jeune général qu'il allait lui chercher la pièce la plus précieuse. Napoléon crut qu'il allait lui montrer quelque bel arbre généalogique, fort propre à gratifier sa vanité, disait-il en riant ; mais c'était un mémoire, fort en règle, en faveur d'un père Bonaventure Buonaparte, capucin de Bologne, béatifié depuis longtemps, et qu'on n'avait pu faire canoniser à cause des frais énormes que cela eût nécessités. « Le Pape ne vous le refusera pas, disait le bon abbé, si vous le demandez ; et s'il faut payer, aujourd'hui ce doit être peu de chose pour vous. »

Napoléon rit beaucoup de la bonhomie du vieux parent qui était si peu en harmonie avec les mœurs du jour, et qui ne se doutait nullement que les saints ne fussent plus de saison.

Arrivé à Florence, Napoléon crut lui être fort agréable en lui procurant le cordon de l'ordre de Saint-Étienne, dont il n'était que simple chevalier ; mais le pieux abbé était moins touché des faveurs de ce monde, que de l'attribution céleste qu'il réclamait ; et elle n'était pas, au demeurant, sans des fondements réels ; le Pape, venu à Paris pour couronner l'Empereur Napoléon, mit à son tour sur le tapis les titres du père Bonaventure ; c'était lui sans doute, disait-il, qui, du séjour des bienheureux, avait conduit son parent, comme par la main, dans la belle carrière terrestre qu'il venait de parcourir ; c'était ce saint personnage, sans doute, qui l'avait préservé de tout danger dans ses nombreuses batailles, etc., etc. L'Empereur fit constamment la sourde oreille, et laissa à la bienveillance personnelle du Pape, à faire, de lui-même, quelque chose pour le bienheureux Bonaventure.

Le vieil abbé, dans la suite, laissa son héritage à Napoléon, qui, étant Empereur, en a fait présent à un établissement public de Toscane.

Du reste, il serait difficile de lier ici aucun ensemble généalogique sur de seules conversations, l'Empereur n'ayant jamais regardé, disait-il en riant, un seul de ses parchemins. Ils sont toujours demeurés dans les mains de son frère Joseph, qu'il appelait gaîment le *généalogiste de la famille*. Et, dans la crainte de l'oublier, je consignerai ici, à ce sujet, que l'Empereur lui a remis, à l'île d'Aix, au moment de son départ, un volume contenant les lettres autographes que lui ont adressées tous les souverains de l'Europe. J'ai montré plus d'une fois mon chagrin à l'Empereur, de s'être dessaisi d'un manuscrit historique si précieux<sup>20</sup>.

*Charles Bonaparte*, père de Napoléon, était fort grand de taille, beau, bien fait ; son éducation avait été soignée à Rome et à Pise, où il avait

---

20. À mon retour en Europe, je n'ai pas manqué de m'informer de cet important dépôt, et je me suis empressé de suggérer au prince Joseph de le faire recopier, pour assurer davantage son existence. Quel a été mon chagrin d'apprendre que ce monument historique était égaré ; qu'on ne savait ce qu'il était devenu. Dans quelles mains pourrait-il être tombé ? Puissent-elles apprécier une telle collection, et la conserver à l'histoire

Depuis la publication de mon *Mémorial*, voici ce que je trouve à ce sujet dans M. O'Meara, édition de Londres, 1822, page 416 :

« Le prince Joseph, avant de quitter Rochefort pour l'Amérique, crut prudent de déposer ces papiers précieux entre les mains d'une personne sur l'intégrité de laquelle il avait le droit de compter ; mais il paraît qu'il en a été basement trahi ; car il y a peu de mois, ces lettres originales ont été apportées à Londres dans l'intention d'en trafiquer pour la somme de trente mille livres sterling ; ce qui a été immédiatement communiqué aux ministres de S. M. et aux ambassadeurs étrangers. Je tiens de bonne source que l'ambassadeur de Russie a payé dix mille livres sterling pour racheter les seules lettres de son maître. Parmi divers passages qui m'ont été répétés par ceux qui ont eu la faveur de parcourir les pièces autographes, j'en remarque une du roi de Prusse, écrivant qu'il s'était toujours senti un sentiment paternel pour le Hanovre. En tout il paraît, par ces papiers, que les souverains en général faisaient de vives supplications pour obtenir du territoire. »

Si l'on m'a dit vrai, il se pourrait qu'en dépit de l'infidélité que nous dévoile M. O'Meara, nous ne demeurassions pourtant pas entièrement privés de la connaissance de ce précieux recueil ; le dépositaire, m'a-t-on assuré, s'étant, par une double vilenie, précautionné d'une copie à l'insu de ceux auxquels il avait vendu les originaux, et s'en étant arrangé depuis avec un éditeur qui s'occuperait de sa prochaine publication. (LC)



Charles Bonaparte (1746-1785).

étudié la loi ; il avait de la chaleur et de l'énergie. C'est lui qui, à la consulte extraordinaire de Corse, où l'on proposait de se soumettre à la France, prononça un discours qui enflamma tous les esprits ; il n'avait alors que vingt ans. « Si, pour être libre, il ne s'agissait que de le vouloir, disait-il, tous les peuples le seraient ; l'histoire nous apprend cependant que peu sont arrivés au bienfait de la liberté, parce que peu ont eu l'énergie, le courage et les vertus nécessaires. »

Lorsque l'île se trouva conquise, il voulut accompagner Paoli dans son émigration ; un vieil oncle, *l'archidiacre Lucien*, qui exerçait l'autorité d'un père sur le reste de sa famille, le força de revenir.

Charles Bonaparte, en 1779, fut député, pour la noblesse des États de Corse, à Paris, et mena avec lui le jeune Napoléon, alors âgé de dix ans. Il avait passé par Florence, et y avait obtenu une lettre de recommandation du grand-duc Léopold pour la reine de France, sa sœur. Il dut cette lettre au rang et à la considération que la notoriété publique, à Florence, assignait à son nom et à son origine toscane.

À cette époque, deux généraux français se trouvaient en Corse, fort divisés entre eux ; leurs querelles y formaient deux partis : c'étaient M. de Marbeuf, doux et populaire ; et M. *de Narbonne Pellet*, haut et violent. Ce dernier, d'une naissance et d'un crédit supérieurs,



devait être naturellement dangereux pour son rival ; heureusement pour M. de Marbeuf, beaucoup plus aimé en Corse, la députation de cette province arriva à Versailles ; Charles Bonaparte la conduisit ; il fut consulté, et la chaleur de ses témoignages fit donner raison à M. de Marbeuf. Le neveu de ce dernier, archevêque de Lyon et ministre de la feuille des bénéfices, crut devoir en venir faire des remerciements à Charles Bonaparte ; et quand celui-ci conduisit son fils à l'école militaire de Brienne, l'archevêque lui donna une recommandation spéciale pour la famille de Brienne, qui y demeurait la plus grande partie de l'année : de là l'intérêt et les rapports de bienveillance des Marbeuf et des Brienne envers les enfants Bonaparte. La malignité s'est égayée à créer une autre cause ; la simple vérification des dates suffit pour la rendre absurde.

Le vieux M. de Marbeuf, commandant dans l'île, demeurait à Ajaccio ; la famille Bonaparte y était une des premières ; madame Bonaparte était la plus agréable, la plus belle de la ville ; rien de plus naturel que le commandant y fixât ses habitudes, et lui prodiguât ses préférences.

Charles Bonaparte mourut à trente-huit ans, d'un squire<sup>21</sup> à l'estomac. Il avait éprouvé une espèce de guérison dans un voyage à Paris ; mais il succomba dans une seconde attaque à Montpellier, où il fut enterré dans un des couvents de cette ville.

Sous le consulat, les notables de Montpellier, par l'organe de leur compatriote Chaptal, ministre de l'Intérieur, firent prier le Premier consul de permettre qu'ils élevassent un monument à la mémoire de son père. Napoléon les remercia de leurs bonnes intentions, et les

---

21. Squirrhe, cancer squirrheux, épaissement de la muqueuse, de consistance dure, et de croissance lente. (JMS)

refusa. « Ne troublons point le repos des morts, dit-il, laissons leurs cendres tranquilles. J'ai perdu aussi mon grand-père, mon arrière-grand-père, pourquoi ne ferait-on rien pour eux ? cela mène loin. Si c'était hier que j'eusse perdu mon père, il serait convenable et naturel que j'accompagnasse mes regrets de quelque haute marque de respect ; mais il y a vingt ans ; cet événement est étranger au public, n'en parlons point. »

Depuis Louis Bonaparte, à l'insu de Napoléon, fit exhumer le corps de son père, et le fit transporter à Saint-Leu, où il lui consacra un monument.

Charles Bonaparte n'avait été rien moins que dévot ; il s'était même permis quelques poésies anti-religieuses, et, cependant, à sa mort, il ne se trouvait pas assez de prêtres pour lui à Montpellier, disait l'Empereur ; bien différent en cela de son oncle, l'archidiacre Lucien, homme d'Église, très pieux et vrai croyant, mort longtemps après dans un âge fort avancé. Au moment de s'éteindre, il se fâcha vivement contre Fesch, qui, déjà prêtre, était accouru en étole et en surplis, pour l'assister dans ses derniers moments ; il le pria de le laisser mourir tranquille, et il finit entouré de tous les siens, leur donnant les instructions du sage et la bénédiction des patriarches<sup>22</sup>.

---

22. J'ai reçu prière du cardinal Fesch de vouloir bien appliquer ici quelques redressements qui, bien que légers, lui semblaient essentiels, et je n'ai pas cru pouvoir mieux faire à cet égard que de transcrire précisément l'article de sa lettre relatif à cet objet.

« Si vous veniez à faire une autre édition, marque-t-il, je désirerais que vous missiez à l'article où vous parlez de l'archidiacre, quelques mots qui rendraient la scène de ses derniers instants. Je lui demandai s'il ne voulait pas faire entrer son confesseur ; il me répondit qu'il n'avait plus rien à lui dire : or dans ce moment-là il avait déjà reçu tous les sacrements de l'église. Un scrupule ou un zèle excessif de ma part, ne pouvait pas donner occasion de faire soupçonner que l'archidiacre ne se souciait pas de remplir tous ses devoirs religieux. Il est vrai que l'Empereur n'a dû se souvenir que d'une partie de la chose, puisqu'il ne put pas entendre ce que je disais au mourant ; et en effet, l'Empereur m'a dit la même chose à moi-même, dans des conversations particulières, et ne voulut jamais entendre mon explication. Cependant je puis attester devant Dieu qu'il avait mal saisi ma demande et la réponse de son oncle, si toutefois il put

L'Empereur revenait souvent sur ce vieil oncle qui lui avait servi de second père, et qui était demeuré longtemps le chef de la famille. Il était archidiacre d'Ajaccio, l'une des premières dignités de l'île. Ses soins et ses économies avaient rétabli les affaires de la famille, que les dépenses et le luxe de Charles avaient fort dérangées. Le vieil oncle jouissait d'une grande vénération et d'une véritable autorité morale dans le canton : il n'était point de querelle que les paysans et les bergers ne vinssent soumettre volontairement à sa décision ; et il les renvoyait avec ses jugements et ses bénédictions.

Charles Bonaparte avait épousé mademoiselle *Lætitia Ramolino* ; dont la mère, devenue veuve, s'était remariée à M. Fesch, capitaine dans un des régiments suisses que Gênes entretenait d'habitude dans l'île. De ce second mariage vint le cardinal Fesch, qui se trouve ainsi demi-frère de Madame, et oncle de l'Empereur.



🔍 Lætitia Ramolino, « Madame mère ».

*Madame* était une des plus belles femmes de son temps, sa beauté était connue dans l'île : Paoli, au temps de sa puissance, ayant reçu une ambassade d'Alger ou de Tunis, voulut donner aux Barbaresques une idée des attraits de l'île, et en rassembla toutes les beautés ; Madame y tenait le premier rang. Plus tard, dans un voyage pour voir son fils à Brienne, elle fut remarquée, même dans Paris.

---

entendre quelque chose. Au demeurant cela ne fait rien, le défunt archidiacre n'en recevra aucun tort ; on ne doit pas attendre que l'Empereur fasse pour lui une profession de foi. » (LC)

Madame, lors de la guerre de la liberté corse, partagea souvent les périls de son mari, qui s’y montra fort chaud. Elle le suivit parfois à cheval dans ses expéditions, spécialement durant sa grossesse de Napoléon. Madame avait un grand caractère, de la force d’âme, beaucoup d’élévation et de fierté. Elle a eu treize enfants, et eût pu facilement en avoir un grand nombre, étant devenue veuve à environ trente ans, et ayant prolongé au-delà de cinquante la faculté d’en avoir. De ces treize enfants, cinq garçons seulement et trois filles ont vécu, et tous ont joué un grand rôle sous le règne de Napoléon.



🔍 La famille impériale, gravure d’Épinal.

*Joseph*, l’aîné de tous, qu’on voulut mettre d’abord dans l’église, à cause de l’archevêque de Lyon, Marbeuf, qui tenait la feuille des bénéfices, fit ses études en conséquence ; mais il s’y refusa absolument lorsque le moment arriva de s’engager. Il a été successivement roi de Naples et d’Espagne.

*Louis* a été roi de Hollande, et *Jérôme*, roi de Westphalie ; *Élisa*, grande-duchesse de Toscane ; *Caroline*, reine de Naples ; *Pauline*, princesse Borghèse. *Lucien*, que son second mariage et une fausse direction de caractère

privèrent sans doute d’une couronne, ennoblit du moins son opposition et ses différends, en venant, au retour de l’île d’Elbe, se jeter dans les bras de Napoléon, dans un moment où il était loin de regarder ses affaires comme assurées.

Lucien, disait l'Empereur, eut une jeunesse orageuse ; dès l'âge de quinze ans il fut mené en France par M. de S\*\*\*<sup>23</sup>, qui en fit de bonne heure un révolutionnaire zélé et un clubiste ardent. Et à ce sujet, Napoléon disait qu'on trouvait dans les nombreux libelles publiés contre lui ; quelques adresses ou lettres signées Brutus Bonaparte, ou autrement, qu'on lui attribuait ; il n'affirmerait pas, continuait-il, que ces adresses ne fussent de quelqu'un de la famille } ; tout ce qu'il pouvait assurer, c'est qu'elles n'étaient pas de lui, Napoléon.

{ J'ai vu le prince Lucien de fort près au retour de l'île d'Elbe ; il eût été difficile de montrer des idées politiques plus saines, mieux arrêtées, ainsi qu'un dévouement plus absolu et mieux intentionné.

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

## **Mardi 22 au samedi 26 août 1815.**

Madère, etc. – Vent très fort – Jeu d'échecs.

Le 22 nous eûmes connaissance de Madère ; à la nuit nous arrivâmes devant le port ; deux bâtiments seuls furent envoyés au mouillage pour les besoins de l'escadre. Le vent était très fort, la mer fort grosse ; l'Empereur s'en trouva gêné, et j'en fus fort malade. Il ventait coup de vent ; l'air était excessivement chaud et comme chargé de sable extrêmement fin : c'étaient ces vents terribles du désert d'Afrique qui en transportaient jusqu'à nous les émanations. Ce temps dura, toute la journée du lendemain ; la communication avec la terre devint très difficile ; cependant le consul anglais vint à bord ; il nous dit que depuis nombre d'années l'on n'avait eu un temps pareil ; toutes les

23. M. de Sémonville. (JMS)

vitres de la ville étaient brisées, on respirait à peine dans les rues, et la récolte de vin était perdue. Durant ce temps nous courions des bordées devant la ville ; nous continuâmes ainsi toute la nuit suivante et la journée du 24, où nous embarquâmes quelques bœufs et d'autres provisions, comme des oranges non mûres, de mauvaises pêches, des poires sans goût ; mais des figues et du raisin excellents. Le soir nous fîmes route avec une grande rapidité, le vent étant demeuré toujours très fort. Le 25 et le 26 on mit en panne une partie de la journée, pour distribuer les approvisionnements dans l'escadre ; le reste du temps on fit bonne et grande route.

Rien n'interrompait l'uniformité de nos moments ; chaque jour passait lentement en détail, et grossissait un passé qui, en masse, nous semblait court, parce qu'il était sans couleur, et que rien ne le caractérisait.

L'Empereur avait accru le cercle de ses diversions d'une partie de piquet, qu'il faisait assez régulièrement vers les trois heures. À ce piquet succédaient quelques parties d'échecs avec le Grand-Maréchal, M. de Montholon ou quelque autre, ce qui conduisait au dîner. Il n'y avait personne de très fort aux échecs sur le vaisseau ; l'Empereur l'était infiniment peu ; il gagnait avec les uns, et perdait avec les autres ; ce qui le conduisit un soir à dire : « Comment se fait-il que je perde très souvent avec ceux qui n'ont jamais gagné celui que je gagne presque toujours ? Cela n'implique-t-il pas contradiction ? Comment résoudre ce problème ? » dit-il en clignant de l'œil, pour faire voir qu'il n'était pas la dupe de la galanterie habituelle de celui qui en effet était le plus fort.

Le soir nous ne jouions plus au *vingt et un* ; nous l'interrompîmes pour l'avoir porté trop haut, ce qui avait paru déplaire à l'Empereur, fort ennemi du jeu. Au retour de sa promenade sur le pont, après le

dîner, Napoléon faisait encore deux ou trois parties d'échecs, et se retirait de très bonne heure.

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

### **Dimanche 27 au jeudi 31 août 1815.**

Canaries. – Passage du tropique. – Un homme à la mer. – Enfance de l'Empereur. – Détails. – Napoléon à Brienne. – Pichegru. – Napoléon à l'École militaire de Paris. – Dans l'artillerie. – Ses sociétés. – Napoléon au commencement de la révolution.

Le dimanche 27, nous nous trouvâmes, au jour, au milieu des Canaries que nous traversâmes dans la journée, faisant dix et douze nœuds (trois ou quatre lieues), sans avoir aperçu le fameux pic de Ténériffe circonstance d'autant plus rare, qu'on le voit dans des temps plus favorables, à la distance de plus de soixante lieues.


Le 29 nous traversâmes le tropique<sup>24</sup> ; nous apercevions beaucoup de poissons volants autour du vaisseau. Le 31, à onze heures du soir, un homme tomba à la mer : c'était un nègre qui s'était enivré ; il redoutait les coups de fouet qui devaient être le châtiment de sa faute ; il avait essayé plusieurs fois, dans la soirée, de se jeter à la mer ; dans une dernière tentative il réussit à s'y précipiter ; mais il s'en repentit aussitôt, car il poussait de grands cris ; il nageait très bien, cependant un canot le chercha vainement longtemps ; il fut perdu.

Le cri d'un homme à la mer a toujours, à bord d'un vaisseau, quelque chose qui saisit ; tout l'équipage ému se transporte et s'agite en tous sens ; le bruit est grand, le mouvement universel. Comme, dans cette


---

24. Le tropique du Cancer. (JMS)

circonstance, je me rendais de dessus le pont à la chambre commune, par la porte qui conduisait vers l'Empereur, un *Midshipman* (aspirant), de dix ou douze ans, d'une figure tout à fait intéressante, qui croyait que j'allais trouver l'Empereur, m'arrêta par l'habit, et, avec l'accent du plus tendre intérêt : « Ah ! Monsieur, me dit-il, n'allez pas l'effrayer ? Dites-lui bien au moins que tout ce bruit n'est rien ; que ce n'est qu'un homme à la mer. » Bon et innocent enfant qui rendait bien plus ses sentiments que sa pensée !

En général tous ces jeunes gens, qui étaient en assez grand nombre à bord, portaient à l'Empereur un respect et une attention tout à fait marqués. Ils répétaient tous les soirs une scène qui imprimait chaque fois quelque chose de touchant : tous les matelots, de grand matin, portent leurs hamacs dans de grands filets sur les côtés du vaisseau ; le soir, vers les six heures, ils les enlèvent à un coup de sifflet ; les plus lents sont punis ; il y a donc une véritable précipitation : or il y avait plaisir, en cet instant, à voir cinq ou six de ces enfants faire cercle autour de l'Empereur, soit qu'il fût au milieu du pont, ou sur son canon de prédilection ; d'un côté, ils suivaient d'un œil inquiet ses mouvements ; de l'autre, ils arrêtaient, dirigeaient ou repoussaient, du geste et de la voix, les matelots empressés. Toutes les fois que l'Empereur me voyait considérer ce mouvement, il observait avec complaisance que le cœur des enfants était toujours le plus disposé à l'enthousiasme. } 

Je vais continuer ce que divers moments m'ont fourni sur les premières années de l'Empereur.

 { Napoléon est né le 15 août 1769, jour de l'Assomption, vers midi. Sa mère, femme forte au moral et au physique, qui avait fait la guerre grosse de lui, voulut aller à la messe à cause de la solennité du jour ; elle fut obligée de revenir en toute hâte, ne put atteindre sa chambre



à coucher, et déposa son enfant sur un de ces vieux tapis antiques à grandes figures, de ces héros de la fable ou de l'Iliade peut-être : c'était Napoléon.

Napoléon, dans sa toute petite enfance, était turbulent, adroit, vif, preste à l'extrême ; il avait, dit-il, sur Joseph, son aîné, un ascendant des plus complets. Celui-ci était battu, mordu ; des plaintes étaient déjà portées à la mère, la mère grondait, que le pauvre Joseph n'avait pas encore eu le temps d'ouvrir la bouche.

Napoléon arriva à l'école militaire de Brienne à l'âge d'environ dix ans. Son nom, que son accent corse lui faisait prononcer à peu près *Napoilloné*, lui valut des camarades le sobriquet de *la paille au nez*. Cette époque fut, pour Napoléon, celle d'un changement dans son caractère. Au rebours de toutes les histoires apocryphes qui ont donné les anecdotes de sa vie, Napoléon fut à Brienne, doux, tranquille, appliqué, et d'une grande sensibilité. Un jour le maître de quartier, brutal de sa nature, sans consulter, disait Napoléon, les nuances physiques et morales de l'enfant, le condamna à porter l'habit de bure, et à dîner à genoux à la porte du réfectoire : c'était une espèce de déshonneur. Napoléon avait beaucoup d'amour-propre, une grande fierté intérieure ; le moment de l'exécution fut celui d'un vomissement subit, et d'une violente attaque



Napoléon élève de l'école de Brienne.

de nerfs. Le Supérieur, qui passait par hasard, l'arracha au supplice, en grondant le maître de son peu de discernement, et le père *Patrault*, son professeur de mathématiques, accourut, se plaignant que, sans nul égard, on dégradât ainsi son premier mathématicien.

\* 25 « À l'âge de puberté, Napoléon devint morose, sombre ; la lecture fut pour lui une espèce de passion poussée jusqu'à la rage ; il dévorait tous les livres. Pichegru fut son maître de quartier et son répétiteur sur les quatre règles de l'arithmétique.

« Pichegru était de la Franche-Comté, et d'une famille de cultivateurs. Les minimes de Champagne avaient été chargés de l'école militaire de Brienne ; leur pauvreté et leur peu de ressource attirant peu de sujets parmi eux, faisaient qu'ils n'y pouvaient suffire ; ils eurent recours aux minimes de Franche-Comté ; le père\*\*\*<sup>26</sup> fut un de ceux-ci. Une tante de Pichegru, sœur de la charité, le suivit pour avoir soin de l'infirmerie, amenant avec elle son neveu, jeune enfant auquel on donna gratuitement l'éducation des élèves. Pichegru, doué d'une grande intelligence, devint, aussitôt que son âge le permit, maître de quartier, et répétiteur du père\*\*\*, qui lui avait enseigné les mathématiques. Il songeait à se faire minime : c'était là toute son ambition et les idées de sa tante ; mais le père\*\*\* l'en dissuada, en lui disant que leur profession n'était plus du siècle, et que Pichegru devait songer à quelque chose de mieux ; il le porta à s'enrôler dans l'artillerie, où la révolution le prit sous-officier. On connaît sa fortune militaire : c'est le conquérant de la Hollande. Ainsi le père\*\*\* a la gloire de compter parmi ses élèves les deux plus grands généraux de la France moderne.

---

25. Propre dictée de l'Empereur : on verra plus tard quand et comment. (LC)

26. Le père Patrault, religieux d'ordre des frères minimes. (JMS)

« Plus tard, ce père\*\*\* fut sécularisé par M. de Brienne, archevêque de Sens et cardinal de Loménie, qui en fit un de ses grands-vicaires, et lui confia la gestion de ses nombreux bénéfices.

« Lors de la révolution, le père\*\*\*, d'une opinion politique bien opposée à son archevêque, n'en fit pas moins les plus grands efforts pour le sauver, et s'entremît à ce sujet avec Danton, qui était du voisinage ; mais ce fut inutilement, et l'on croit qu'il rendit au cardinal le service, à la manière des anciens, de lui procurer le poison dont il se donna la mort pour éviter l'échafaud.

« Madame de Loménie, nièce du cardinal, avant de mourir par le tribunal révolutionnaire, confia au père\*\*\* ses deux filles encore en bas âge. Le moment de la terreur passé, Mme *de Brienne*, leur tante, qui avait échappé à la tempête, et conservé encore une grande fortune, les redemanda au père\*\*\*, qui les refusa longtemps, se fondant sur ce que leur mère lui avait recommandé d'en faire des paysannes. Il avait la coupable pensée d'exécuter à la lettre ces paroles figuratives, en les mariant à deux de ses neveux. « J'étais alors, disait Napoléon, général de l'armée de l'intérieur, je fus l'entremetteur de la restitution de ces deux enfants, non sans peine ; \*\*\* y résistait par tous les moyens du temps. Ce sont celles que vous avez connues depuis sous le nom de Mme *de Marnesia*, et la belle Mme *de Canisy, duchesse de Vicence*. »

« Le père \*\*\* s'étant réclamé de son ancien élève, le suivit à l'armée d'Italie, où il se montra plus propre à calculer la courbe des projectiles, qu'à en braver les effets. À Montenotte, à Millesimo, à Dego, il fit voir la poltronnerie d'un enfant : il ne passait pas le temps du combat à prier, à la façon de Moïse ; mais bien à pleurer. Le général en chef le laissa dans l'administration des domaines à Milan, où il fit de bonnes affaires. Au retour de l'Égypte, il vint se présenter à Napoléon : ce n'était plus un petit minime de Champagne ; mais un

gros et gras financier, possédant plus d'un million. À deux ans de là, il vint trouver le Premier consul à la Malmaison ; il était chétif, défait, mal vêtu. "Qu'est-ce ? lui dit le Consul. – Vous voyez un homme ruiné, qui n'a plus rien au monde. – Comment ? – Oui, des malheurs inouïs." Le Premier consul voulut les vérifier par la voie de la police, et il se trouva que le père\*\*\* avait fait le commerce de l'usure. Ce grand calculateur avait tout perdu par des banqueroutes, en prêtant à la petite semaine. "J'ai déjà payé ma dette, lui dit le Premier consul, en le revoyant, je ne peux plus désormais rien pour vous ; je ne saurais faire deux fois la fortune d'un homme." Et il se contenta de lui faire donner une petite pension nécessaire à ses besoins.

« Napoléon ne conservait qu'une idée confuse de Pichegru ; il lui restait qu'il était grand, et avait quelque chose de rouge dans la figure. Il n'en était pas ainsi, à ce qu'il paraît de Pichegru, qui semblait avoir conservé des souvenirs frappants du jeune Napoléon. Quand Pichegru se fut livré au parti royaliste, consulté si l'on ne pourrait pas aller jusqu'au général en chef de l'armée d'Italie : "N'y perdez pas votre temps, dit-il ; je l'ai connu dans son enfance ; ce doit être un caractère } inflexible : il a pris un parti, il n'en changera pas." »

{ L'Empereur rit beaucoup de tous les contes et de toutes les anecdotes dont on charge sa jeunesse, dans la foule des petits ouvrages qu'il a fait éclore ; il n'en avoue presque aucune. En voici pourtant une qu'il reconnaît au sujet de sa confirmation, à l'école militaire de Paris. Au nom de Napoléon, l'archevêque, qui le confirmait, ayant témoigné son étonnement, disait qu'il ne connaissait pas ce saint, qu'il n'était pas dans le calendrier ; l'enfant répondit avec vivacité, que ce ne saurait être une raison, puisqu'il y avait une foule de saints, et seulement trois cent soixante-cinq jours.

Napoléon n'avait jamais connu de jour de fête avant le concordat : son patron était en effet étranger au calendrier français, sa date même partout incertaine ; ce fut la galanterie du Pape qui la fixa au 15 d'août, tout à la fois jour de la naissance de l'Empereur, et de la signature du concordat.

\* 27 « En 1783, Napoléon fut un de ceux que le concours d'usage désigna à Brienne pour aller achever son éducation à l'école militaire de Paris. Le choix était fait annuellement par un inspecteur, qui parcourait les douze écoles militaires ; cet emploi était rempli par le chevalier *de Keralio*, officier général, auteur d'une tactique, et qui avait été le précepteur du présent roi de Bavière, dans son enfance duc des Deux-Ponts : c'était un vieillard aimable, des plus propres à cette fonction ; il aimait les enfants, jouait avec eux après les avoir examinés, et retenait avec lui, à la table des minimes, ceux qui lui avaient plu davantage. Il avait pris une affection toute particulière pour le jeune Napoléon, qu'il se plaisait à exciter de toutes manières ; il le nomma pour se rendre à Paris, bien qu'il n'eût peut-être pas l'âge requis. L'enfant n'était fort que sur les mathématiques, et les moines représentèrent qu'il serait mieux d'attendre à l'année suivante, qu'il aurait ainsi le temps de se fortifier sur tout le reste, ce que ne voulut pas écouter le chevalier de Keralio, disant : "Je sais ce que je fais ; si je passe ici par-dessus la règle, ce n'est point une faveur de famille, je ne connais pas celle de cet enfant ; c'est tout à cause de lui-même : j'aperçois ici une étincelle qu'on ne saurait trop cultiver." Le bon chevalier mourut presque aussitôt ; mais celui qui vint après, *M. de Régnaud*, qui n'aurait peut-être pas eu sa perspicacité, exécuta néanmoins les notes qu'il trouva, et le jeune Napoléon fut envoyé à Paris.

---

27. Dictée de Napoléon. (LC)




Napoléon Bonaparte âgé de seize ans,  
dessin d'un auteur inconnu.

Tout annonçait en lui, dès lors, des qualités supérieures, un caractère prononcé, des méditations profondes, des conceptions fortes. Il paraît que dès sa plus tendre jeunesse, ses parents avaient fondé sur lui toutes leurs espérances : son père, expirant à Montpellier, bien que Joseph fût auprès de lui, ne rêvait dans son délire, qu'après Napoléon, qui était au loin à son école : il l'appelait sans cesse pour qu'il vint à son secours avec *sa grande épée*. Plus tard le vieil oncle Lucien, au lit de mort, entouré

d'eux tous, disait à Joseph : « Tu es l'aîné de la famille ; mais en voilà le chef, montrant Napoléon, ne l'oublie jamais. » – « C'était, disait gaîment l'Empereur, un vrai déshéritage ; la scène de Jacob et d'Esau. » »

Élevé moi-même à l'école militaire de Paris, mais un an plus tôt que Napoléon, j'ai pu en causer dans la suite, à mon retour de l'émigration, avec les maîtres qui nous avaient été communs.

M. de l'Éguille, notre maître d'histoire, se vantait que si l'on voulait aller rechercher dans les archives de l'école militaire, on y trouverait qu'il avait prédit une grande carrière à son élève, en exaltant dans ses notes la profondeur de ses réflexions et la sagacité de son jugement. }   
Il me disait que le Premier consul le faisait venir souvent à déjeuner à la Malmaison, et lui parlait toujours de ses anciennes leçons : « Celle qui m'a laissé le plus d'impressions, lui disait-il une fois, était la révolte du connétable de Bourbon, bien que vous ne nous la présentassiez pas

avec toute la justesse possible : à vous entendre, son grand crime était d'avoir combattu son roi ; ce qui en était assurément un bien léger dans ces temps de seigneuries et de souverainetés partagées ; vu surtout la scandaleuse injustice dont il avait été victime. Son unique, son grand, son véritable crime, sur lequel vous n'insistiez pas assez, c'était d'être venu avec les étrangers attaquer son sol natal. »

¶ M. *Domairon*, notre professeur de belles-lettres, me disait qu'il avait toujours été frappé de la bizarrerie des amplifications de Napoléon : il les avait appelées dès lors du *granit chauffé au volcan*.

Un seul s'y trompa, ce fut M. *Bauer*, le gros et lourd maître d'allemand. Le jeune Napoléon ne faisait rien dans cette langue, ce qui avait inspiré à M. Bauer, qui ne supposait rien au-dessus, le plus profond mépris. Un jour que l'écolier ne se trouvait pas à sa place, M. Bauer s'informa où il pouvait être, on répondit qu'il subissait en ce moment son examen pour l'artillerie, « Mais est-ce qu'il sait quelque chose, disait ironiquement l'épais M. Bauer ? – Comment, Monsieur, mais c'est le plus fort mathématicien de l'école, lui répondit-on. – Eh bien ! je l'ai toujours entendu dire, et je l'avais toujours pensé, que les mathématiques n'allaient qu'aux bêtes. » « Il serait curieux, disait l'Empereur, de savoir, si M. Bauer a vécu assez longtemps pour jouir de son jugement. »

Il avait à peine dix-huit ans, que l'abbé Raynal, frappé de l'étendue de ses connaissances, l'appréciait assez pour en faire un des ornements de ses déjeuners scientifiques. Enfin, le célèbre Paoli, qui après lui avoir inspiré longtemps une espèce de culte, le trouva tout à coup à la tête d'un parti contre lui, dès qu'il voulut favoriser les Anglais au détriment de la France, avait coutume de dire *que ce jeune homme était taillé à l'antique, que c'était un homme de Plutarque*.

En 1787, Napoléon, reçu à la fois élève et officier d'artillerie, sortit de l'école militaire pour entrer dans le régiment de La Fère, en qualité de lieutenant en second ; d'où il passa, dans la suite, lieutenant en premier dans le régiment de Grenoble.

Napoléon, en sortant de l'école militaire, alla joindre son régiment à Valence. Le premier hiver qu'il y passa, il avait pour compagnon de table *Lariboissière*, qu'il créa depuis, étant Empereur, inspecteur-général de l'artillerie ; *Sorbier*, qui a succédé dans ce titre à Lariboissière ; *d'Hédouville cadet*, ministre plénipotentiaire à Francfort ; *Mallet*, le frère de celui qui conduisit l'échauffourée de Paris, en 1813 ; un nommé *Mabille*, qu'au retour de son émigration, l'Empereur plaça, avec le temps, dans l'administration des postes ; *Rolland de Villarceaux*, depuis préfet de Nîmes, *Desmazis cadet*, son camarade d'école militaire, et le compagnon de ses premières années, auquel il a confié, devenu Empereur, le garde-meuble de la couronne.

Il y avait, dans le corps, des officiers plus ou moins aisés ; Napoléon était au nombre des premiers : il recevait douze cents francs de sa famille, c'était alors la grosse pension des officiers. Deux seulement, dans le régiment, avaient cabriolet ou voiture, et c'étaient de grands seigneurs. Sorbier était l'un de ces deux ; il était fils d'un médecin de Moulins.

Napoléon, à Valence, fut admis de bonne heure chez Mme du Colombier : c'était une femme de cinquante ans, du plus rare mérite ; elle gouvernait la ville, et s'engoua fort, dès l'instant, du jeune officier d'artillerie : elle le faisait inviter à toutes les parties de la ville et de la campagne ; elle l'introduisit dans l'intimité d'un *abbé de Saint-Rufe*, riche et d'un certain âge, qui réunissait souvent ce qu'il y avait de plus distingué dans le pays. Napoléon devait sa faveur et la prédilection de Mme du Colombier à son extrême instruction, à la facilité,



à la force, à la clarté avec laquelle il en faisait usage ; cette dame lui prédisait souvent un grand avenir. À sa mort, la révolution était commencée ; elle y avait pris beaucoup d'intérêt ; et, dans un de ses derniers moments, on lui a entendu dire que, s'il n'arrivait pas malheur au jeune Napoléon, il y jouerait infailliblement un grand rôle. L'Empereur n'en parle qu'avec une tendre reconnaissance, n'hésitant pas à croire que les relations distinguées, la situation supérieure dans laquelle cette dame le plaça si jeune dans la société, peuvent avoir grandement influé sur les destinées de sa vie.

L'existence privilégiée de Napoléon lui attira une extrême jalousie de la part de ses camarades : ils le voyaient avec peine s'absenter si souvent d'au milieu d'eux, bien que ce ne fut nullement à leur détriment sous aucun rapport. Heureusement, le commandant, M. d'*Urtubie*, vieillard respectable, l'avait parfaitement jugé ; il ne cessa de lui être favorable, et de lui faciliter tous les moyens d'allier les devoirs du service avec les agréments de la société.

Napoléon prit du goût pour Mlle *du Colombier*, qui n'y fut pas insensible : c'était leur première inclination à tous deux, et telle qu'elle pouvait être à leur âge et avec leur éducation. } « On n'eût pas pu être plus innocent que nous, disait l'Empereur ; nous nous ménagions de petits rendez-vous ; je me souviens encore d'un, au milieu de l'été, au point du jour, on le croira avec peine, tout notre bonheur se réduisit à manger des cerises ensemble. »

{ Il est faux, du reste, ainsi que je l'avais entendu dire dans le monde, que la mère ait voulu ce mariage, et que le père s'y soit opposé, alléguant qu'ils se nuiraient l'un à l'autre en s'unissant ; tandis qu'ils étaient faits pour faire fortune chacun de leur côté. L'anecdote qu'on

raconte au sujet d'un pareil mariage avec Mlle *Clary*, depuis, Mme *Bernadotte*, aujourd'hui reine de Suède, n'est pas plus exacte.



Bague offerte par le jeune Napoléon à Mlle Caroline du Colombier.

L'Empereur, en 1805, allant se faire couronner roi d'Italie, retrouva à Lyon Mlle du Colombier, devenue Mme de *Bressieux*. Elle pénétra à lui avec cette difficulté qui entoure les souverains. Il la revit avec grand plaisir ; mais il la trouva furieusement changée. Il fit pour son mari ce qu'elle désirait, et la plaça, elle-même, dame chez une de ses sœurs.

Mesdemoiselles *de Laurencin* et *Saint-Germain* faisaient dans ce temps-là les beaux jours de Valence, et s'y partageaient tous les cœurs : la dernière est devenue Mme *de Montalivet*, dont le mari fut alors aussi fort connu de l'Empereur, qui l'a fait depuis son ministre

de l'intérieur. « Honnête homme, qui m'est demeuré, je crois, disait Napoléon, toujours tendrement attaché. »

L'Empereur, à dix-huit et vingt ans, était des plus instruits, pensant fortement, et de la logique la plus serrée. Il avait immensément lu, profondément médité, et a peut-être perdu depuis, dit-il. Son esprit était vif, prompt ; sa parole énergique ; partout il était aussitôt remarqué, et obtenait beaucoup de succès auprès des deux sexes, surtout auprès de celui qu'on préfère à cet âge ; et il devait lui plaire par des idées neuves et fines, par des raisonnements audacieux. Les hommes devaient redouter sa logique et sa discussion, auxquels la connaissance de sa propre force l'entraînait naturellement.

Beaucoup de ceux qui l'ont connu dans ses premières années lui ont prédit une carrière extraordinaire ; aucun d'eux n'a été surpris de celle qu'il a remplie. Vers ce temps il remporta, sous l'anonyme, un prix à l'académie de Lyon, sur la question posée par Raynal : « *Quels sont les principes et les institutions à inculquer aux hommes pour les rendre les plus heureux possible ?* » Le mémoire anonyme fut fort remarqué ; il était, du reste, tout à fait dans les idées du temps ; il commençait par demander ce qu'était le bonheur, et répondait de jouir complètement de la vie, de la manière la plus conforme à notre organisation morale et physique. Devenu Empereur, il causait un jour de cette circonstance avec M. de Talleyrand ; celui-ci, en courtisan délicat, lui rapporta, au bout de huit jours, ce fameux mémoire, qu'il avait fait déterrer des archives de l'académie de Lyon. C'était en hiver, l'Empereur le prit, en lut quelques pages, et jeta au feu cette première production de sa jeunesse. « Comme on ne s'avise jamais de tout, disait Napoléon, M. de Talleyrand ne s'était pas donné le temps d'en faire prendre copie. »

Le prince de Condé s'annonça un jour à l'école d'artillerie d'Auxonne : c'était un grand honneur et une grande affaire que de se trouver inspecté par ce prince militaire. Le commandant, en dépit de la hiérarchie, mit le jeune Napoléon à la tête du polygone, de préférence à d'autres d'un rang supérieur. Or il arriva que la veille de l'inspection tous les canons du polygone furent encloués ; mais Napoléon était trop alerte, avait l'œil trop vif, pour se laisser prendre à ce mauvais tour de ses camarades ou peut-être même au piège de l'illustre voyageur.

On croit généralement, dans le monde, que les premières années de l'Empereur ont été taciturnes, sombres, moroses ; mais au contraire, en débutant au service, il était fort gai. Il n'a pas de plus grand plaisir ici que de nous raconter les espiègeries de son école d'artillerie ; il semble oublier alors momentanément les malheurs qui nous enchaînent, quand il s'abandonne aux détails de ces temps heureux de sa première jeunesse.

C'était un vieux commandant de plus de quatre-vingts ans, qu'ils vénéraient fort du reste, lequel venant un jour leur faire faire l'exercice du canon, suivait chaque coup avec sa lorgnette, assurait qu'on devait avoir été bien loin du but ; s'inquiétait, s'informait à ses voisins si quelqu'un avait vu porter le coup ; personne n'avait garde, les jeunes gens escamotant le boulet toutes les fois qu'ils chargeaient. Le vieux général avait de l'esprit ; au bout de cinq à six coups il lui prit fantaisie de faire compter les boulets, il n'y eut pas moyen de s'en dédire ; il trouva le tour fort gai, et n'en ordonna pas moins les arrêts à tous.

Une autre fois, c'étaient quelques-uns de leurs capitaines qu'ils prenaient en grippe, ou bien desquels ils avaient quelque vengeance à tirer ; ils arrêtaient alors de les bannir de la société, de les réduire à

s'imposer eux-mêmes des espèces d'arrêts. Quatre à cinq jeunes gens se partageaient les rôles, et s'attachaient aux pas du malheureux proscrit ; ils se trouvaient partout où celui-ci paraissait en société, et il n'ouvrait pas la bouche qu'il ne fût aussitôt méthodiquement contredit dans les formes les plus polies, avec esprit et logique ; le malheureux n'avait plus qu'à déguerpir.

« Une autre fois encore, c'était un camarade, disait Napoléon, logeant, au-dessus de moi, qui avait pris le goût funeste de donner du cor ; il assourdissait de manière à distraire toute espèce de travail. On se rencontre dans l'escalier. – Mon cher, vous devez bien vous fatiguer avec votre cor ? – Mais non, pas du tout. – Eh bien ! vous fatiguez beaucoup les autres. – J'en suis fâché. – Mais vous feriez mieux d'aller donner de votre cor plus loin. – Je suis maître dans ma chambre. – On pourrait vous donner quelque doute là-dessus ? – Je ne pense pas que personne fût assez osé. » Duel arrêté ; le conseil des camarades examine, avant de le permettre, et il prononce qu'à l'avenir l'un ira donner du cor plus loin, et que l'autre sera plus endurant, etc.

L'Empereur, dans la campagne de 1814, retrouva son donneur de cor dans le voisinage de Soissons ou de Laon ; il vivait sur sa terre, et venait donner des renseignements importants sur la position de l'ennemi. L'Empereur le retint et le fit son aide de camp ; c'était le colonel Bussy.

Napoléon, dans son régiment d'artillerie, suivait beaucoup la société partout où il se trouvait, et toujours avec beaucoup de succès. Les femmes, dans ce temps, accordaient beaucoup à l'esprit : c'était alors auprès d'elles le grand moyen de séduction. Il fit, à cette époque, ce qu'il appelle son Voyage Sentimental de Valence au Mont-Cenis, en

Bourgogne, et fut au moment de l'écrire à la façon de Sterne<sup>28</sup>. Le fidèle Desmazzis était de la partie, il ne le quittait jamais ; et ses récits, sur la vie privée de Napoléon, venant à se rattacher à sa vie publique, pourraient donner la vie entière de l'Empereur. On verrait que bien qu'elle soit si extraordinaire dans les événements, il n'en est pas de plus simple ni de plus naturelle dans sa course.

Les circonstances et la réflexion ont beaucoup modifié son caractère. Il n'est pas jusqu'à son style, aujourd'hui si serré, si laconique, qui ne fût alors emphatique et abondant. Dès l'assemblée législative, Napoléon devint grave, sévère dans sa tenue et peu communicatif. L'armée d'Italie fut encore une époque pour son caractère. Son extrême jeunesse, quand il en vint prendre le commandement, demandait une grande réserve et la dernière sévérité de mœurs : « C'était nécessaire, indispensable, disait-il, pour pouvoir commander à des hommes tellement au-dessus de moi par leur âge. Aussi ma conduite y fut-elle irréprochable, exemplaire ; je me montrais une espèce de Caton, je le dus paraître à tous les yeux, et j'étais en effet un philosophe, un sage. » C'est avec ce caractère qu'il s'est présenté sur la scène du monde.

Napoléon se trouvait en garnison à Valence au moment où commença la révolution ; et bientôt on attacha une importance spéciale à faire émigrer les officiers d'artillerie ; ceux-ci, de leur côté, étaient fort divisés d'opinions. Napoléon, tout aux idées du jour, avec l'instinct des grandes choses et la passion de la gloire nationale, prit le parti de la révolution, et son exemple influa sur la grande majorité du régiment. Il fut très chaud patriote sous l'assemblée constituante ; mais la législative devint une époque nouvelle pour ses idées et ses opinions.

---

28. Allusion à Laurence Sterne, auteur d'un *Voyage sentimental à travers la France et l'Italie*, paru en 1768. (JMS)

Il se trouvait à Paris le 21 juin 1792, et fut témoin, sur la terrasse de l'eau, des rassemblements tumultueux des faubourgs qui, traversant le jardin des Tuileries, forcèrent le palais. Il n'y avait que six mille hommes ; c'était une foule sans ordre, dénotant, par les propos et les vêtements, tout ce que la populace a de plus commun et de plus abject.

Il fut aussi témoin du dix août, où les assaillants n'étaient ni plus relevés ni plus redoutables.



Napoléon Bonaparte à 23 ans, lieutenant-colonel du 2<sup>e</sup> bataillon des volontaires de la Corse.

En 1793, Napoléon était en Corse, et y avait un commandement de gardes nationales. Il combattit Paoli dès qu'il put soupçonner que ce vieillard, qui lui avait été jusque-là si cher avait le projet de livrer l'île aux Anglais. Aussi rien de plus faux que Napoléon, ou aucun des siens, ait jamais été en Angleterre ainsi que cela a été généralement répandu, offrir de lever un régiment corse à son service.

Les Anglais et Paoli l'emportèrent sur les patriotes corses ; ils brûlèrent Ajaccio. La maison des Bonaparte fut incendiée, et toute la famille se trouva dans l'obligation de gagner le continent. Elle se fixa à Marseille, d'où Napoléon se rendit à Paris : il y arriva au moment où les fédéralistes de Marseille venaient de livrer Toulon aux Anglais.

## **Vendredi 1<sup>er</sup> au mercredi 6 septembre 1815.**

Îles du Cap vert. – Navigation. – Détails, etc. – Napoléon au siège de Toulon. – Commencements de Duroc, de Junot. – Querelles avec des représentants du peuple. – Querelles avec Aubry. – Anecdotes sur vendémiaire. – Napoléon général de l'armée d'Italie. – Pureté d'administration. – Désintéressement. – Pourquoi *Petit Caporal*? – Différence du système du Directoire d'avec celui du général de l'armée d'Italie

Le premier septembre, notre latitude nous annonçait que nous verrions les îles du cap Vert dans la journée. L'horizon était couvert ; à la nuit nous n'apercevions encore rien. L'amiral, convaincu que nous avions de l'erreur en longitude, allait prendre sur la droite à l'ouest, pour rencontrer ces îles, lorsqu'un brick, qui était de l'avant, fit signal qu'il les découvrait à gauche. Il s'éleva dans la nuit une espèce de tempête du sud-est ; et, si l'erreur eût été en sens opposé, et que l'amiral eût pris en effet sur la droite, nous aurions pu nous trouver en perdition. Ce qui prouve que, malgré les grands progrès de l'art, les chances demeurent encore fort dangereuses. Le vent toujours très fort, et la mer très grosse, l'amiral préféra continuer sa route, plutôt que de s'obstiner à faire de l'eau : il espérait d'ailleurs en avoir assez. Tout nous annonçait un passage prospère ; nous étions déjà fort avancés ; les circonstances continuaient d'être favorables, la température était douce, notre navigation était heureuse : elle eût pu même nous paraître agréable, si elle s'était faite dans nos projets et d'après notre volonté ; mais comment oublier nos maux, et se distraire de notre avenir !....

Le travail seul pouvait nous faire supporter la longueur et l'ennui de nos journées. J'avais imaginé d'apprendre l'anglais à mon fils ;



l'Empereur, à qui je parlais de ses progrès, voulut l'apprendre aussi. Je m'étudiai à lui composer une méthode et un tableau très simple qui devaient lui en éviter tout l'ennui. Cela fut très bien deux ou trois jours ; mais l'ennui de cette étude était au moins égal à celui qu'il s'agissait de combattre ; l'anglais fut laissé de côté. L'Empereur me reprocha bien quelquefois de ne plus continuer mes leçons ; je répondais que j'avais la médecine toute prête, s'il avait le courage de l'avalier. } Du reste, vis-à-vis des Anglais surtout, sa manière d'être et de vivre, toutes ses habitudes, continuaient à être les mêmes : jamais une plainte, un désir ; toujours impassible, toujours égal, toujours sans humeur.

{ L'amiral, qui, je crois, sur notre réputation, s'était fort cuirassé au départ, se désarmait insensiblement, et prenait chaque jour plus d'intérêt à son captif. Il venait, au sortir du dîner, représenter que le serein et l'humidité pouvaient être dangereux ; alors l'Empereur prenait quelquefois son bras, et prolongeait avec lui la conversation, ce qui semblait remplir sir Georges Cockburn de satisfaction ; il s'en montrait heureux. On m'a assuré qu'il écrivait avec soin tout ce qu'il pouvait recueillir. S'il en est ainsi, ce que l'Empereur a dit un de ces jours, à dîner, sur la marine, nos ressources navales dans le midi, celles qu'il avait déjà créées, celles qu'il projetait encore sur les ports, les mouillages de la Méditerranée, ce que l'amiral écoutait avec cette anxiété qui redoute l'interruption, tout cela composera, pour un marin, un chapitre vraiment précieux.

Je reviens aux détails recueillis des conversations habituelles ; en voici sur le siège de Toulon.

En septembre 1793, Napoléon Bonaparte, âgé de vingt-quatre ans, était encore inconnu au monde qu'il devait remplir de son nom ;

il était lieutenant-colonel d'artillerie, et se trouvait depuis peu de semaines à Paris, venant de Corse où les circonstances politiques l'avaient fait succomber sous la faction de Paoli. Les Anglais venaient de se saisir de Toulon, on avait besoin d'un officier d'artillerie distingué pour diriger les opérations du siège, Napoléon y fut envoyé. Là le prendra l'histoire, pour ne plus le quitter ; là commence son immortalité.

Je renvoie aux mémoires de la campagne d'Italie ; on y lira le plan d'attaque qu'il fit adopter, la manière dont il l'exécuta ; on y verra, que c'est lui précisément, et lui seul, qui prit la place. Ce dût être un bien grand triomphe sans doute ; mais pour l'apprécier plus dignement encore, il faudrait surtout comparer le procès-verbal du plan d'attaque avec le procès-verbal de l'évacuation : l'un est la prédiction littérale, l'autre en est l'accomplissement mot à mot. Dès cet instant la réputation du jeune commandant d'artillerie fut extrême ; l'Empereur n'en parle pas sans complaisance : c'est une des époques de sa vie où il a éprouvé, dit-il, le plus de satisfaction ; c'était son premier succès : on sait que c'est celui qui imprime les plus doux souvenirs. La relation de la campagne d'Italie peindra suffisamment les trois généraux en chef qui se sont succédés durant le siège : l'inconcevable ignorance de *Cartaux*<sup>29</sup>, la sombre brutalité de *Doppet*, et la bravoure bonhommeière de *Dugommier* ; je n'en dirai rien ici.

Dans ces premiers moments de la révolution, ce n'était que désordre dans le matériel, ignorance dans le personnel, tant à cause de l'irrégularité des temps, que de la rapidité et de la confusion qui avaient présidé aux avancements. Voici qui peut donner une idée des choses et des mœurs de cette époque.

---

29. Jean-François Carteaux, 1751-1813. (*JMS*)

Napoléon arrive au quartier général, il aborde le général Cartaux, homme superbe, doré, dit-il, depuis les pieds jusqu'à la tête, qui lui demande ce qu'il y a pour son service. Le jeune officier présente modestement sa lettre qui le chargeait de venir, sous ses ordres, diriger les opérations de l'artillerie. « C'était bien inutile, dit le bel homme, en caressant sa moustache ; nous n'avons plus besoin de rien pour reprendre Toulon. Cependant, soyez le bienvenu, vous partagerez la gloire de le brûler demain, sans en avoir pris la fatigue. » Et il le fit rester à souper.

On s'assoit trente à table, le général seul est servi en prince, tout le reste meurt de faim ; ce qui, dans ces temps d'égalité, choqua étrangement le nouveau venu. Au point du jour, le général le prend dans son cabriolet, pour aller admirer, disait-il, les dispositions offensives. À peine a-t-on dépassé la hauteur et découvert la rade, qu'on descend de voiture, et qu'on se jette sur les côtés dans des vignes. Le commandant d'artillerie aperçoit alors quelques pièces de canon, quelque remuement de terre, auxquels, à la lettre, il lui est impossible de rien conjecturer. « Dupas, dit fièrement le général, qui parlait à son aide de camp, à son homme de confiance, sont-ce là nos batteries ? – Oui, Général. – Et notre parc ? – Là, à quatre pas. – Et nos boulets rouges ? – Dans les bastides voisines, où deux compagnies les chauffent depuis ce matin. – Mais comment porterons-nous ces boulets tout rouges ? » Et ici les deux hommes de s'embarrasser, et de demander à l'officier d'artillerie, si, par ses principes, il ne saurait pas quelque remède à cela. Celui-ci, qui eût été tenté de prendre le tout pour une mystification, si les deux interlocuteurs y eussent mis moins de naturel (car on était au moins à une lieue et demie de l'objet à attaquer), employa toute la réserve, le ménagement, la gravité possibles, pour leur persuader, avant de s'embarrasser de boulets rouges, d'essayer à froid, pour bien s'assurer de la portée. Il eut bien de la peine à y

réussir, et encore ne fut-ce que pour avoir très heureusement employé l'expression technique de *coup d'épreuve*, qui frappa beaucoup, et les ramena à son avis. On tira donc ce coup d'épreuve ; mais il n'atteignit pas au tiers de la distance, et le général et Dupas de vociférer contre les Marseillais et les aristocrates, qui auront malicieusement, sans doute, gâté les poudres. Cependant arrive à cheval le représentant du peuple : c'était *Gasparin*, homme de sens, qui avait servi. Napoléon, jugeant dès cet instant toutes les circonstances environnantes, et prenant audacieusement son parti, se rehausse tout à coup de six pieds, interpelle le représentant, le somme de lui faire donner la direction absolue de sa besogne ; démontre, sans ménagement, l'ignorance inouïe de tout ce qui l'entoure, et saisit, dès cet instant, la direction du siège, où dès lors il commanda en maître. »

Cartaux était si borné qu'il était impossible de lui faire comprendre que, pour avoir Toulon plus facilement, il fallait aller l'attaquer à l'issue de la rade ; et comme il était arrivé au commandant d'artillerie de dire parfois, en montrant cette issue sur la carte, que c'était là qu'était Toulon, Cartaux le soupçonnait de n'être pas fort en géographie ; et quand enfin, malgré sa résistance, l'autorité des représentants eut décidé cette attaque éloignée, ce général n'était pas sans défiance sur quelque trahison ; il observait souvent avec inquiétude que Toulon n'était pourtant pas de ce côté.

Cartaux voulut un jour forcer le commandant de placer une batterie adossée le long d'une maison qui n'admettait aucun recul ; une autre fois, revenant de la promenade du matin, il mande le même commandant pour lui dire qu'il vient de découvrir une position d'où une batterie de six ou douze pièces, doit infailliblement procurer Toulon sous peu de jours : c'était un petit tertre d'où l'on pouvait battre à la fois, prouvait-il, trois ou quatre forts et plusieurs points de, la ville. Il

s'emporte sur le refus du commandant de l'artillerie, qui fait observer que si la batterie battait tous les points, elle en était battue ; que les douze pièces auraient affaire à cent cinquante ; qu'une simple soustraction devait lui suffire pour lui faire connaître son désavantage. Le commandant du génie fut appelé en conciliation ; et comme il fut tout d'abord de l'avis du commandant de l'artillerie, Cartaux disait qu'il n'y avait pas moyen de rien tirer de ces corps savants, parce qu'ils se tenaient tous par la main. Pour prévenir des difficultés toujours renaissantes, le représentant décida que Cartaux ferait connaître, en grand, son plan d'attaque au commandant d'artillerie, qui en exécuterait les détails d'après les règles de son arme. Voici quel fut le plan mémorable de Cartaux.

« Le général d'artillerie foudroiera Toulon pendant trois jours, au bout desquels je l'attaquerai sur trois colonnes, et l'enlèverai. »

Mais, à Paris, le comité du génie trouva cette mesure expéditive beaucoup plus gaie que savante, et c'est ce qui contribua à faire rappeler Cartaux. Les projets, du reste, ne manquaient pas ; comme la reprise de Toulon avait été donnée au concours des sociétés populaires, ils abondaient de toutes parts ; Napoléon dit qu'il en a bien reçu six cents durant le siège. } Quoi qu'il en soit c'est au représentant Gasparin que Napoléon dut de voir son plan, celui qui donna Toulon, triompher des objections des comités de la Convention ; il en conservait { un souvenir reconnaissant : « C'était Gasparin, disait – il, qui avait ouvert sa carrière<sup>30</sup>. »

---

30. Aussi l'Empereur, dans son testament, a-t-il consacré un souvenir au représentant Gasparin, pour la protection spéciale, dit-il, qu'il en avait reçue. Il a honoré d'un précieux souvenir le chef de son école d'artillerie, le général *Duteil*, ainsi que son général en chef à Toulon, *Dugommier*, pour l'intérêt et la bienveillance qu'il avait éprouvés d'eux. (LC)

Dans tous les différends que Cartaux avait avec le commandant d'artillerie, lesquels se passaient la plupart du temps devant sa femme, celle-ci prenait toujours le parti de l'officier d'artillerie, disant naïvement à son mari : « Mais laisse donc faire ce jeune homme, il en sait plus que toi ; il ne te demande rien ; ne rends-tu pas compte ? la gloire te reste. »



Panorama du siège de Toulon en 1793.

Cette femme n'était pas sans beaucoup de bon sens. Retournant à Paris, après le rappel de son mari, les Jacobins de Marseille donnèrent au ménage disgracié une fête superbe ; pendant le repas, comme il y était question du commandant d'artillerie qu'on élevait aux nues : « Ne vous y fiez pas, dit-elle, ce jeune homme a trop d'esprit pour

être longtemps un sans-culotte. » } Sur quoi le général de s'écrier gravement, et d'une voix de Stentor : « Femme Cartaux, nous sommes donc des bêtes, nous ! – Non, je ne dis pas cela, mon ami ; mais..... tiens, il n'est pas de ton espèce, il faut que je te le dise. »

{ Un jour, au quartier général, on vit déboucher, par le chemin de Paris, une superbe voiture ; elle était suivie d'une deuxième, troisième, d'une dixième, quinzième, etc. Qu'on juge, dans ces temps de simplicité républicaine, de l'étonnement et de la curiosité de chacun ; le grand roi n'eût pas voyagé avec plus de pompe. Tout cela avait été requis dans la capitale ; plusieurs étaient des voitures de la Cour ; il en sort une soixantaine de militaires, d'une belle tenue, qui demandent le général en chef ; ils marchent à lui avec l'importance d'ambassadeurs : « Citoyen Général, dit l'orateur de la bande, nous arrivons de Paris ; » les patriotes sont indignés de ton inaction et de ta lenteur. Depuis longtemps le sol de la république est violé ; elle frémit de n'être pas encore vengée ; elle se demande pourquoi Toulon n'est pas encore repris ? pourquoi la flotte anglaise n'est pas encore brûlée ? Dans son indignation, elle a fait un appel aux braves ; nous nous sommes présentés, et nous voilà brûlants d'impatience de remplir son attente. Nous sommes canonniers volontaires de Paris ; fais-nous donner des canons, demain nous marchons à l'ennemi. » Le général, déconcerté de cette incartade, se retourne vers le commandant d'artillerie, qui lui promet tout bas de le délivrer le lendemain de ces fier-à-bras. On les comble, et, au point du jour, le commandant d'artillerie les conduit sur la plage, et met quelques pièces à leur disposition. Étonnés de se trouver à découvert depuis les pieds jusqu'à la tête, ils demandent s'il n'y aura pas quelque abri, quelque bout d'épaulement. On leur répond que c'était bon autrefois, que ce n'est plus la mode, que le patriotisme a rayé tout cela. Mais, pendant le colloque, une frégate anglaise vient à lâcher une bordée, et tous les bravaches de s'enfuir.

Alors ce ne fut plus qu'un cri dans le camp : les uns disparurent, le reste se fondit modestement dans les derniers rangs.

Tout alors n'était que désordre, anarchie. « Le faiseur du général en chef, qui avait trouvé le secret de nous déplaire extrêmement, disait Napoléon, faisait fort l'entendu, et tracassait sans cesse les artilleurs dans leurs parcs et leurs batteries. On imagine gaiement de s'en délivrer ; on le tourne en ridicule, on s'excite, on se monte la tête ; tout à coup il paraît avec sa confiance extraordinaire, tranchant, ordonnant, furetant ; on lui répond mal, on lui tend quelque piège, on se prend le bec ; l'orage se grossit, la tempête éclate ; de toutes part on crie à l'aristocratie, on le menace de la lanterne, et mon homme de piquer des deux ; il ne reparut oncques depuis. »

Le commandant d'artillerie était à tout et partout. Son activité, son caractère, lui avaient une influence positive sur le reste de l'armée. Toutes les fois que l'ennemi tentait quelque sortie, ou forçait les assiégeants à quelques mouvements rapides et inopinés, les chefs des colonnes et des détachements n'avaient tous qu'une même parole : « Courez au commandant de l'artillerie, disait-on, demandez-lui ce qu'il faut faire ; il connaît mieux les localités que personne. » Et cela s'exécutait, sans qu'aucun s'en plaignît. Du reste, il ne s'épargnait point ; il eut plusieurs chevaux tués sous lui, et reçut, d'un Anglais, un coup de baïonnette à la cuisse gauche ; blessure grave qui le menaça quelques instants de l'amputation.

Étant un jour dans une batterie, où un des chargeurs est tué, il prend le refouloir ; et charge lui-même dix à douze coups. À quelques jours de là, il se trouve couvert d'une gale très maligne ; on cherche où elle peut avoir été attrapée ; *Muiron*, son adjudant, découvre que le canonnier mort en était infecté. L'ardeur de la jeunesse, l'activité du



service, font que le commandant d'artillerie se contente d'un léger traitement, et le mal disparut ; mais le poison n'était que rentré, il affecta longtemps sa santé et faillit lui coûter la vie. De là, la maigreur, l'état chétif et débile, le teint maladif du général en chef de l'armée d'Italie et de l'armée d'Égypte.

Ce ne fut que beaucoup plus tard, aux Tuileries, après de nombreux vésicatoires sur la poitrine, que Corvisart le rendit tout à fait à la santé ; alors aussi commença cet embonpoint qu'on lui a connu depuis.



Siège de Toulon : Incendie de l'arsenal et destruction de la flotte française.

Napoléon, de simple commandant de l'artillerie de l'armée de Toulon, eût pu en devenir le général en chef avant la fin du siège. Le jour même de l'attaque du Petit-Gibraltar, le général Dugommier, qui la retardait depuis quelques jours, voulait la retarder encore ; sur

les trois ou quatre heures après midi, les représentants envoyèrent chercher Napoléon ; ils étaient mécontents de Dugommier, surtout à cause de son nouveau délai, et voulant le destituer, ils offrirent le commandement au chef de l'artillerie, qui s'y refusa, et alla trouver son général, qu'il estimait et aimait, lui fit connaître ce dont il s'agissait, et le décida à l'attaque. Sur les huit ou neuf heures du soir, quand tout était en marche, au moment de l'exécution, les choses changèrent, les représentants interdisaient alors l'attaque ; mais Dugommier, toujours poussé par le commandant d'artillerie, y persista : s'il n'eût pas réussi était perdu, sa tête tombait ; tel était le train des affaires et la justice du temps<sup>31</sup>.

Ce furent les notes que les comités de Paris trouvèrent au bureau de l'artillerie, sur le compte de Napoléon, qui firent jeter les yeux sur lui pour le siège de Toulon. On vient de voir que dès qu'il y parut, malgré son âge et l'infériorité de son grade, il y gouverna : ce fut le résultat naturel de l'ascendant, du savoir, de l'activité et de l'énergie, sur l'ignorance et la confusion du moment. Ce fut réellement lui qui prit Toulon, et pourtant il est à peine nommé dans les relations. Il tenait déjà cette ville, que dans l'armée on ne s'en doutait point encore : après avoir enlevé le Petit-Gibraltar qui, pour lui, avait toujours été la clef et le terme de toute l'entreprise, il dit au vieux Dugommier, qui était accablé de fatigues : « Allez vous reposer ; nous venons de prendre Toulon, vous pourrez y coucher après-demain. » Quand Dugommier vit la chose en effet accomplie, quand il récapitula que le jeune commandant d'artillerie lui avait toujours dit d'avance, à point nommé, ce qui arriverait, ce fut alors tout à fait de sa part de l'admiration et de l'enthousiasme ; il ne pouvait tarir sur son


---

31. L'attaque le 16 décembre à minuit du « Petit Gibraltar », que les Britanniques pensaient impenable, réussit. Les assiégés évacuent alors sans combattre par voir maritime et le commodore Sidney Smith incendie une partie de la flotte et tout le bois de l'arsenal le 18 décembre 1793. (*JMS*)

compte. Il est très vrai, ainsi qu'on le trouve dans quelques pièces du temps, qu'il instruisît les comités de Paris qu'il avait avec lui un jeune homme auquel on devait une véritable attention, parce que, quelque côté qu'il adoptât, il était sûrement destiné à mettre un grand poids dans la balance. Dugommier, envoyé à l'armée des Pyrénées orientales, voulut avoir avec soi le jeune commandant d'artillerie ; mais il ne put l'obtenir ; toutefois il en parlait sans cesse ; et depuis, quand cette même armée, après la paix avec l'Espagne, fut envoyée pour renfort à celle d'Italie, qui reçut bientôt après Napoléon pour général en chef, celui-ci se trouva arriver au milieu d'officiers qui, d'après tout ce qu'ils avaient entendu dire à Dugommier, n'avaient plus assez d'yeux pour le considérer.

Quant à Napoléon, son succès de Toulon ne l'étonna pas trop ; il en jouit, disait-il, avec une vive satisfaction, sans doute ; mais sans s'en émerveiller. Il en fut de même l'année suivante à Saorgio, où ses opérations furent admirables : il y accomplit en peu de jours ce qu'on tentait vainement depuis deux ans. « Vendémiaire et même Montenotte, disait l'Empereur, ne me portèrent pas encore à me croire un homme supérieur ; ce n'est qu'après Lodi qu'il me vint dans l'idée que je pourrais bien devenir, après tout, un acteur décisif sur notre scène politique. Alors naquit, continuait-il, la première étincelle de la haute ambition. Toutefois il se rappelait qu'après Vendémiaire, commandant l'armée de l'intérieur, il donna, dès ce temps-là, un plan de campagne qui se terminait par la pacification sur la crête du *Simmering* ; ce qu'il exécuta peu de temps après lui-même, à *Leoben*. Cette pièce pourrait se trouver peut-être encore dans les archives des bureaux.

On sait quelle était la férocité du temps ; elle s'était encore accrue sous les murs de Toulon, par l'agglomération de plus de deux cents députés des associations populaires voisines, qui y étaient accourus, et

poussaient aux mesures les plus atroces ; ce sont eux qu'il faut accuser des excès sanguinaires dont tous les militaires gémissaient alors. Quand Napoléon fut devenu un grand personnage, la calomnie essaya d'en diriger l'odieuse sur sa personne : « ce serait se dégrader que de chercher à y répondre, disait l'Empereur. » } 


Et bien au contraire, l'ascendant que ses services lui avaient acquis dans l'armée, ainsi que dans le port et dans l'arsenal de Toulon, lui servirent, à quelque temps de là, à sauver des infortunés émigrés, du nombre desquels était la famille *Chabillant*, émigrés, que la tempête ou les chances de la guerre avaient jetés sur la plage française ; on voulait les mettre à mort sur ce que la loi était positive contre tout émigré qui reparaisait en France. Vainement, disaient – ils, pour leur défense, qu'ils y étaient venus par accident, contre leur gré ; qu'ils demandaient, pour toute grâce, qu'on les laissât s'en retourner ; ils eussent péri, si, à ses risques et périls, le général de l'artillerie n'eût osé les sauver, en leur procurant des caissons ou un bateau couvert qu'il expédia au-dehors, sous prétexte d'objets relatifs à son département. Plus tard, sous son règne, ces personnes ont eu la douceur de lui parler de leur reconnaissance, et de lui dire qu'ils conservaient précieusement l'ordre qui leur avait sauvé la vie<sup>32</sup>.

{ Dès que Napoléon se trouva à la tête de l'artillerie, à Toulon, il profita de la nécessité des circonstances pour faire rentrer au service un grand nombre de ses camarades que leur naissance ou leurs opinions politiques avaient d'abord éloignés. Il fit placer le colonel *Gassendi* à la tête de l'arsenal de Marseille ; on connaît l'entêtement et la sévérité de celui-ci ; ils le mirent souvent en péril et il fallut plus d'une fois

---

32. Ce fait vérifié auprès des personnes mêmes qui en avaient été l'objet, s'est trouvé non-seulement de la dernière exactitude ; mais a fourni encore des détails infiniment touchants que Napoléon semblait avoir oubliés, les ayant négligés dans ses conversations. (LC)

toute la célérité et les soins de Napoléon ; pour l'arracher à la rage des séditieux.

Napoléon, plus d'une fois, courut aussi lui-même des dangers de la part des bourreaux révolutionnaires : à chaque nouvelle batterie qu'il établissait, les nombreuses députations de patriotes qui se trouvaient au camp, sollicitaient l'honneur de lui donner leur nom : Napoléon en nomma une *des Patriotes du Midi*, c'en fut assez pour être dénoncé, accusé de fédéralisme, et, s'il eût été moins nécessaire, il aurait été arrêté, c'est-à-dire perdu. Du reste, les expressions manquent pour dépeindre le délire et les horreurs du temps : l'Empereur nous disait, par exemple, avoir été témoin alors, pendant son armement des côtes, à Marseille, de l'horrible condamnation du négociant Hugues, âgé de quatre-vingt-quatre ans, sourd et presque aveugle ; il fut néanmoins accusé et trouvé coupable de conspiration par ses atroces bourreaux : son vrai crime était d'être riche de dix-huit millions ; il le laissa lui-même entrevoir au tribunal, et offrit de les donner, pourvu qu'on lui laissât cinq cent mille francs dont il ne jouirait pas, disait-il, longtemps ; ce fut inutile, sa tête fut abattue. « Alors, vraiment, à un tel spectacle, disait l'Empereur, je me crus à la fin du monde ! » } 

Expression qui lui est familière pour des choses révoltantes, inconcevables, atroces ; les représentants du peuple étaient les auteurs de ces atrocités.

{ L'Empereur rendait à Robespierre la justice de dire qu'il avait vu de longues lettres de lui à son frère, Robespierre jeune, alors représentant à l'armée du Midi, où il combattait et désavouait avec chaleur ces excès, disant qu'ils déshonoraient la révolution, et la tueraient.

Napoléon, au siège de Toulon, s'attacha quelques personnes dont on a beaucoup parlé depuis. Il distingua, dans les derniers rangs de

l'artillerie, un jeune officier qu'il eut d'abord beaucoup de peine à former ; mais dont depuis il a tiré les plus grands services : c'était *Duroc*, qui, sous un extérieur peu brillant, possédait les qualités les plus solides et les plus utiles ; aimant l'Empereur pour lui-même, dévoué pour le bien, sachant dire la vérité à propos. Il a été depuis duc de Frioul et Grand-Maréchal. Il avait mis le palais sur un pied admirable, et dans l'ordre le plus parfait. À sa mort, l'Empereur pensa qu'il avait fait une perte irréparable ; et une foule de personnes l'ont pensé comme lui. L'Empereur me disait que *Duroc* seul avait eu son intimité, et possédé son entière confiance.



 Le sergent Jean-Andoche Junot.

Lors de la construction d'une des premières batteries que Napoléon, à son arrivée à Toulon, ordonna contre les Anglais, il demanda sur le terrain un sergent ou caporal qui sût écrire. Quelqu'un sortit des rangs, et écrivit sous sa dictée, sur l'épaulement même. La lettre à peine finie, un boulet la couvrit de terre. « Bien, dit l'écrivain, je n'aurai pas besoin de sable. » Cette plaisanterie, le calme avec lequel elle fut dite, fixa l'attention de Napoléon, et fit la fortune du sergent : c'était *Junot*, depuis duc d'Abrantès, colonel-général des hussards, commandant en Portugal, gou-

verneur-général en Illyrie, où il donna des signes d'une démente qui ne fit que s'accroître pendant son retour en France, durant lequel,

s'étant mutilé lui-même d'une manière horrible, il périt bientôt victime d'excès qui avaient altéré sa santé et sa raison.

Napoléon, devenu général d'artillerie, commandant cette arme à l'armée d'Italie, y porta la supériorité et l'influence qu'il avait acquises si rapidement devant Toulon ; toutefois, ce ne fut pas sans quelques traverses, ni même sans quelques dangers. Il fut mis en arrestation à Nice, quelques instants, par le représentant *Laporte*, devant lequel il ne voulait pas plier. Un autre représentant, dans une autre circonstance, le mit *hors la loi*, parce qu'il ne voulait pas le laisser disposer de tous ses chevaux d'artillerie, pour courir la poste. Enfin un décret, non exécuté, le manda à la barre de la convention, pour avoir proposé quelques mesures militaires relatives aux fortifications à Marseille.


Dans cette armée, de Nice ou d'Italie, il enthousiasma fort le représentant *Robespierre le jeune*<sup>33</sup>, auquel il donne des qualités bien différentes de celles de son frère, qu'il n'a du reste jamais vu. Ce Robespierre jeune, rappelé à Paris, quelque temps avant le 9 thermidor, par son frère, fit tout au monde pour décider Napoléon à le suivre. « Si je n'eusse inflexiblement refusé, observait-il, sait-on où pouvait me conduire un premier pas, et quelles autres destinées m'attendaient ? »



Augustin de Robespierre,  
dit Robespierre le Jeune.

33. Augustin de Robespierre (1763-1794) dit Robespierre le Jeune. (JMS)


Il y avait aussi à l'armée de Nice un autre représentant assez insignifiant. Sa femme, extrêmement jolie, fort aimable, partageait, et parfois dirigeait sa mission ; elle était de Versailles. Le ménage faisait le plus grand cas du général d'artillerie ; il s'en était tout à fait engoué, et traitait au mieux sous tous les rapports. « Ce qui était un avantage immense, observait Napoléon ; car, dans ce temps de l'absence des lois, ou de leur improvisation, disait-il, un représentant du peuple était une véritable puissance. » Celui-ci fut un de ceux qui, dans la Convention, contribuèrent le plus à faire jeter les yeux sur Napoléon, lors de la crise de vendémiaire ; ce qui n'était qu'une suite naturelle des hautes impressions que lui avaient laissées le caractère et la capacité du jeune général.

L'Empereur racontait que devenu souverain, il revit un jour la belle représentante de Nice, d'ancienne et douce connaissance. Elle était bien changée, à peine reconnaissable, veuve, et tombée dans une extrême misère. L'Empereur se plut à faire tout ce qu'elle demanda ; il réalisa, dit-il, tous ses rêves, et même au-delà. Bien qu'elle vécût à Versailles, elle avait été nombre d'années avant de pouvoir pénétrer jusqu'à lui. Lettres, pétitions, sollicitations de tous genres, tout avait été inutile ; tant, disait l'Empereur, il est difficile d'arriver au souverain, lors même qu'il ne s'y refuse pas. Encore était-ce lui qui, un jour de chasse à Versailles, était venu à la mentionner par hasard ; et Berthier, de cette même ville, ami d'enfance de cette dame, lequel, jusque-là, n'avait jamais daigné parler d'elle, encore moins de ses sollicitations, fut le lendemain son introducteur. « Mais, comment ne vous êtes-vous pas servie de nos connaissances communes de l'armée de Nice pour arriver jusqu'à moi, lui demandait l'Empereur ? Il en est plusieurs qui sont des personnages, et en perpétuel rapport avec moi. – Hélas ! Sire, répondit-elle, nous ne nous sommes plus connus dès qu'ils ont été grands, et que je suis devenue malheureuse. » } 




L'Empereur, entrant un jour avec moi dans les plus petits détails sur cette ancienne connaissance, me disait : « J'étais bien jeune alors, j'étais heureux et fier de mon petit succès ; aussi cherchai-je à le reconnaître par toutes les attentions en mon pouvoir ; et vous allez voir quel peut être l'abus de l'autorité, à quoi peut tenir le sort des hommes ; car je ne suis pas pire qu'un autre. La promenant un jour au milieu de nos positions, dans les environs du Col de Tende à titre de reconnaissance comme chef de l'artillerie, il me vint subitement à l'idée de lui donner le spectacle d'une petite guerre, et j'ordonnai une attaque d'avant-poste. Nous fûmes vainqueurs, il est vrai ; mais évidemment il ne pouvait y avoir de résultat ; l'attaque était une pure fantaisie, et pourtant quelques hommes y restèrent. Aussi, plus tard, toutes les fois que le souvenir m'en est revenu à l'esprit, je me le suis fort reproché. »

¶ Les événements de thermidor ayant amené un changement dans les comités de la Convention, *Aubry*, ancien capitaine d'artillerie, se trouva diriger celui de la guerre, et fit un nouveau tableau de l'armée ; il ne s'y oublia pas, il se fit général d'artillerie, et favorisa plusieurs de ses anciens camarades, au détriment de la queue du corps, qu'il réforma. Napoléon, qui avait à peine vingt-cinq ans, devint alors général d'infanterie, et fut désigné pour le service de la Vendée. Cette circonstance lui fit quitter l'armée d'Italie pour aller réclamer avec chaleur contre un pareil changement, qui ne lui convenait sous aucun rapport. Trouvant *Aubry* inflexible, et qui s'irritait de ses justes réclamations, il donna sa démission. On verra, dans la relation des campagnes d'Italie, comment il fut presque immédiatement employé, lors de l'échec de *Kellermann*, au comité des opérations militaires, où se préparaient le mouvement des armées et les plans de campagne ; c'est là où vint le prendre le 13 vendémiaire.

Les réclamations auprès d'Aubry furent une véritable scène ; il insistait avec force, parce qu'il avait des faits par-devers lui ; Aubry s'obstinait avec aigreur, parce qu'il avait la puissance : celui-ci disait à Napoléon qu'il était trop jeune, et qu'il fallait laisser passer les anciens ; Napoléon répondait qu'on vieillissait vite sur le champ de bataille, et qu'il en arrivait : Aubry n'avait jamais vu le feu ; les paroles furent très vives. } 

Je disais à l'Empereur qu'au retour de mon émigration, j'avais occupé longtemps, dans la rue Saint-Florentin, le salon même dans lequel s'était passé cette scène : je l'y avais entendu raconter plus de mille fois ; et bien qu'elle fût rendue par des bouches ennemies, chacun n'en mettait pas moins un grand intérêt à en retracer les détails, et à se figurer la partie du salon, la feuille du parquet où avait dû s'exprimer tel geste et se prononcer telle parole.


 { On trouvera, dans la relation de la fameuse journée de vendémiaire, si importante dans les destinées de la révolution et dans celles de Napoléon, qu'il balançait quelque temps à se charger de la défense de la Convention<sup>34</sup>.

La nuit qui suivit cette journée, Napoléon se présenta au comité des Quarante, qui était en permanence aux Tuileries. Il avait besoin de tirer des mortiers et des munitions de Meudon ; la circonspection du président (*Cambacérès*) était telle que, malgré les dangers qui avaient signalé la journée, il n'en voulut jamais signer l'ordre ; mais seulement, et par accommodement, il invita à mettre ces objets à la disposition du général.

---

34. Voyez tome IV de cette édition, chapitre du treize vendémiaire. (JMS)

Pendant son commandement de Paris, qui suivit la journée du 13 vendémiaire, Napoléon eut à lutter surtout contre une grande disette, qui donna lieu à plusieurs scènes populaires. Un jour entre autres que la distribution avait manqué, et qu'il s'était formé des attroupements nombreux à la porte des boulangers, Napoléon passait, avec une partie de son état-major, pour veiller à la tranquillité publique ; un gros de la populace, des femmes surtout, le pressent, demandant du pain à grands cris ; la foule s'augmente, les menaces s'accroissent, et la situation devient des plus critiques. Une femme monstrueusement grosse et grasse, se fait particulièrement remarquer par ses gestes et par ses paroles : « Tout ce tas d'épauletiers, crie-t-elle en apostrophant ce groupe d'officiers, se moquent de nous ; pourvu qu'ils mangent et qu'ils s'engraissent bien, il leur est fort égal que le pauvre peuple meure de faim. » Napoléon l'interpelle : « La bonne, regarde-moi bien ; quel est le plus gras de nous deux ? » Or Napoléon était alors extrêmement maigre. « J'étais un vrai parchemin, disait-il. » Un rire universel désarme la populace, et l'état-major continue sa route.

On verra, dans les mémoires de la campagne d'Italie, comment Napoléon vint à connaître Mme de *Beauharnais*<sup>35</sup>, et comment se fit son mariage, si faussement dépeint dans les récits du temps. À peine l'eut-il connue, qu'il passait chez elle presque toutes les soirées : c'était la réunion la plus agréable de Paris. Lorsque la société courante se retirait, restaient alors d'ordinaire, M. de Montesquiou, le père du Grand-Chambellan ; le duc de Nivernais, si connu par les grâces de son esprit ; et quelques autres. On regardait si les portes étaient bien fermées, et l'on se disait : « Causons de l'ancienne Cour, faisons un tour à Versailles. » } 

35. Voyez tome IV, chapitre de vendémiaire.

Le dénuement du trésor et la rareté du numéraire, étaient tels dans la république, qu'au départ du général Bonaparte pour l'armée d'Italie, tous ses efforts et ceux du Directoire ne purent composer que deux mille louis qu'il emporta dans sa voiture. C'est avec cela qu'il part pour aller conquérir l'Italie et marcher à l'empire du monde. Et voici un détail curieux : il doit exister un ordre du jour signé Berthier, où le général en chef, à son arrivée au quartier général à Nice, fait distribuer aux généraux, pour les aider à entrer en campagne, la somme de quatre louis en espèce ; et c'était une grande somme : depuis bien du temps personne ne connaissait plus le numéraire. Ce simple ordre du jour peint les circonstances du temps avec plus de force et de vérité que ne saurait le faire un gros volume.



{ Dès que Napoléon se montre à l'armée d'Italie, on voit tout aussitôt l'homme fait pour commander aux autres ; il remplit dès cet instant la grande scène du monde ; il occupe toute l'Europe : c'est un météore qui envahit le firmament. Il concentre dès lors tous les regards, toutes les pensées ; compose toutes les conversations. À compter de cet instant, toutes les gazettes, tous les ouvrages, tous les monuments sont toujours lui. On rencontre son nom dans toutes les pages, à toutes les lignes, dans toutes les bouches, partout<sup>36</sup>.

36. Récapitulation chronologique.

L'Empereur est né, le 15 août 1769

Entré à l'école de Brienne, en 1779

Passé à celle de Paris, en 1783

Lieutenant dans le 1<sup>er</sup> régiment d'artillerie de la Fère, le 1<sup>er</sup> sept. 1785

Capitaine, le 6 fév. 1792

Chef de bataillon, le 19 oct. 1793

Général de Brigade, le 6 fév. 1794

Général de Division, le 16 oct. 1795

Général en chef de l'armée de l'Intérieur, le 26 oct. 1795

Général en chef de l'armée d'Italie, le 23 fév. 1796

Premier Consul, le 15 déc. 1799

Consul à vie, le 3 août 1802



⊕ Napoléon Bonaparte général en chef de l'armée d'Italie, par Detaille.

Son apparition fut une véritable révolution dans les mœurs, les manières, la conduite, le langage. Decrès m'a souvent répété que ce fut à Toulon qu'il apprit la nomination de Napoléon au commandement de l'armée d'Italie : il l'avait beaucoup connu à Paris, il se croyait en toute familiarité avec lui. « Aussi, quand nous apprenons, disait-il, que le nouveau général va traverser la ville, je m'offre aussitôt à tous les camarades pour les présenter, en me faisant valoir de mes liaisons. Je cours plein d'empressement, de joie ; le salon s'ouvre, je vais

m'élancer, quand l'attitude, le regard, le son de voix, suffisent pour m'arrêter : il n'y avait, pourtant en lui rien d'injurieux ; mais c'en fut assez à partir de là, je n'ai jamais été tenté de franchir la distance qui m'avait été imposée. »

Un autre signe caractéristique du généralat de Napoléon, c'est l'habileté, l'énergie, la pureté de son administration ; sa haine constante pour les dilapidations, le mépris absolu de ses propres intérêts. « Je revins de la campagne d'Italie, nous disait-il un jour, n'ayant pas trois cent mille francs en propre ; j'eusse pu facilement en rapporter dix

---

Empereur, le 18 mai 1804

Couronné, le 3 déc. 1804

Première abdication à Fontainebleau, le 11 avril 1814

Reprend les rênes, le 20 mars 1815

Seconde abdication à l'Élysée, le 31 juin 1815.

ou douze millions, ils eussent bien été les miens ; je n'ai jamais rendu de comptes, on ne m'en demanda jamais. Je m'attendais, au retour, à quelque grande récompense nationale : il fut question, dans le public, de me doter de Chambord ; j'eusse été très avide de cette espèce de fortune ; mais le Directoire fit écarter la chose. Cependant j'avais envoyé en France, au moins cinquante millions pour le service de l'État. C'est la première fois, dans l'histoire moderne, qu'une armée fournit aux besoins de la patrie, au lieu de lui être à charge. »

Lorsque Napoléon traita avec le duc de Modène, *Salicetti*, commissaire du gouvernement auprès de l'armée, avec lequel il avait été assez mal jusque-là, vint le trouver dans son cabinet. « Le commandeur d'Est, lui dit-il, frère du duc, est là avec quatre millions en or dans quatre caisses : il vient, au nom de son frère, vous prier de les accepter, et moi je viens vous en donner le conseil ; je suis de votre pays, je connais vos affaires de famille ; le Directoire et le Corps législatif ne reconnaîtront jamais vos services ; ceci est bien à vous, acceptez-le sans scrupule et sans publicité ; la contribution du duc sera diminuée d'autant, et il sera bien aise d'avoir acquis un protecteur. – Je tous remercie, répondit froidement Napoléon, je n'irai pas, pour cette somme, me mettre, à la disposition du duc de Modène, je veux demeurer libre. »

Un administrateur en chef de cette même armée répétait souvent qu'il avait vu Napoléon recevoir pareillement, et refuser de même, l'offre de sept millions en or, faite par le gouvernement de Venise, pour conjurer sa destruction.

L'Empereur riait de l'exaltation de ce financier, auquel le refus de son général paraissait surhumain, plus difficile, plus grand que de gagner des batailles. L'Empereur s'arrêtait avec une certaine complaisance

sur ces détails de désintéressement, concluant néanmoins qu'il avait eu tort, et avait manqué de prévoyance, soit qu'il eût voulu songer à se faire chef de parti, et à remuer les hommes ; soit qu'il eût voulu ne demeurer que simple particulier dans la foule ; car au retour, disait-il, on l'avait laissé à peu près dans la misère, et il eût pu continuer une carrière de véritable pauvreté, lorsque le dernier de ses généraux ou de ses administrateurs rapportait de grosses fortunes. « Mais aussi, ajoutait-il, si mon administrateur m'eût vu accepter, que n'eût-il pas fait ? mon refus l'a contenu.

« Arrivé à la tête des affaires, comme Consul, mon propre désintéressement et toute ma sévérité ont pu seuls changer les mœurs de l'administration, et empêcher le spectacle effroyable des dilapidations directoriales. J'ai eu beaucoup de peine à vaincre les penchants des premières personnes de l'État, que l'on a vues depuis, près de moi, strictes et sans reproches. Il m'a fallu les effrayer souvent. Combien n'ai-je pas du répéter de fois, dans mes conseils, que si je trouvais en faute mon propre frère, je n'hésiterais pas à le chasser, etc., etc. »

Jamais personne sur la terre ne disposa de plus de richesses, et ne s'en appropria moins. Napoléon a eu, dit-il jusqu'à quatre cents millions d'espèces dans les caves des Tuileries. Son domaine de l'extraordinaire s'élevait à plus de sept cents millions. Il a dit avoir distribué plus de cinq cents millions de dotation à l'armée. Et, chose bien remarquable, celui qui répandit autant de trésors n'eut jamais de propriété particulière ! Il avait rassemblé au Musée des valeurs qu'on ne saurait estimer, et il n'eut jamais un tableau, une rareté à lui.

Au retour d'Italie, et partant pour l'Égypte, il acquit la Malmaison ; il y mit à peu près tout ce qu'il possédait. Il l'acheta au nom de sa femme, qui était plus âgée que lui ; en lui survivant il pouvait se

trouver n'avoir plus rien ; c'est, disait-il lui-même, qu'il n'avait jamais eu le goût ni le sentiment de la propriété : il n'avait jamais eu, ni songé à avoir.

« Si peut-être j'ai quelque chose aujourd'hui<sup>37</sup>, continuait-il, cela dépend de la manière dont on s'y sera pris au loin depuis mon départ ; mais dans ce cas encore, il aura tenu à la lame d'un couteau que je n'eusse rien au monde. Du reste chacun a ses idées relatives : j'avais le goût de la fondation, et non celui de la propriété. Ma propriété à moi était dans la gloire et la célébrité : le *Simplon*, pour les peuples ; le *Louvre*, pour les étrangers, m'étaient plus à moi une propriété que des domaines privés. J'achetais des diamants à la couronne ; je réparais les palais du souverain, je les encombrais de mobilier ; et je me surpris parfois à trouver que les dépenses de Joséphine, dans ses serres ou sa galerie, étaient un véritable tort pour mon jardin des Plantes ou mon Musée de Paris, etc., etc. »

---

37. Le dépôt chez la maison Lafitte.

L'Empereur ayant abdicqué pour la seconde fois, quelqu'un, qui l'aimait pour lui-même, et connaissait son imprévoyance, accourut pour connaître si l'on avait pris des mesures pour son avenir. On n'y avait pas songé, et Napoléon demeurait absolument sans rien. Pour pouvoir y remédier, il fallut que bien des gens s'y prêtassent de tout leur cœur, et l'on vint à bout, de la sorte, de lui composer les quatre ou cinq millions dont M. Lafitte s'est trouvé le dépositaire.

Au moment de quitter la Malmaison, la sollicitude des vrais amis de Napoléon ne lui fut pas moins utile. Quelqu'un, qui se défiait du désordre et de la confusion inséparables de notre situation, voulut vérifier par lui-même si l'on avait bien pourvu à tout ; quel fut son étonnement d'apprendre que le chariot chargé des ressources futures, demeurait oublié sous une remise à la Malmaison même ; et quand on voulut y remédier, la clef ne se trouva plus. Cet embarras demanda beaucoup de temps ; notre départ en fut même retardé de quelques instants.

Cependant M. Lafitte était accouru pour donner à l'Empereur un récépissé de la somme ; mais Napoléon n'en voulait point, lui disant : « Je vous connais, monsieur Lafitte, je sais que vous n'aimiez point mon gouvernement ; mais je vous tiens pour un honnête homme. »

Du reste, M. Lafitte semble avoir été destiné à se trouver le dépositaire des monarques malheureux. Louis XVIII, en partant pour Gand, lui avait fait remettre pareillement une somme considérable. À l'arrivée de Napoléon, au 20 mars, M. Lafitte fut mandé par l'Empereur, et questionné sur ce dépôt, qu'il ne nia pas. Et comme il exprimait la crainte qu'un reproche se trouvât renfermé dans les questions qui venaient de lui être faites. – « Aucun, répondit l'Empereur : cet argent était personnellement au roi, et les affaires domestiques ne sont pas de la politique. » (LC)



En prenant le commandement de l'armée d'Italie, Napoléon, malgré son extrême jeunesse, y imprima tout d'abord la subordination, la confiance et le dévouement le plus absolu. Il subjuga l'armée par son génie, bien plus qu'il ne la séduisit par sa popularité : il était en général très sévère et peu communicatif. Il a constamment dédaigné, dans le cours de sa vie, les moyens secondaires qui peuvent gagner les faveurs de la multitude ; peut-être même y a-t-il mis une répugnance qui peut lui avoir été nuisible.

Son extrême jeunesse, lorsqu'il prit le commandement de l'armée d'Italie, ou toute autre cause y avait établi un singulier usage ; c'est qu'après chaque bataille, les plus vieux soldats se réunissaient en conseil, et donnaient un nouveau grade à leur jeune général : quand celui-ci rentrait au camp, il y était reçu par les vieilles moustaches, qui le saluaient de son nouveau titre. Il fut fait caporal à Lody, sergent à Castiglione ; et de là ce surnom de *petit-caporal*, resté longtemps à Napoléon parmi les soldats. Et qui peut dire la chaîne qui unit plus petite cause aux plus grands événements ! peut-être ce sobriquet a-t-il contribué au prodige de son retour en 1815 ; lorsqu'il haranguait le premier bataillon qu'il rencontra, avec lequel il fallut parler, une voix s'écria : « *Vive notre petit caporal ! nous ne le combattrons jamais !* »


L'administration du Directoire et celle du général en chef de l'armée d'Italie, semblaient deux gouvernements tout différents.

Le Directoire, en France, mettait à mort les émigrés ; jamais l'armée d'Italie n'en fit périr aucun. Le Directoire alla même jusqu'à écrire à Napoléon, lorsqu'il sut *Wurmser* assiégé dans Mantoue, de se rappeler qu'il était émigré ; mais Napoléon, en le faisant prisonnier, s'empessa de rendre à sa vieillesse un hommage des plus touchants.

Le Directoire employait vis-à-vis du Pape des formes outrageantes ; le général de l'armée d'Italie, ne l'appelait que Très-Saint-Père, et lui écrivait avec respect.

Le Directoire voulait renverser le Pape ; Napoléon le conserva.

Le Directoire déportait les prêtres et les proscrivait ; Napoléon disait à son armée, quand elle les rencontrait, de se rappeler que c'étaient des Français et leurs frères.

Le Directoire eût voulu exterminer partout jusqu'aux vestiges de l'aristocratie ; Napoléon écrivait aux démocrates de Gênes, pour blâmer leurs excès à cet égard, et n'hésitait pas à leur mander que, s'ils voulaient conserver son estime, ils devaient respecter la statue de Doria, et les institutions qui avaient fait la gloire de leur république. } 

Fin du tome I.

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

Cet ouvrage est composé par

**Leo'n Co**

pour

**herodote.net**